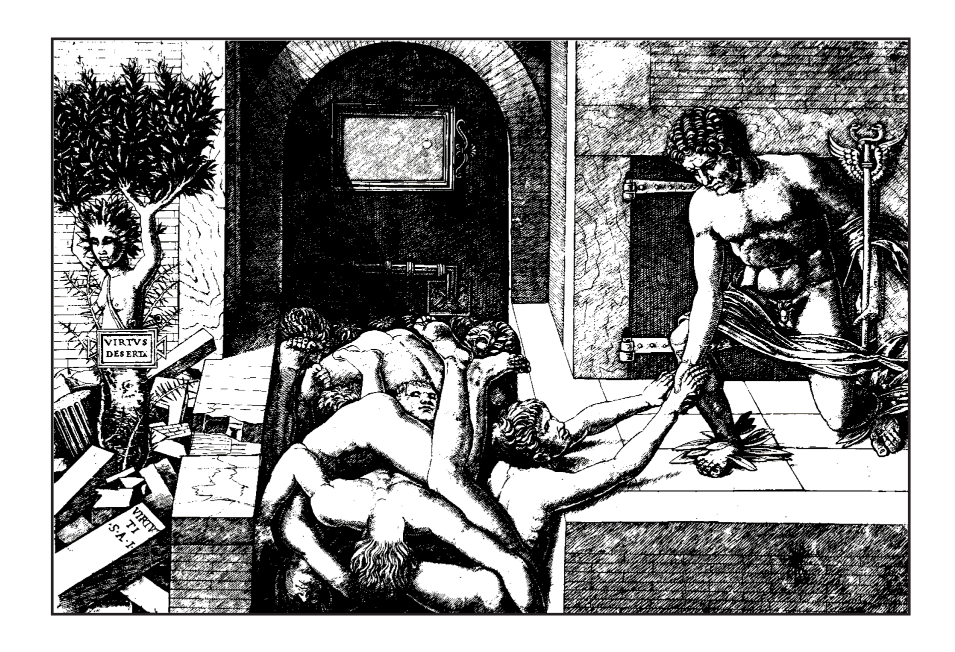


Distributed by the :

ÉDITIONS Ismael.
NON-PROFIT ASSOCIATION.

(2018)

editions-ismael.com editions.ismael@gmail.com.
Siège social : 15 rue des Capucins, 69001 Lyons.

LE POPULAIRE
DE PARIS

ORGANE CENTRAL DU PARTI SOCIALISTE (S. F. I. O.)

Directeur Politique :
BRACKE suppléant LÉON BLUM

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 9, RUE VICTOR-MASSÉ, PARIS (IXe)
Téléphone { Jusqu'à 20 heures : TRUDAINE 94-46 et 94-47 / A partir de 20 heures : TAITBOUT 43-50 | Adresse télégraphique : NALPOPUL-PARIS

Administrateur-Délégué :
EUGÈNE GAILLARD

ABONNEMENTS :

France et Colonies		Étranger	
Un an....	90 fr.	Un an....	170 fr.
Six mois..	48 fr.	Six mois .	85 fr.
Trois mois	25 fr.	Trois mois	45 fr.

Adresser mandats et valeurs à l'Administrateur-délégué
Compte chèque postal 279-37 Paris

Service de publicité : 5, rue Saint-Augustin, PARIS
Téléphone : RICHELIEU 69-00

LE NUMERO : 30 centimes

19e ANNÉE — MARDI 4 AOUT 1936 — No 4.923

LES EVENEMENTS D'ESPAGNE

Les troupes qui défendent Madrid occupent tous les cols de la Sierra Guadarrama

Les colonnes du général loyal Miaja ne sont plus qu'à quelques kilomètres de Grenade et les croiseurs espagnols ont bombardé Ceuta et Tarifa

LE GOUVERNEMENT REQUISITIONNERA LES FABRIQUES ABANDONNÉES PAR LEURS PROPRIÉTAIRES

Une grande activité est déployée pour assurer aux armées de la République les munitions et le ravitaillement.

A CET EFFET, LES USINES DE GUERRE SONT NATIONALISÉES

L'aviation républicaine a bombardé Saragosse

Dix-sept jours se sont écoulés depuis que le général Franco commençait dans le Maroc espagnol cette révolte qui aurait dû frapper à mort en quelques heures la République de 1931.

Madrid et Barcelone paralysés par la sédition n'auraient dû offrir qu'une faible résistance à la double pression : du Sud, où les troupes marocaines auraient débarqué ; du Nord, où les rebelles disposaient d'un vaste territoire, allant presque sans solution de continuité de la Galicie à l'Aragon.

Ce plan de la révolte militaire et fasciste, préparé depuis longtemps jusque dans ses moindres détails, a échoué, parce qu'il s'est heurté à un obstacle imprévu : le peuple espagnol décidé à défendre sa liberté. Le plan a été conçu et réalisé par des militaires, et cela explique le fait qu'ils ont négligé certains facteurs psychologiques. Séparés du peuple, ils n'en ont pas tenu compte dans leurs calculs.

La sédition avait commencé au Maroc précisément parce que les généraux félons pensaient pouvoir déverser sur l'Espagne les hordes de la légion étrangère et des troupes indigènes, les seules vraiment qualifiées pour combattre... le " marxisme ». La flotte, dont tous les officiers étaient de la conspiration, devait transporter rapidement ces nouveaux Croisés.

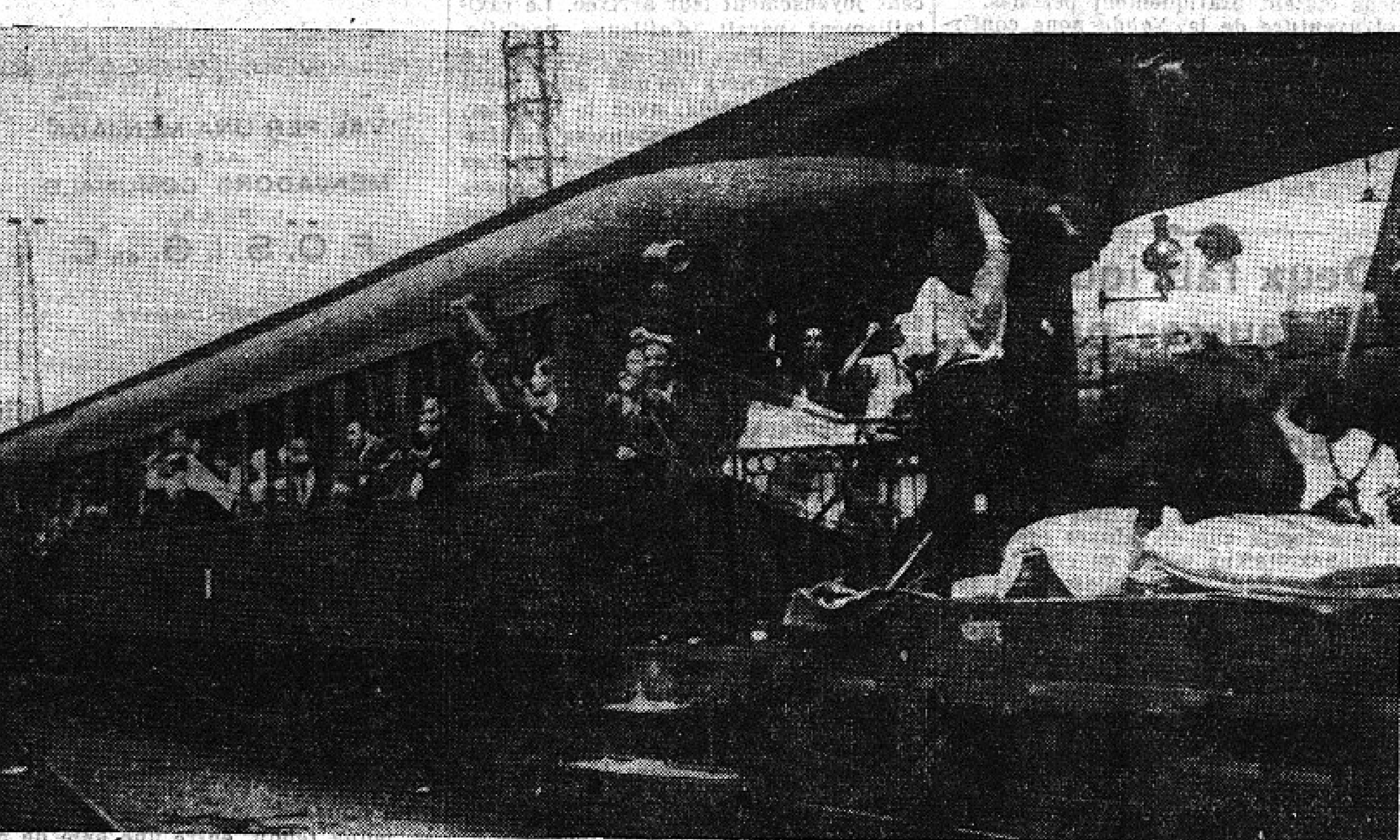
La flotte n'était pour M. Franco qu'un élément technique, qu'un « moyen » à employer dans la stratégie de la sédition. Il s'est trouvé sur les bateaux des hommes, des hommes du peuple, qui ont arraché aux officiers rebelles ce « moyen ». Au lieu de transporter les nouveaux « Sarrazins » destinés, par une ironie de l'histoire, à la « reconquista » de l'Espagne, les bateaux restés au service de la République montent la garde dans la Méditerranée, bombardent les bases des insurgés.

Le Maroc, au lieu d'être le point de départ d'une marche triomphale sur Madrid, est devenu une sorte de souricière pour les troupes de M. Franco, dont elles ne peuvent s'évader que par petits paquets et en courant de gros risques.

Le gouvernement de Madrid avait été sourd et aveugle. Le peuple, représenté par les matelots, a entendu et vu pour lui.

André LEROUX.

(Suite en 3e page, 1re colonne)



Le départ d'une colonne de miliciens pour Saragosse.

Des aviateurs sont-ils recrutés en France pour le rebelle Franco?

Depuis quelques jours, M. Michel Détroyat se livre à une activité assez suspecte.

M. Détroyat n'est pas seulement un pilote connu. Il est aussi administrateur à la Société Bréguet.

Or, ce Détroyat recrute, nous affirme-t-on, des pilotes pour le service actif dans l'aviation du général rebelle Franco. Il leur offre des primes assez élevées.

Nous serions curieux de savoir si les services compétents sont au courant de ces agissements et si notamment on est sûr que les avions du stock Bréguet n'iront pas grossir l'armée de l'air des fascistes espagnols.



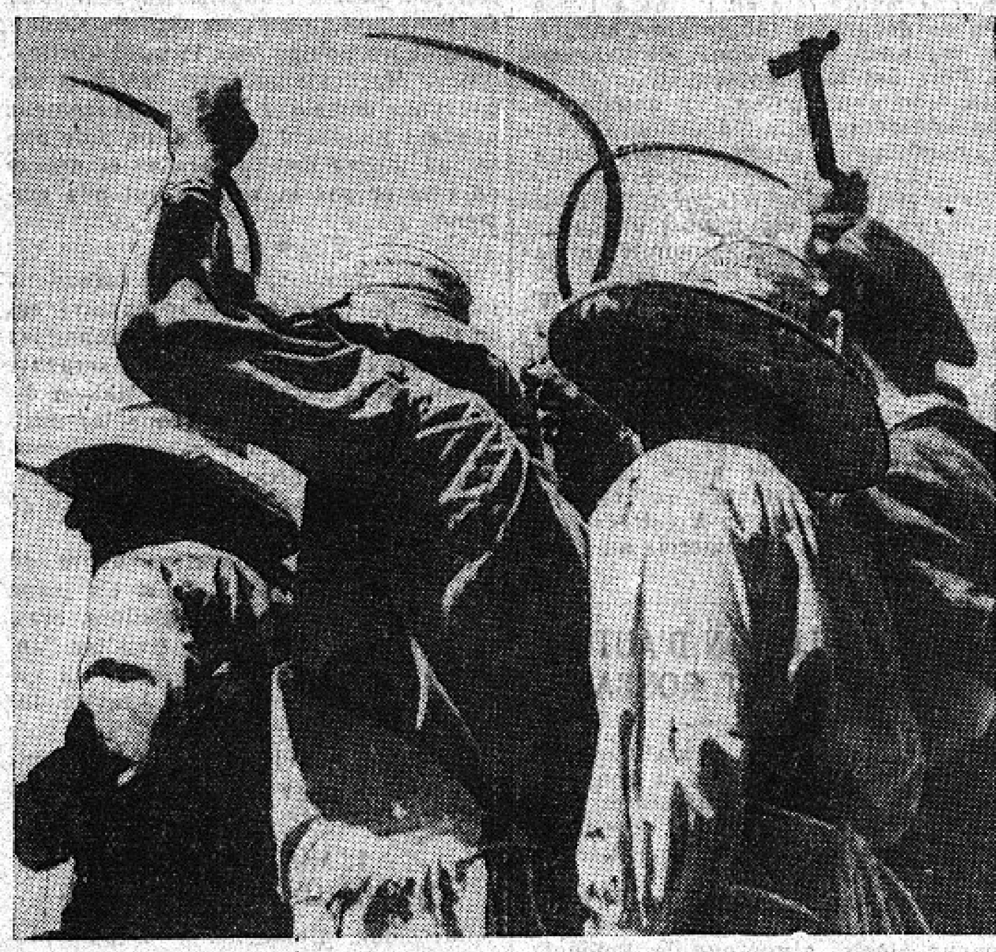
Deux des avions trimoteurs italiens destinés aux rebelles espagnols : le premier en panne sur la rive française de la Moulouya, l'autre qui s'est écrasé à Saïdia.

Avec les miliciens catalans devant Saragosse

Par notre envoyé spécial Jean-Maurice HERRMANN

L'attaque contre les rebelles est engagée méthodiquement par les chefs des organisations ouvrières. — Le « Populaire » est acclamé par les héroïques défenseurs de la République espagnole. — Le nouveau gouvernement catalan fait appel à la discipline des forces antifascistes. — En suivant le cercueil de Trillas.

(Voir en deuxième page.)



Les travailleurs de la terre, brandissant la faucille, viennent à Siguenza pour s'unir aux forces gouvernementales.

Abbiate pazienza...

Anche in Francia, come in Spagna, sono al potere le sinistre. Eppure — dicono i socialisti francesi — in Francia non ci sono rivolte nè incendi, nè massacri. E' anche vero però che le sinistre francesi sono al governo da pochissimo tempo.

ATTENDEZ UN PEU...

« En France aussi, comme en Espagne, les gauches sont au pouvoir. Cependant — disent les socialistes français — en France il n'y a ni révoltes, ni incendies, ni massacres. Mais il est vrai aussi que ces gauches sont au gouvernement depuis peu de temps. »

(Manchette qui a paru dans la Stampa du 2 août.)

Le Congrès des Instituteurs s'est ouvert hier à Lille

André Delmas a présenté le rapport moral de l'exercice écoulé

Il a notamment établi le bilan des résultats acquis grâce au gouvernement de Front Populaire

(Voir en sixième page le compte rendu des débats.)

Après avoir grièvement blessé sa femme un mari se donne la mort

Lyon 3 août. — M. René David, 55 ans, en villégiature à Paleymieux, a grièvement blessé sa femme d'une balle de revolver à la poitrine, et s'est ensuite donné la mort.

Mme David a été transportée à l'Hôtel-Dieu; son état est très grave.

Les Ethiopiens ont attaqué les troupes italiennes à Addis-Abeba

La bataille a fait rage durant 36 heures

La situation des conquérants est précaire

(Lire nos informations en troisième page.)

LE TEMPS QU'IL FERA

Les prévisions de l'O.N.M. — Assez beau temps, nuageux, belles éclaircies, vent Nord-Ouest modéré à assez fort; maximum de température sera en hausse sur celui de la veille.

LE CONFLIT DE LA METALLURGIE DE SAINT-NAZAIRE EST TERMINE

Les 10.000 grévistes ont approuvé hier la convention établie par leur délégation

Cette convention apporte une amélioration aux taux minima d'affûtage et au salaire de garantie. Elle maintient les avantages acquis antérieurement



François Blancho.

(Voir en troisième page.)

Les nervis à la solde de Doriot-Sabiani causent à St-Zacharie de sanglants incidents

LE MAIRE, M. MAILLOUX, MEMBRE DU PARTI POPULAIRE FRANÇAIS, TIRE SUR LA FOULE VENUE POUR PROTESTER CONTRE LES EXACTIONS DES BANDES FASCISTES

Cinq personnes sont blessées par les émules de Carbone

Des événements d'une gravité particulière se sont déroulés à Saint-Zacharie, commune du Var, située à quelques dizaines de kilomètres de Marseille.

La première version de ces événements, donnée par les agences et par la presse dite d'information, est tellement contraire à la vérité qu'il nous faut la démentir dans son ensemble et dans ses détails.

Saint-Zacharie est affligée d'un maire — M. Mailloux — sabianiste, carboniste et doriotiste.

Il y a quelques jours, M. Mailloux présidait la réunion qu'osa tenir aux Arènes du Prado, à Marseille, le renégat Maître-Jacques Doriot.

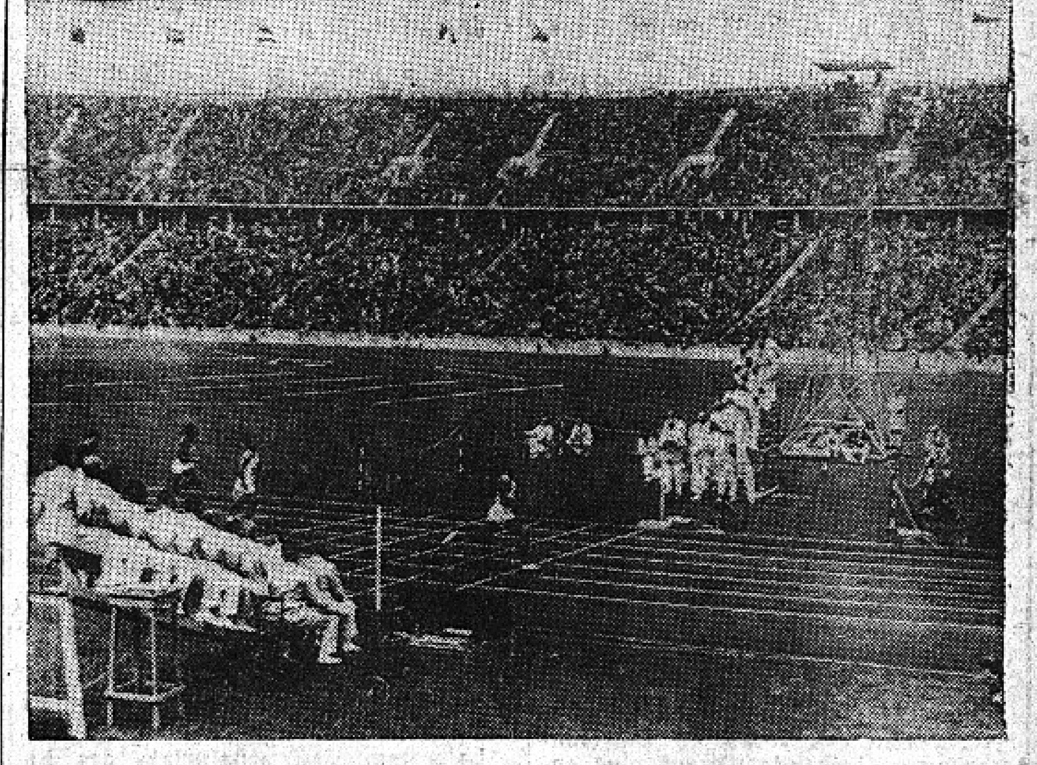
Les électeurs de M. Mailloux, qui ne se sont pas vendus en même temps que leur élu, trouvèrent la pilule amère et des protestations s'élevèrent.

M. Mailloux ne se frappa pas pour autant : il fit appel, comme il est d'usage en ce beau pays de Provence depuis que les gangsters édictent la loi, aux bandes de nervi, à Carbonne et autres Spirito.

A. LAMBORAY.

(Suite en 2e page, 3e colonne)

LES JEUX OLYMPIQUES



Le noir Owens arrive premier de l'épreuve des 100 mètres.

(Voir en troisième page.)

Le financier Juan March est une puissance d'argent formidable au service du fascisme espagnol

Il fournit des armes au général factieux Franco et subventionne le mouvement insurrectionnel

Au cours des précédents articles, nous avons évoqué la vie et les mœurs de l'aventurier Juan March, devenu l'un des personnages les plus puissants de la péninsule. Nous terminons aujourd'hui cette étude.

***

Juan March avait toujours été l'ami de Primo de Rivera, barbon prodigue, sans cesse à court d'argent, auquel il avait eu soin de rendre de grands services d'ordre pécuniaire. Ce fut le dictateur et Malvy qui étouffèrent la plainte pour assassinat, faite à Alger, par le frère et le vieux père de Tomas Llausot contre Juan March. Des raisons du même ordre avaient fait agir Primo et l'ancien ministre français, qui avait touché 50.000 pesetas.

Le dictateur conseilla alors à son ami de faire un cadeau à la reine, « si charitable », et celui-ci consentit à faire construire à ses frais un magnifique preventorium à Majorque. La pose de la première pierre donna lieu à une fête inoubliable présidée par un évêque. Celui-ci fit un éloge enthousiaste du généreux donateur qui se carrait dans un fauteuil, tandis que sa femme se prélassait aux côtés de l'évêque (coût: six millions).

Les travaux furent rapidement menés et il n'y avait plus que les vitres à poser, quand la République fut proclamée. Le preventorium n'était point fait pour les aspirants à la tuberculose du nouveau régime, et tout resta en plan.

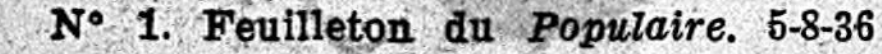
Sentant, depuis le 14 avril 1931, toutes sortes de menaces peser sur lui, il se décida à se défendre devant la Constituante. Un ministre lui devait de l'argent ; il avait des députés qui le soutiendraient, il se fit donc faire par un ami un discours dithyrambique où il apparaissait comme un homme laborieux et honnête qui, né d'une famille modeste, était devenu multi-millionnaire à force de travail. Il y expliquait ses premières affaires d'achats et de ventes de terrains, soutenu par la Banque de Majorque, la façon dont il avait mis de l'argent dans une fabrique de

Tous d'accord

R. FUZIER

— En tout cas, nous sommes d'accord sur un poin.. : La France ne sera vraiment française que si Hitler et les Riffains de Franco s'en mêlent !

N° 1. Feuilleton du *Populaire*. 5-8-36



Alexandre Bogdanov

L'ETOILE ROUGE

Traduit du russe
par Colette Peignot

Le docteur Werner à l'écrivain Mirski :

« *Je vous envoie, camarade, les mémoires de Léonide. Il souhaitait les faire éditer. Vous saurez mieux que moi arranger cela. Quant à lui, il s'est enfui. J'abandonne l'hôpital et vais à sa recherche. Je pense le trouver dans la région minière où se préparent à l'heure actuelle de sérieux événements. Le but de son évasion est sans doute une tentative indirecte de suicide. C'est encore un effet de la maladie mentale que vous savez. Et cependant, il était si près d'une complète guérison...*

» *Dès que je saurai quelque chose, je vous aviserai.*

» *Salut chaleureux.*

» *Votre* N. WERNER. »

24 juillet 190...?

(8 ou 9, illisible.)

* * *

Manuscrit de Léonide

PREMIERE PARTIE

I. — RUPTURE

C'était à l'époque où venait de commencer dans notre pays ce grand bouleversement qui dure encore et qui, je pense, approche maintenant de sa fin inéluctable et terrible.

Les premières journées sanglantes avaient si profondément ébranlé la conscience publique que tous attendaient une issue rapide et heureuse du combat : il semblait que le pis fût accompli et que rien de pire ne puisse arriver. Personne n'imaginait que les mains osseuses du monde moribond étranglaient et étrangleraient encore les vivants dans leurs étreintes convulsives.

L'exaltation du combat débordait, impétueuse, dans les masses. Les esprits s'ouvraient tout entiers à l'avenir ; le présent fondait dans un brouillard rose, le passé s'estompait, disparaissait. Les rapports humains étaient plus instables et précaires que jamais.

Au cours de ces journées, advint ce qui retourna ma vie, m'arracha de la lutte populaire et me mit hors du combat.

J'étais, malgré mes vingt-sept ans, l'un des vieux militants du Parti. Je comptais derrière moi six années d'activité, interrompues seulement par un an de prison. J'avais pressenti avant beaucoup d'autres l'approche de la tempête, aussi l'affrontais-je avec calme. Il fallait travailler beaucoup plus qu'auparavant, mais je n'abandonnais ni mes investigations scientifiques (la question de la formation de la matière m'intéressait particulièrement), ni mes besognes littéraires : j'écrivais dans des revues pour enfants et cela me donnait les moyens de vivre. Au même moment j'aimais... ou je croyais aimer.

Son nom de militante était Anna Nicolaïevna.

Elle appartenait à une tendance modérée de notre Parti. J'expliquais cela par la faiblesse de sa nature et la confusion des relations politiques dans notre pays ; bien qu'elle fût plus âgée que moi, je la considérais comme un être encore indéterminé. En quoi je me trompais.

Peu de temps après notre union, la différence de natures se fit sentir de plus en plus péniblement pour nous deux et prit la forme d'un profond malentendu, tant dans la conception de notre travail révolutionnaire que dans la compréhension de notre liaison personnelle.

Anna était venue à la révolution sous le signe du devoir et du sacrifice, et moi, sous l'impulsion du plus libre désir. Elle se joignit au grand mouvement du prolétariat comme une moraliste qui trouvait là une haute satisfaction éthique et moi, en amoraliste qui, aimant simplement la vie, en voulait le plus large épanouissement. Pour Anna, l'éthique prolétarienne était sacrée en soi ; pour moi, c'était une utile adaptation, à la classe ouvrière dans sa lutte mais transitoire comme cette lutte elle-même et génératrice d'ordre. Selon Anna on ne pouvait entrevoir, pour la société socialiste, qu'une réforme de la morale de classe prolétarienne existante dans l'humanité d'aujourd'hui ; je pensais que le prolétariat va dès maintenant à la suppression de toute morale et que le sens social qui rend les hommes camarades dans le travail, la joie et la souffrance ne se développerait tout à fait librement que lorsqu'on aurait rejeté le fétiche de la morale. De ces désaccords naissaient des contradictions dans l'appréciation des faits politiques et sociaux, contradictions qu'il était évidemment impossible de résoudre.

Nous nous opposions avec plus d'acuité encore sur la façon d'envisager nos relations personnelles. Anna croyait que l'amour oblige aux concessions, aux sacrifices et surtout à la fidélité tant que dure le mariage. En réalité, je ne songeais nullement à contracter de nouveaux liens mais ne pouvais admettre la fidélité précisément en tant qu'obligation. Je plaçais même la polygamie plus haut que le mariage parce que susceptible d'enrichir la vie individuelle des êtres humains et de leur donner plus de variété dans la sphère des recherches. A mon sens, seules les contradictions de l'ordre bourgeois rendent à notre époque la polygamie en partie irréalisable, en font un privilège d'exploiteurs et de parasites, tous embourbés dans une psychologie décadente ; là aussi l'avenir devra apporter une profonde réforme. De telles opinions indignaient cruellement Anna, elle y voyait un essai d'atténuer sous une forme idéale une conception sensuelle vulgaire de la vie.

Et cependant, je ne prévoyais ni ne supposais l'imminence d'une rupture quand pénétra dans notre vie une influence étrangère qui hâta la séparation.

A cette époque arriva dans la capitale un jeune homme portant un nom conspiratif insolite : Menni. Il apportait du Midi certaines instructions prouvant qu'il jouissait de la pleine confiance des camarades. Ayant terminé sa mission, il résolut de rester quelque temps encore dans la capitale et vint souvent nous voir, manifestant une inclination visible à se lier de plus près avec moi.

C'était un homme original en tout, à commencer par l'apparence. Des yeux si bien masqués de sombres lunettes que je n'en connaissais même pas la couleur ; une tête grande et même disproportionnée ; les traits du visage jolis mais étonnamment immuables et indifférents, sans aucune harmonie avec une voix douce et expressive ; un corps bien bâti, souple et jeune. Sa parole était égale et libre, toujours pleine de sens, sa culture scientifique très diverse ; selon toute vraisemblance, il était ingénieur de son métier.

Dans la conversation, Menni se montrait toujours enclin à relier les questions personnelles et pratiques aux idées générales. Quand il venait chez nous, je ne sais comment les incompatibilités de nature entre ma femme et moi surgissaient au premier plan, et de façon si précise, que nous commencions à sentir douloureusement qu'elles étaient sans issue. Sa conception du monde était apparentée à la mienne ; il s'exprimait toujours sous une forme douce et prudente mais au fond, de manière d'autant plus tranchante et profonde. Il savait si habilement relier nos désaccords politiques aux différences essentielles de nos conceptions, que ces désaccords apparurent psychologiquement inévitables, telles de simples déductions logiques. Tout espoir de s'influencer l'un l'autre, d'aplanir les contradictions et d'arriver à quelque chose de commun disparut. Anna nourrissait envers Menni une sorte de haine mêlée d'un vif intérêt. Il m'inspirait une grande estime et une vague méfiance : je sentais qu'il visait un certain but, mais lequel ?

(A suivre.)



Manuscrit de Léonide

PREMIERE PARTIE

I. — RUPTURE

Au cours d'une journée de janvier (c'était déjà fin janvier), il y eut dans les groupes dirigeants des deux tendances de notre Parti une délibération sur un projet de manifestation populaire qui devait avoir pour issue probable un choc à main armée. La veille au soir, Menni vint chez nous et nous posa la question de la participation à cette démonstration au cas où elle serait décidée par les chefs du Parti. Une discussion s'ensuivit qui prit vite un caractère brûlant.

« Celui qui vote pour la manifestation, déclara Anna, est moralement tenu d'être aux premier rang. »

Je n'étais pas d'avis que cela fût, en général, tout à fait obligatoire, mais plutôt que seuls doivent y aller les gens indispensables, ceux qui peuvent se rendre vraiment utiles ; disant cela, je pensais justement à moi-même, homme de quelque expérience en ces sortes d'affaires. Menni allait plus loin et assurait que, vu le heurt inévitable avec la troupe, c'était aux agitateurs des rues, aux meneurs professionnels d'être sur place pendant la bataille, nullement aux chefs politiques ; quant aux gens faibles ou nerveux, ils pouvaient devenir même très nuisibles, assurait-il. Anna, directement offensée par ces raisonnements qui lui semblaient dirigés en particulier contre elle, interrompit brusquement la conversation et rentra dans sa chambre. Menni partit bientôt.

Le jour suivant, je dus me lever de bonne heure, sortir sans voir Anna et revenir seulement le soir. Le projet de manifestation avait été repoussé par notre comité et aussi, comme je l'appris, par le cercle dirigeant de l'autre tendance. J'en fus satisfait parce que je savais combien la préparation était insuffisante pour un conflit armé et j'estimais que d'une telle rencontre, il ne résulterait qu'une stérile perte de forces. Il me semble que cette décision devait atténuer l'irritation d'Anna... A la maison, sur ma table, je trouvai ce billet :

« Je pars ; plus je nous comprends l'un et l'autre, plus il devient clair pour moi que nos chemins sont différents et que nous nous sommes trompés. Mieux vaut ne plus nous revoir. Adieu. »

J'errai longtemps par les rues, fatigué, avec une sensation de vide dans la tête et de froid au cœur. Quand je rentrai chez moi, j'y trouvai un hôte inattendu : Menni était assis à ma table et écrivait un mot.

II. — INVITATION

— Il me faut causer avec vous d'une affaire très sérieuse et quelque peu étrange, dit Menni.

Tout m'était égal, je m'assis et m'apprêtai à écouter.

— J'ai lu votre brochure sur les électrons et la matière, commença-t-il, j'ai étudié, moi-même cette question pendant quelques années et j'estime qu'il y a beaucoup d'idées justes dans votre brochure.

Je m'inclinai en silence. Il continua.

— Dans ce travail, une remarque m'intéresse particulièrement : vous émettez la supposition que la théorie électrique de la matière, représentant forcément la gravitation universelle sous l'aspect de quelque fonction des forces électriques attractives et répulsives, doit amener à la découverte de l'attraction sous une autre forme, c'est-à-dire à l'obtention d'un certain type de matière repoussé et non attiré par la terre, le soleil et les autres corps connus; vous avez indiqué, à titre de comparaison, le diamagnétisme de la répulsion des corps et la répulsion des courants parallèles de différentes directions. Tout cela est dit entre parenthèses, mais je crois que vous y attachez plus d'importance que vous ne voulez le montrer.

— Vous avez raison, répondis-je, et je pense que, dans cette voie, l'humanité résoudra comme un problème le libre déplacement aérien, ainsi que la question des communications interplanétaires. Mais, juste ou non, cette idée reste absolument stérile tant qu'il n'y a pas une théorie exacte de la matière et de la pesanteur. Si un autre type de matière existe, on ne peut le trouver tout simplement : en vertu de la force de répulsion, il est depuis longtemps disparu de tout le système solaire, à supposer même qu'il soit jamais entré dans sa composition lorsqu'il s'élaborait sous forme de brouillard. Cela signifie qu'il faut encore construire en théorie ce type de matière et ensuite le reproduire en pratique. Il n'y a aucune donnée suffisante pour cela actuellement, on ne peut, en substance, que poser un tel problème.

— Il n'en est pas moins vrai que ce problème est résolu, dit Menni.

Je le regardai, stupéfait. Son visage était comme toujours immobile, mais son accent interdisait de le prendre pour un charlatan.

« Peut-être est-il fou ? » Cette idée me traversa l'esprit.

— Je n'ai aucun intérêt à vous tromper et sais fort bien ce que je dis, reprit-il, comme pour répondre à ma pensée. Ecoutez-moi patiemment et ensuite, s'il le faut, je vous montrerai les preuves. Et il raconta ce qui suit :

— La grande découverte dont il est question n'a pas été accomplie par un individu isolé. Elle appartient à toute une société scientifique qui existe depuis assez longtemps et qui a longuement travaillé dans cette direction. Cette société était secrète, jusqu'à présent, et je ne suis pas autorisé à vous faire connaître de plus près son origine et son histoire tant que nous n'avons pas abouti à une entente sur l'essentiel.

« Notre association a devancé le monde académique dans de nombreuses questions scientifiques importantes. Les éléments du radium et leurs délitescences nous étaient connus bien avant Curie et Ramsay, et nos camarades sont parvenus à pousser beaucoup plus loin l'analyse de la composition de la matière. Sur cette voie, on a entrevu la possibilité de l'existence des éléments repoussés par les corps terrestres, ensuite on a élaboré la synthèse de cette « matière-moins » comme nous l'avons sommairement définie.

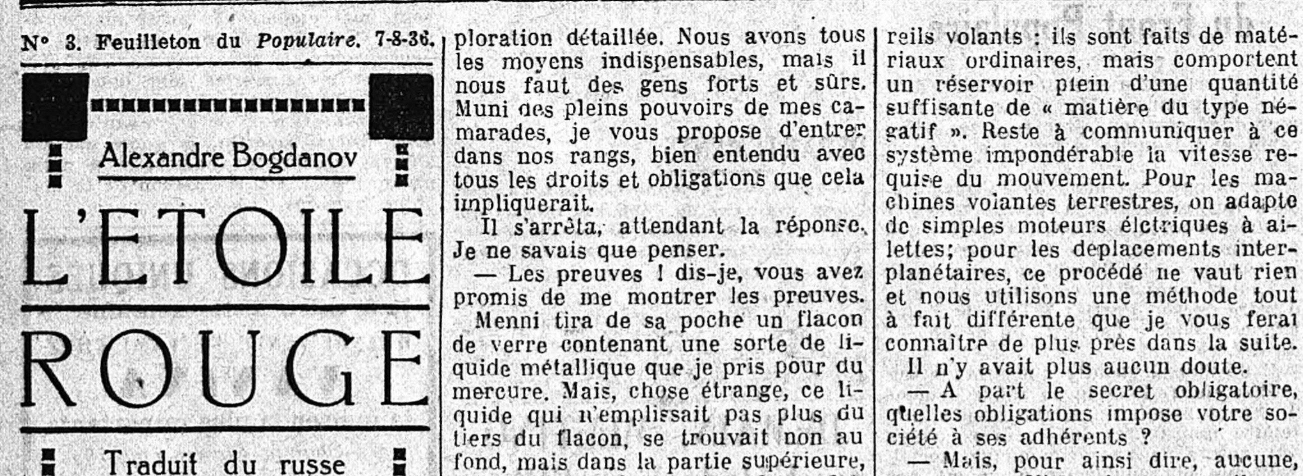
« Après cela, il était déjà plus facile d'élaborer et de réaliser les applications techniques de cette découverte, en premier lieu : les appareils volants pour les déplacements dans l'atmosphère terrestre, puis pour les communications avec d'autres planètes. »

Malgré le ton calmement convaincu de Menni, son récit me parut par trop étrange et invraisemblable.

— Et vous avez pu exécuter tout cela en gardant le secret ? observai-je, interrompant son récit.

— Oui, parce que nous le considérons de la plus haute importance. Nous pensons qu'il eût été très dangereux de divulguer nos découvertes scientifiques tant que subsistent, dans la majorité des nations, des gouvernements réactionnaires. Et vous, révolutionnaire russe, devez être plus que quiconque d'accord avec nous. Voyez comme votre empire asiatique utilise les moyens de communications européens et tous les moyens d'extermination pour étouffer et extirper ce qu'il a chez vous de vivant et de progressif. Connaissez-vous beaucoup de gouvernements meilleurs que celui de cette nation mi-féodale, mi-constitutionnelle, dont le trône est occupé par un imbécile belliqueux et bavard que guident des aventuriers avérés? Et que valent même les républiques bourgeoises d'Europe ? Or, il est clair que si nos machines volantes étaient connues, les gouvernements s'efforceraient avant tout d'en saisir le monopole et de les utiliser pour renforcer le pouvoir et la puissance des classes dominantes. Cela, nous ne le voulons pas et c'est pourquoi nous gardons le monopole, en attendant des conditions plus favorables.

(*A suivre.*)



Alexandre Bogdanov

L'ETOILE ROUGE

Traduit du russe par Colette Peignot

Manuscrit de Léonide

PREMIERE PARTIE

II. — INVITATION

— Vous est-il réellement arrivé d'atteindre d'autres planètes ? demandai-je.

— Oui, les deux plus proches planètes telluriques, Vénus et Mars, sans compter la Lune morte. Nous travaillons actuellement à leur exploration détaillée. Nous avons tous les moyens indispensables, mais il nous faut des gens forts et sûrs. Muni des pleins pouvoirs de mes camarades, je vous propose d'entrer dans nos rangs, bien entendu avec tous les droits et obligations que cela impliquerait.

Il s'arrêta, attendant la réponse. Je ne savais que penser.

— Les preuves ! dis-je, vous avez promis de me montrer les preuves.

Menni tira de sa poche un flacon de verre contenant une sorte de liquide métallique que je pris pour du mercure. Mais, chose étrange, ce liquide qui n'emplissait pas plus du tiers du flacon, se trouvait non au fond, mais dans la partie supérieure, autour du goulot et dans le goulot, jusqu'au bouchon même. Menni retourna le flacon et le liquide coula au fond c'est-à-dire tout droit en haut. Menni lâcha des mains la fiole et elle se tint en suspension dans l'air. C'était incroyable, mais indubitable et visible.

— Ce flacon est de verre ordinaire, expliqua Menni, il contient un liquide repoussé par les corps du système solaire. On y a versé juste ce qu'il faut pour équilibrer le poids du flacon, de sorte que l'un et l'autre ensemble ne pèsent rien. C'est par ce moyen que nous obtenons les appareils volants : ils sont faits de matériaux ordinaires, mais comportent un réservoir plein d'une quantité suffisante de « matière du type négatif ». Reste à communiquer à ce système impondérable la vitesse requise du mouvement. Pour les machines volantes terrestres, on adapte de simples moteurs élctriques à ailettes; pour les deplacements interplanétaires, ce procédé ne vaut rien et nous utilisons une méthode tout à fait différente que je vous ferai connaître de plus près dans la suite.

Il n'y avait plus aucun doute.

— A part le secret obligatoire, quelles obligations impose votre société à ses adhérents ?

— Mais, pour ainsi dire, aucune, ou presque. Ni la vie personnelle, ni l'activité publique des camarades ne sont gênées en rien, pourvu qu'elles ne nuisent pas à l'œuvre de la société dans son ensemble. Mais chacun doit accomplir, dès son adhésion, quelque mission importante et responsable. D'une part, c'est un moyen de resserrer ses liens avec la société, d'autre part, de juger des aptitudes et de l'énergie manifestée dans le travail.

— Alors, à moi aussi, une telle mission me sera proposée dès maintenant ?

— Oui.

— Et laquelle ?

— Vous devez prendre part à l'expédition du grand aéronef qui se dirigera demain vers la planète Mars.

— L'expédition sera-t-elle de longue durée ?

— On l'ignore. L'aller et le retour à eux seuls ne demandent pas moins de cinq mois. On peut aussi ne jamais revenir.

— Je le comprends et il ne s'agit pas de cela. Mais qu'adviendra-t-il de mon travail révolutionnaire ? Vous êtes vous-même socialiste et vous comprendrez mon embarras.

— Choisissez. Nous estimons qu'un arrêt dans le travail est indispensable à l'achèvement de votre préparation. La mission ne peut être ajournée. S'y refuser, c'est se refuser à tout.

Je réfléchis. Avec l'entrée en action de grandes masses populaires, la mise à l'écart d'un militant quelconque est un fait insignifiant pour le parti dans son ensemble. De plus, cet éloignement serait temporaire et, rendu à l'action, je serais beaucoup plus utile au parti avec mes nouvelles relations, mon savoir accru et mes moyens. Je me décidai.

— Quand dois-je partir ?

— Immédiatement, avec moi.

— Vous me donnerez deux heures pour prévenir les camarades ? Je dois trouver un remplaçant pour demain à la section.

— C'est presque fait. André est arrivé aujourd'hui, fuyant le Midi. Je l'ai prévenu de votre départ possible et il est prêt à prendre votre place. En vous attendant, je lui écrivais, à tout hasard, une lettre contenant des instructions détaillées. Nous pouvons la lui déposer en chemin.

Il n'y avait plus à épiloguer. Je détruisis rapidement les papiers superflus, écrivis un mot à ma propriétaire et m'habillai. Menni était déjà prêt.

— Ainsi, nous partons. A dater de cette minute, je suis votre prisonnier.

— Vous êtes mon camarade ! répondit Menni.

III. — NUIT

L'appartement de Menni occupait le cinquième étage d'un grand immeuble isolé au milieu des maisons basses d'un des faubourgs de la capitale. Personne ne vint à notre rencontre. Nous traversions des chambres vides et, à la brillante lumière des lampes électriques, ce vide semblait particulièrement triste. Dans la troisième pièce, Menni s'arrêta.

— Ici — il montra la porte de la quatrième chambre — se trouve la nacelle volante dans laquelle nous allons rejoindre le grand aéronef. Mais auparavant, je dois subir une petite transformation. Sous ce masque, il me serait difficile de conduire la nacelle.

Il défit son col et enleva, en même temps que ses lunettes, le masque étonnant que j'avais pris pour son visage. Je fus consterné de ce que je découvris alors. Ses yeux étaient monstrueusement énormes, comme jamais on ne vit d'yeux humains. Leurs pupilles étaient dilatées, même par rapport à la grandeur extraordinaire des yeux, ce qui rendait leur expression presque effrayante. La partie supérieure du visage et de la tête était large à proportion ; au contraire, le bas de la figure, sans aucune trace de barbe ni de moustache, était relativement petite. Tout l'ensemble produisait une impression d'extrême originalité, plutôt monstre que caricature.

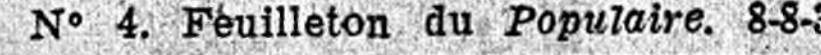
— Vous voyez de quel aspect m'a revêtu la nature, dit Menni : vous comprenez que je doive le cacher, ne serait-ce que pour ne pas effrayer les gens, sans parler même des exigences de la conspiration. Mais il faudra vous habituer à ma laideur; par nécessité, vous passerez beaucoup de temps avec moi.

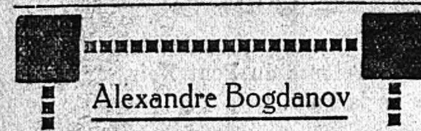
Il ouvrit la porte de la pièce suivante et donna de la lumière. C'était une vaste salle. Au milieu se trouvait une sorte de barque, petite et assez large, faite de métal et de verre. A l'avant, les bords et le fond étaient en verre avec des traverses d'acier ; cette paroi transparente de deux centimètres d'épaisseur paraissait très solide. Sur les bords, deux plaques de cristal, reliées en angle aigu, devaient fendre l'air et préserver du vent les passagers par grande vitesse. La machine occupait la partie centrale du canot. Une hélice à trois palets d'un demi-mètre de largeur se trouvait à la poupe. La moitié avant du canot, ainsi que la machine, étaient recouvertes d'une mince plaque fixée, tel un rideau, à l'armature métallique des bords en verre et à une fine colonne d'acier. Tout l'ensemble était délicat et joli comme un jouet.

Menni m'invita à m'asseoir sur la banquette latérale de la gondole, il éteignit la lumière électrique et ouvrit l'énorme fenêtre de la salle. Lui-même s'assit à l'avant, près la machine, et jeta quelques sacs de lest qui se trouvaient au fond de la barque. Ensuite, il posa la main sur un levier. L'esquif se balança, s'éleva avec douceur et glissa lentement par la fenêtre ouverte.

(A suivre.)

N° 4. Feuilleton du *Populaire*. 8-8-36





Alexandre Bogdanov

L'ETOILE ROUGE

Traduit du russe
par Colette Peignot

Manuscrit de Léonide

PREMIERE PARTIE

III. — NUIT

J'étais assis, comme cloué, n'osant remuer. Le bruit du vent devenait plus fort, l'air froid de l'hiver s'engouffrait sous le pare-brise, rafraîchissait agréablement mon visage brûlant, mais sans pouvoir pénétrer sous mon manteau chaud. Au-dessus de nous scintillaient, miroitantes, des milliers d'étoiles et au-dessous... Je voyais à travers le fond transparent de la nacelle les taches noires des maisons rapetisser et les points brillants des réverbères électriques s'éloigner dans le lointain, tandis que les plaines s'éclairaient, très au-dessous de nous, de cette lumière mate et bleue de neige. Le vertige, d'abord léger, presque agréable, augmentait, et je fermais les yeux pour l'éviter.

L'air se raréfia, le bruit et le sifflement du vent s'accrurent. Bientôt, parmi ces bruits, mon oreille distingua un son léger, argentin, ininterrompu et très égal. C'était la paroi de verre qui vibrait en fendant l'air. L'étrange musique submergeait la conscience, les pensées se confondaient et disparaissaient ; seule demeurait la sensation de ce mouvement élémentaire, léger et libre, m'emportant quelque part et toujours plus avant dans l'espace infini.

— Quatre kilomètres à la minute, dit Menni. J'ouvris les yeux.

— C'est encore loin ? demandai-je.

— Environ une heure de trajet au-dessus d'un lac gelé.

Nous nous trouvions à une hauteur de quelques centaines de mètres et le canot volait horizontalement, sans s'abaisser ni s'élever. Mes yeux étaient accoutumés à l'obscurité et je voyais tout plus distinctement. Nous arrivions dans une région de lacs et de rocs granitiques. Ces rocs noircissaient par endroits sans neige et de petits villages étaient agglutinés tout autour.

A gauche, nous laissions, dans le lointain, le champ neigeux d'un golfe gelé ; à droite, les plaines blanches d'un lac immense... C'est sur cet inerte paysage d'hiver qu'il me fut donné de rompre mes liens avec la vieille terre. Et soudain, je sentis sans plus aucun doute et avec une véritable certitude que c'était une rupture à jamais...

La nacelle s'abaissa lentement au milieu des rochers, dans la petite anse d'un lac de montagne, devant de sombres constructions émergeant de la neige. On ne voyait ni fenêtres ni portes. Une partie de la paroi métallique du bâtiment glissa lentement de côté, découvrant un orifice noir par lequel pénétra notre nacelle. Puis, l'ouverture se ferma de nouveau et l'espace dans lequel nous nous trouvions s'éclaira d'une lumière électrique. C'était une grande pièce longue sans meubles ; par terre se trouvaient en quantité des sacs de lest.

Menni fixa la nacelle à un poteau spécialement destiné à cet usage et ouvrit l'une des portes latérales. Elle menait à un long corridor à demi éclairé. Des cabines étaient disposées sur les côtés, Menni m'amena dans l'une d'elles et dit :

— Voici votre cabine. Installez-vous ; quant à moi, je vais à la section des machines, nous nous reverrons demain.

J'étais heureux de rester seul. A travers toute l'excitation produite par les étranges événements de la soirée, la fatigue se faisait sentir ; je ne touchai pas au souper préparé pour moi sur la table et, éteignant la lampe, je me couchai. Les pensées s'embrouillaient absurdement dans ma tête, passant d'un sujet à l'autre de la manière la plus inattendue. Je m'astreignis opiniâtrement à m'endormir, mais ce fut long. Enfin je perdis conscience : des images fugitives et tumultueuses se pressaient nombreuses devant mes yeux. L'entourage s'effaça et de pénibles rêves envahirent mon cerveau.

Une série de songes s'acheva sur un terrible cauchemar. Je me trouvais au bord d'un immense gouffre noir au fond duquel scintillaient les étoiles, et, Menni, d'une force invincible, m'attirait en bas, disant qu'il ne faut pas craindre la loi de pesanteur et que, dans quelque cent mille ans de chute, nous atteindrions les plus proches étoiles. Je gémis au cours d'un cruel combat final et m'éveillai.

Une douce lumière bleu clair emplissait ma chambre. A mon côté, assis sur le lit et penché vers moi, se trouvait... Menni ? Oui, lui, mais étrange, fantomatique et tout autre : il me semblait beaucoup plus petit et ses yeux ne ressortaient plus aussi sévèrement de son visage. Il avait une expression tendre, bonne, et non pas froide et inexorable comme tout à l'heure encore au bord de l'abîme.

— Que vous êtes bon, articulai-je, troublé, prenant conscience de ce changement.

Il sourit, et posa la main sur mon front. C'était une main petite et douce. Je fermai à nouveau les yeux et avec l'extravagante pensée que je devais baiser cette main, je m'oubliai dans un sommeil calme et bienheureux.

IV. — EXPLICATION

Quand je m'éveillai et éclairai la chambre, la montre marquait dix heures. Ayant terminé ma toilette, je pressai un bouton ; une minute après, Menni entra.

— Nous partons bientôt ? demandai-je.

— Dans une heure, répondit Menni.

— Etes-vous passé me voir cette nuit, ou bien ai-je rêvé ?

— Non, ce n'était pas un rêve ; mais ce n'est pas moi qui suis venu, c'est notre jeune docteur Netti. Vous aviez un sommeil agité et il a dû vous endormir au moyen de la lumière bleue et de la suggestion.

— Il est votre frère ?

— Non, dit Menni en souriant.

— Vous ne m'avez pas encore dit quelle est votre nationalité... Vos camarades sont-ils du même type que vous ?

— Oui, répondit Menni.

— Alors, vous m'avez trompé, déclarai-je d'un ton brusque : il ne s'agit pas d'une société scientifique, mais de quelque chose d'autre ?

— Oui, dit calmement Menni. Nous sommes tous habitants d'une autre planète, représentants d'une autre humanité. Nous sommes Martiens.

— Pourquoi donc m'avez-vous trompé ?

— M'auriez-vous écouté si je vous avais dit d'un coup toute la vérité ? J'avais trop peu de temps pour vous convaincre. Il a bien fallu déguiser la vérité au nom de la vraisemblance. Sans cette phase transitoire, votre conscience eût été bouleversée au delà de toute mesure. Je vous ai dit la vérité sur l'essentiel : en ce qui concerne le présent voyage.

— Donc, je suis votre prisonnier?

— Non, vous êtes maintenant encore tout à fait libre. Vous avez une heure pour résoudre la question. Si, d'ici là vous vous ravisez, nous vous ramènerons en arrière et ajournerons le voyage parce que nous n'avons aucune raison de rentrer seuls maintenant.

— Pourquoi donc avez-vous besoin de moi ?

— Pour servir de lien vivant entre l'humanité terrestre et la nôtre, pour vous montrer l'organisation de notre vie et faire connaître de plus près votre organisation terrestre aux Martiens, pour être, tant que vous le désirerez, le représentant de votre planète dans notre monde.

— Est-ce là toute la vérité ?

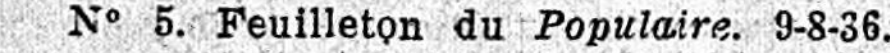
— Oui, toute, si vous vous reconnaissez de force à tenir ce rôle.

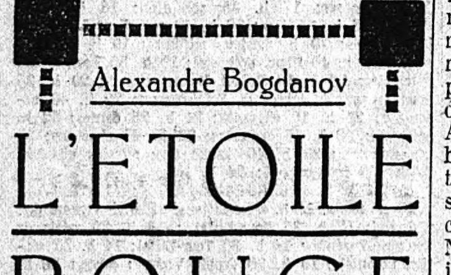
— En ce cas, il faut essayer. Je reste avec vous.

— C'est là votre résolution définitive ? demanda Menni.

— Oui, si votre dernière explication ne présente plus aucune sorte de... phase transitoire.

(A suivre.)





Alexandre Bogdanov

L'ETOILE ROUGE

Traduit du russe
par Colette Peignot

Manuscrit de Léonide

PREMIERE PARTIE

IV. — EXPLICATION

— Ainsi, partons, dit Menni sans prêter attention à mon sarcasme. Je vais maintenant donner les dernières instructions au mécanicien, ensuite je reviendrai vers vous et nous irons ensemble surveiller les ultimes préparatifs de l'aéronef.

Il sortit, me laissant à mes réflexions. Au fond, notre explication n'était pas pleinement terminée. Il restait encore une question assez sérieuse que je ne me décidai pas à poser à Menni. Etait-il conscient d'avoir contribué à ma rupture avec Anna Nicolaïevna ? Oui, me semblait-il. Il avait vu en elle un obstacle à son but. Peut-être avec raison. En tout cas, il ne fit que hâter cette rupture et non la susciter. Naturellement, cela même était une immixtion bien osée dans mes affaires personnelles. Mais maintenant, déjà lié à Menni, je devais en tout état de cause, refréner mon animosité envers lui. Aussi eût-il été vain de remuer le passé, mieux valait n'y plus songer.

En général, la nouvelle tournure des choses ne me frappait pas : le sommeil avait raffermi mes forces, et après tout ce que j'avais vécu la veille, il m'était assez difficile de m'étonner de quoi que ce fût. Je sentais le besoin d'élaborer un plan d'actions futures.

Le problème consistait à s'adapter le plus tôt et le mieux possible aux nouvelles circonstances. Le mieux serait d'aller pas à pas, du proche au lointain. Le proche, c'était l'aéronef, ses habitants et le voyage commencé. Mars était encore loin : au minimum à deux mois de distance, d'après Menni.

L'aspect extérieur de l'aéronef m'était apparu dès la veille : une sorte de boule avec un segment à la base, à la manière de l'œuf de Christophe Colomb. Cette forme avait été calculée naturellement pour obtenir le plus grand volume avec la moindre surface, c'est-à-dire la plus stricte dépense de matériaux et la moindre surface de réfrigération. Quant aux matériaux, l'aluminium et le verre semblaient dominer. Menni devait me montrer l'arrangement intérieur et aussi me faire connaître tous les autres « monstres », comme j'appelais mentalement mes nouveaux camarades.

Revenu près de moi, Menni m'emmena vers les Martiens. Ils étaient réunis dans une salle latérale. Une immense fenêtre de cristal occupait la moitié du mur. La lumière du soleil me fut très agréable après l'éclairage artificiel des lampes électriques. Ils étaient vingt Martiens et tous me parurent avoir le même visage. L'absence de barbes, de moustaches et même de rides sur leurs figures aplanissait presque les différences d'âge. Des yeux je suivais Menni pour ne pas le perdre dans cette société étrangère. Cependant, je remarquai bientôt parmi eux mon visiteur nocturne, Netti, se distinguant par sa jeunesse et sa vivacité, et aussi un géant aux larges épaules, Sterni, qui me frappait par une expression singulièrement froide et presque mauvaise. A part Menni, seul Netti me parlait en russe, Sterni et trois ou quatre autres parlaient français, d'autres anglais ou allemand ; entre eux ils s'exprimaient dans un langage tout nouveau pour moi, évidemment leur langue maternelle. Cette langue était belle et sonore ; je constatai avec plaisir qu'elle ne présentait aucune difficulté particulière de prononciation.

V. — DEPART

Encore que les « monstres » fussent très intéressants, mon attention se portait, malgré moi, vers le moment solennel du proche départ. Je regardai fixement la surface neigeuse qui se trouvait devant nous et le mur vertical de granit dressé derrière elle. J'étais dans l'attente et, tout à coup, je sentis une brusque secousse... Tout se mit à briller en s'éloignant de nous. Je n'avais rien attendu de semblable.

Un mouvement silencieux, lent, à peine sensible, nous éloigna peu à peu de la neige. Durant quelques instants, la montée fut presque imperceptible.

— Accélération de deux centimètres, dit Menni.

Je compris ce que cela signifiait. A la première seconde nous devions franchir un centimètre; à la deuxième, trois; à la troisième, cinq; à la quatrième, sept centimètres ; et la vitesse devait croître sans discontinuer selon la progression arithmétique. En une minute, nous devions atteindre l'allure d'un homme au pas ; en quinze minutes, celle d'un train express, etc.

Nous nous mouvions d'après la loi de la chute des corps, mais montions en l'air cinq cents fois plus lentement que des corps lourds ordinaires ne tombent à la surface de la terre.

La plaque de verre de la fenêtre partait du plancher même en formant un angle obtus conforme à la surface sphérique de l'aéronef dont elle constituait une des parties. Grâce à cela nous pouvions, en nous penchant en avant, voir ce qui se trouvait immédiatement au-dessous de nous.

La terre s'éloignait toujours plus vite et l'horizon s'élargissait. Les taches sombres des rochers et des villages diminuaient, le contour des lacs se dessinait comme sur un plan. Le ciel devenait de plus en plus sombre et tandis qu'une ceinture bleue de mer éternelle occupait tout le côté ouest de l'horizon, mes yeux distinguaient déjà les plus brillantes étoiles à la lumière solaire de midi.

Le mouvement giratoire très lent de l'aéronef autour de son axe vertical nous permettait de voir tout l'espace alentour.

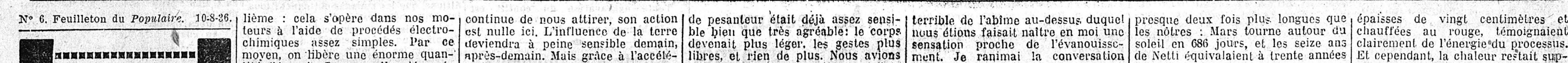
Il nous semblait que l'horizon s'élevait avec nous, l'aire terrestre au-dessous de nous représentant une énorme soucoupe concave avec des ornements en relief. Les contours devinrent plus fins, le relief plus plat, tout le paysage prit, dans la plus large mesure, l'aspect d'une carte de géographie dont le tracé eût été vigoureux au milieu, mal défini et confus sur les bords couverts d'un brouillard mi-transparent et bleuâtre. Le ciel devint tout à fait noir et d'innombrables étoiles, même les plus infimes, brillaient d'une lumière calme et immobile sans craindre le soleil éclatant dont les rayons devenaient brûlants à faire mal.

— Dites-moi, Menni, cette accélération de deux centimètres avec laquelle nous nous élevons maintenant se poursuivra-t-elle tout le long du voyage.

— Oui, répondit-il, seulement, au milieu du trajet la direction sera changée en sens inverse, alors la vitesse n'augmentera plus mais diminuera à chaque seconde dans la même mesure. De cette manière, bien que la plus grande vitesse de l'aéronef soit d'environ cinquante kilomètres à la seconde et la vitesse moyenne d'environ vingt-cinq kilomètres, au moment de l'arrivée elle sera aussi réduite qu'au début même du voyage et, sans aucun choc, sans aucune commotion, nous descendrons sur la surface de Mars. Sans ces considérables changements de vitesse, nous ne pourrions atteindre ni la Terre, ni Vénus, parce que s'il fallait franchir même leur moindre distance (soixante et cent millions de kilomètres) à la vitesse de vos trains, par exemple, on n'y parviendrait qu'en un siècle et non en un mois comme nous le ferons avec vous. Quant au moyen du « coup de canon » dont il est question dans vos romans fantastiques, c'est naturellement pure plaisanterie parce que, d'après les lois de la mécanique, en pratique, cela revient au même de se trouver à l'intérieur du boulet lors du tir ou de le recevoir.

— Mais par quels procédés obtenez-vous une progression et une dégression aussi égales ?

(A suivre.)



N° 6. Feuilleton du *Populaire*. 10-8-36.

Alexandre Bogdanov

L'ETOILE ROUGE

Traduit du russe par Colette Peignot

Manuscrit de Léonide

PREMIERE PARTIE

V. — DEPART

— La force de propulsion de l'aéronef est l'un des éléments radiants que nous extrayons en grande quantité. Nous avons trouvé le moyen de précipiter la décomposition de cet élément au cent millième : cela s'opère dans nos moteurs à l'aide de procédés électrochimiques assez simples. Par ce moyen, on libère une énorme quantité d'énergie. Les parcelles désagrégées des atomes se dispersent, comme vous le savez, à une vitesse qui dépasse dix mille fois celle des projectiles d'artillerie. Quand ces parcelles peuvent s'échapper dans une seule direction déterminée, c'est-à-dire par un canal à parois étanches pour elles, tout l'aéronef se meut en sens inverse, comme au recul d'un fusil ou d'un canon. D'après la loi connue des forces vivantes, vous pouvez facilement calculer qu'une partie infinitésimale d'un milligramme de telles parcelles, à la seconde, soit pleinement suffisante pour donner à notre aéronef son allure uniformément accélérée.

Pendant la conversation, les Martiens disparurent de la salle. Menni me proposa d'aller prendre le petit déjeuner dans sa cabine. Je le suivis. Sa cabine attenait à la paroi de l'aéronef, elle avait une grande vitre de cristal. Nous continuâmes l'entretien. Je m'attendais à éprouver des sensations nouvelles et inexpérimentées, telle que la perte de pesanteur de mon corps, et je questionnai Menni à ce sujet.

— Oui, dit-il, bien que le soleil continue de nous attirer, son action est nulle ici. L'influence de la terre deviendra à peine sensible demain, après-demain. Mais grâce à l'accélération régulière de l'aéronef, nous conserverons 1400-1500 de notre poids précédent. La première fois, il n'est pas facile de s'habituer à cela, bien que la transformation s'opère très graduellement. Acquérant de la légèreté, vous perdrez de l'habileté, vous ferez quantité de faux mouvements qui vous mèneront à côté du but. Le plaisir de voler vous apparaîtra tout à fait douteux. En ce qui concerne les battements de cœur, les vertiges inévitables et même les nausées, vous en serez soulagé avec l'aide de Netti. Il sera également difficile de manier l'eau et les autres liquides qui, aux moindres secousses, s'échappent des récipients et se répandent partout en énormes gouttes sphériques. Mais nous avons soigneusement tout aménagé pour écarter ces inconvénients: le mobilier et la vaisselle sont fixés à leurs places, les liquides se conservent bouchés, partout sont disposées des poignées et des courroies pour arrêter les envols involontaires lors de mouvements brusques. Vous aurez le temps de vous accoutumer à tout cela.

Depuis le départ, deux heures s'étaient écoulées et la diminution de pesanteur était déjà assez sensible bien que très agréable: le corps devenait plus léger, les gestes plus libres, et rien de plus. Nous avions réussi à dépasser complètement l'atmosphère et cela ne nous inquiétait pas puisque dans notre navire hermétiquement clos se trouvait une provision suffisante d'oxygène. La surface visible de la terre ressemblait décidément à une carte de géographie, mais à échelle embrouillée: plus réduite au centre, plus large à l'horizon; çà et là, de blanches taches de nuages la cachaient. Au sud, derrière la Méditerranée, le nord de l'Afrique et de l'Arabie était clairement visible à travers une nuée bleue; au nord, au delà de la Scandinavie, le regard se perdait dans un désert de neige et de glace; seuls les rochers du Spitzberg se détachaient encore en tache sombre. A l'Orient, par delà la ceinture vert sombre de l'Oural, commençait à nouveau l'empire absolu de la couleur blanche avec certains reflux verdoyants, faible souvenir des immenses forêts de pins de Sibérie. A l'occident, derrière les clairs contours de l'Europe Centrale, le dessin des côtes d'Angleterre et de France se perdait dans la brume. Je ne pus regarder longtemps ce tableau gigantesque, car l'idée de la profondeur terrible de l'abîme au-dessus duquel nous étions faisait naître en moi une sensation proche de l'évanouissement. Je ranimai la conversation avec Menni.

— Vous êtes le capitaine de ce navire, n'est-ce pas ?

Menni répondit d'un signe de tête et ajouta :

— Cela ne veut pas dire que j'aie ce que vous appelez chez vous le pouvoir d'un chef. Je suis simplement plus expérimenté pour diriger l'aéronef et l'on adopte mes directives comme j'adopte les calculs astronomiques faits par Sterni ou comme nous adoptons tous les conseils médicaux de Netti pour maintenir notre santé et notre capacité de travail.

— Et quel âge a ce jeune docteur Netti ? Il me paraît bien jeune.

— Je ne me souviens pas, 16 ou 17 ans, répondit Menni en souriant.

C'est à peu près ce qu'il m'avait semblé. Mais je ne pus cacher mon étonnement d'une science si précoce.

— A cet âge, être déjà médecin ! m'exclamai-je involontairement.

— Et ajoutez: médecin de science et d'expérience, surenchérit Menni.

A ce moment, je ne calculais pas, et Menni à dessein ne me rappelait pas, que les années des Martiens sont presque deux fois plus longues que les nôtres : Mars tourne autour du soleil en 686 jours, et les seize ans de Netti équivalaient à trente années terrestres.

VI. — L'ETHERONEF

Après le petit déjeuner, Menni m'emmena visiter notre « navire ». Nous nous dirigeâmes d'abord vers la section des machines. Elle occupait l'étage inférieur, attenant directement au fond plane de l'aéronef, et se divisait en cinq chambres : l'une centrale et quatre latérales. Un propulseur se trouvait au milieu de la pièce centrale et, tout autour, aux quatre coins, quatre vitres rondes étaient disposées dans le sol, l'une en pur cristal, trois en verre de différentes couleurs. Ces vitres étonnamment transparentes avaient trois centimètres d'épaisseur. A ce moment, nous ne pouvions voir, au travers, qu'une portion de l'écorce terrestre.

La partie fondamentale de la machine se composait d'un cylindre métallique vertical de trois mètres de haut sur un demi-mètre de diamètre, fait, comme me l'expliqua Menni, d'osmium, précieux métal fusible et parent du platine. Dans ce cylindre, se produisait une désagrégation de la matière radiante ; les parois, épaisses de vingt centimètres et chauffées au rouge, témoignaient clairement de l'énergie du processus. Et cependant, la chaleur restait supportable dans la pièce : tout le cylindre était entouré d'un fourreau deux fois plus large fait d'une certaine matière transparente protégeant à merveille ; dans le haut ce fourreau était relié à des tuyaux par lesquels l'air chaud se répandait de tous côtés pour le chauffage uniforme de l'éthéronef.

Les autres parties de la machine, reliées par différents moyens au cylindre — bobines électriques, accumulateurs, manomètres, etc. — étaient disposées autour, dans un ordre esthétique, et le mécanicien de service les voyait toutes à la fois sans bouger de son fauteuil grâce à un système de miroirs.

(A suivre.)

Alexandre Bogdanov

L'ETOILE ROUGE

Traduit du russe
par Colette Peignot

Manuscrit de Léonide

PREMIERE PARTIE

VI. — L'ETHERONEF

Quant aux pièces latérales, l'une était la chambre « astronomique », à droite et à gauche les chambres « à eau » et « à oxygène », du côté opposé la chambre « des calculs ». Dans la première, un sol et un mur extérieur faits tout entiers de cristal, d'un verre géométriquement taillé et d'une propreté idéale. Leur transparence était telle que lorsque, suivant Menni sur la passerelle aérienne, je me décidai à regarder directement en bas, je ne vis rien entre moi et l'abîme ; je dus fermer les yeux pour éviter un vertige intolérable. Je m'efforçai de regarder de côté, vers les instruments disposés dans les intervalles du réseau de passerelles et sur des supports compliqués qui descendaient du plafond et des murs intérieurs de la chambre. Le télescope principal, d'environ deux mètres de long, avait un objectif d'une grandeur disproportionnée, de même, visiblement, que sa force d'optique.

— Nous n'utilisons que des lentilles de diamant, dit Menni, elles donnent un plus grand champ visuel.

— Quel est le grossissement habituel de ce télescope ? demandai-je.

— Un grossissement net d'environ six cents fois, mais quand il est insuffisant, nous photographions le champ visuel et examinons le cliché au microscope. Par ce moyen, l'agrandissement est porté en fait jusqu'à soixante mille et plus ; le retard causé par la photographie n'est même pas d'une minute.

Menni me proposa de jeter un coup d'œil à l'instant même sur la Terre que nous avions quittée. Il orienta lui-même la lunette.

— La distance est maintenant d'environ deux mille kilomètres, dit-il. Reconnaissez-vous ce qu'il y a devant vous ?

Je reconnus d'emblée le port de la capitale scandinave que j'avais fréquemment traversé pour les affaires du Parti. Je regardai avec intérêt les bateaux dans la rade. Menni, d'un tour de manivelle, mit à la place de l'oculaire une chambre photographique et, au bout de quelques secondes, il l'ôta du télescope, puis la transporta dans un grand appareil placé à côté et qui était un microscope.

— Nous faisons apparaître l'image et la renforçons ici-même dans le microscope sans toucher des mains la plaque, m'expliqua-t-il, et après quelques opérations insignifiantes, en une demi-minute environ, il me présenta la lentille du microscope.

Je vis avec une netteté saisissante et comme s'il se trouvait à quelques dizaines de pas, un vapeur de la Société Septentrionale que je connaissais ; la lumière donnait du relief à l'image qui était d'une teinte absolument naturelle. Je voyais sur la passerelle un capitaine à cheveux gris avec lequel je m'étais entretenu plus d'une fois durant mes voyages. Un matelot laissait tomber sur le pont une grande caisse et semblait figé dans sa pose, ainsi qu'un passager qui lui montrait du doigt quelque chose. Et tout cela était à deux mille kilomètres...

Un jeune Martien, aide de Sterni, entra dans la chambre. Il devait calculer la distance exacte parcourue par l'éthéronef. Nous ne voulûmes pas le déranger dans son travail et allâmes plus loin, dans la chambre « à eau » où se trouvait un énorme réservoir plein d'eau et de vastes appareils pour la filtrer. Nombre de tuyaux conduisaient cette eau du réservoir à tout l'éthéronef.

Plus loin venait la chambre « des calculs ». Il y avait là des machines, avec de nombreux cadrans à aiguilles. Sterni travaillait à la plus grande machine, d'où sortait un long ruban renfermant sans doute les résultats de ses calculs ; mais les signes inscrits, comme sur tous les cadrans, m'étaient inconnus. Je ne voulais pas déranger Sterni en conversant avec lui. Nous passâmes rapidement dans le dernier compartiment latéral.

C'était la chambre « à oxygène ». On y conservait des provisions d'oxygène sous l'espèce de vingt-cinq tonnes de chlorate de potassium dont on pouvait extraire, dans la mesure des besoins, jusqu'à dix mille mètres cubes d'oxygène, quantité suffisante pour plusieurs voyages semblables au nôtre. Il y avait également des appareils pour la décomposition du chlorate de potassium. Plus loin des provisions de baryte et de potasse caustique pour l'absorption de l'acide carbonique de l'air, ainsi que des provisions d'anhydride sulfureux pour l'absorption de l'humidité superflue et de ce poison physiologique que dégage la respiration, poison incomparablement plus nocif que l'acide carbonique. Cette chambre était sous la direction du docteur Netti.

Ensuite, nous revînmes au secteur central des machines et de là, par un petit ascenseur, nous passâmes à l'étage supérieur de l'éthéronef. Un deuxième observatoire occupait la chambre centrale, semblable en tous points à la chambre basse mais avec une enveloppe de cristal en haut et non en bas et des instruments de plus grandes dimensions. De cet observatoire, on voyait une autre moitié de la sphère céleste en même temps que la « planète de destination ». Mars brillait de sa lumière rougeâtre à l'écart du zénith. Menni dirigea le télescope dans cette direction et je vis avec précision le contour des continents, des mers et d'un réseau de canaux qui m'était connu par la carte de Schiaparelli. Menni photographia la planète et une carte détaillée apparut sous le microscope. Mais je n'y pus rien comprendre sans les explications de Menni. Les taches des villes, des forêts et des lacs se différenciaient entre elles par des détails insaisissables et incompréhensibles pour moi.

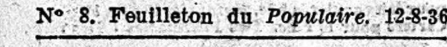
— Quelle est la distance ? demandai-je.

— Relativement proche : environ cent millions de kilomètres.

— Et pourquoi Mars n'est-elle pas au zénith de la voûte céleste ? Est-ce à dire que nous ne volons pas directement vers elle mais de biais ?

— Oui, et nous ne pouvons faire autrement. Venant de Terre, nous conservons entre autres par force d'inertie, sa vitesse de rotation autour du soleil : 30 kilomètres à la seconde. La vitesse de Mars est de 24 kilomètres et si nous volions par la perpendiculaire entre les deux orbites, nous nous heurterions à la surface de Mars avec un excédent de vitesse latérale de six kilomètres à la seconde. C'est tout à fait impraticable et nous devons choisir une voie curviligne sur laquelle l'excédent de vitesse latérale soit contre-balancé.

(A suivre.)



Alexandre Bogdanov

L'ETOILE ROUGE

Traduit du russe
par Colette Peignot

Manuscrit de Léonide

PREMIERE PARTIE

VI. — L'ETHERONEF

— Quelle est donc, en ce cas, la longueur totale de notre route ?

— Environ 160 millions de kilomètres, ce qui n'exige pas moins de deux mois et demi.

Si je n'avais été mathématicien, ces chiffres n'auraient pas parlé à mon cœur. Mais alors, ils provoquaient en moi une sensation proche du cauchemar et je me hâtai de sortir de la chambre astronomique.

Les six compartiments latéraux du segment supérieur entouraient l'observatoire comme un anneau ; ils étaient absolument sans fenêtres et leur plafond qui constituait une partie de la surface ronde descendait en s'incurvant jusqu'au sol même. Au plafond, se trouvaient de grands réservoirs de « matière-moins » dont la force répulsive devait paralyser le poids de tout l'éthéronef.

Les étages intermédiaires — le troisième et le second — étaient occupés par des salles communes, les laboratoires des divers membres de l'expédition, leurs cabines, leurs bains, la bibliothèque, la salle de gymnastique, etc.

La cabine de Netti se trouvait à côté de la mienne.

VII. — LES MARTIENS

La perte de pesanteur se faisait de plus en plus sentir. La sensation de légèreté, en augmentant, cessait d'être agréable. Un élément d'incertitude s'y mêlait ainsi qu'une sorte d'anxiété confuse. J'allai dans ma chambre et m'étendis sur la couchette.

Deux heures de calme et de réflexions tendues m'amenèrent au sommeil. Quand je m'éveillai, Netti était dans ma chambre, assis à la table. Je me levai d'un mouvement involontairement brusque et fus comme projeté en l'air, me heurtant la tête au plafond.

— Quand on pèse moins de vingt livres, il faut être plus prudent, remarqua Netti, d'un ton empreint de bonté et de philosophie.

Il était venu chez moi pour me donner toutes les instructions indispensables en cas de « mal de mer » et je commençais justement à en souffrir du fait de la perte de pesanteur. Il y avait dans ma cabine un signal d'alarme correspondant à sa chambre et grâce auquel je pourrais toujours l'appeler quand son aide me serait indispensable.

Je mis à profit cette occasion de m'entretenir avec le jeune docteur. J'étais attiré malgré moi vers ce garçon sympathique, fort instruit et très gai. Je lui demandai comment il se faisait que, de tous les Martiens de l'éthéronef, il fût le seul, à part Menni, à connaître ma langue maternelle.

— C'est très simple, expliqua-t-il. Lorsque nous nous mîmes à « chercher un homme », Menni m'a désigné pour l'accompagner dans votre pays et nous y avons passé plus d'un an jusqu'à ce que nous ayons mené à bien cette affaire.

— Alors, d'autres ont « cherché un homme » dans divers pays ?

— Naturellement, chez les principaux peuples de la terre. Mais, comme l'avait prévu Menni, nous l'avons trouvé plus tôt qu'ailleurs dans votre pays où la vie est plus énergique et claire, où les gens sont contraints de regarder en avant. Ayant trouvé un homme, nous avons averti nos camarades, ils se sont rassemblés, venant de tous les pays ; et voilà, nous sommes en route.

— Qu'entendez-vous, à proprement parler, par « chercher un homme », « trouver un homme » ? Je comprends qu'il s'agissait d'un sujet apte à jouer un certain rôle : Menni m'a expliqué lequel exactement. Je suis très flatté d'avoir été choisi, mais je voudrais savoir à quoi j'en suis redevable.

— Dans les grandes lignes, je puis vous le dire. Il nous fallait un homme dont la nature renfermât le plus possible de santé et de souplesse, le plus possible d'aptitude au travail intellectuel, le moins possible d'attaches purement personnelles sur la Terre, le moins possible d'individualisme. Nos physiologues et nos psychologues ont supposé que la transition des conditions de votre société, démembrée par une éternelle lutte intestine, aux conditions de la nôtre, organisée, comme vous diriez, selon les principes socialistes, serait très pénible à un homme isolé et exigerait une nature particulièrement favorable. Menni a trouvé que vous conveniez mieux que d'autres.

— Et l'avis de Menni était suffisant pour vous tous ?

— Oui, nous nous fions pleinement à son appréciation. C'est un homme plein de forces et de clairvoyance, il se trompe très rarement. Il a plus d'expérience, dans les relations avec les Terriens, que quiconque parmi nous : il a été le premier à établir ces relations.

— Et qui a découvert le moyen de communication interplanétaire ?

— C'est le fait de beaucoup et non d'un seul. La « matière-moins » a été réalisée il y a quelques dizaines d'années. Mais, au début, on ne l'obtenait que par quantités infimes et il a fallu les efforts de nombreux « collèges » de fabriques pour trouver et développer les moyens de la produire en grand. Ensuite, il devint nécessaire de perfectionner la technique d'extraction et de désagrégation de la matière radiante pour avoir un moteur adéquat aux éthéronefs. Cela aussi a exigé bien des efforts. De plus, beaucoup de difficultés découlaient des conditions mêmes du milieu interplanétaire, avec son froid terrible et ses brûlants rayons de soleil non atténués par l'enveloppe athmosphérique. L'évaluation de la durée du parcours s'avéra également très compliquée et sujette à maintes erreurs imprévisibles. En un mot, les expéditions précédentes sur Terre se sont terminées par la perte de tous les participants jusqu'à ce que Menni réussisse à organiser un premier voyage couronné de succès. Et maintenant, en utilisant ses méthodes, nous avons récemment atteint Vénus.

— Mais alors, Menni est un grand homme, dis-je.

— Oui, si vous tenez à appeler ainsi un homme qui a, en effet, beaucoup et bien travaillé.

— Ce n'est pas cela que je voulais dire : bien des gens très ordinaires peuvent travailler beaucoup et bien, mais ce sont des exécutants. Menni est évidemment tout autre, c'est un génie créateur qui fait progresser l'humanité.

— Cela n'est pas clair du tout, et même assez faux, me semble-t-il. Tout ouvrier est créateur, mais en chacun agissent l'humanité et la nature. Ne trouve-t-on pas, entre les mains de Menni, l'expérience des générations précédentes et des explorateurs, ses contemporains ? Chaque démarche de son travail relève de cette expérience. Et n'est-ce point la nature qui a disposé les éléments et les germes de ses inventions ? N'est-ce pas de ce combat même avec la nature qu'ont surgi les stimulants vivants de ses inventions ? L'homme est une individualité, mais son œuvre est impersonnelle. Tôt ou tard, il meurt, avec ses joies et ses peines, alors que l'œuvre reste dans le développement illimité de la vie. En cela il n'existe pas de différence entre les travailleurs ; seule diffère la grandeur de ce qu'ils ont surmonté et ce qui reste de leur effort dans la postérité.

— Oui, mais par exemple, le nom d'un homme tel que Menni ne meurt pas avec lui et reste dans la mémoire de l'humanité, tandis que d'innombrables autres noms disparaissent sans laisser de traces.

(A suivre.)



Manuscrit de Léonide

PREMIERE PARTIE

VII. — LES MARTIENS

— Le nom de chacun demeure tant que ceux qui vécurent avec lui et le connurent sont eux-mêmes vivants. Mais l'humanité n'a pas besoin du symbole mort d'un individu quand il n'est plus. Notre science et notre art conservent ce qu'a produit impersonnellement le travail collectif. Un poids mort de noms est inutile à la mémoire de l'humanité.

— Soit, vous avez raison ; mais nos sentiments se révoltent contre cette logique. Pour nous, les noms des chefs de pensée et d'action sont de vivants symboles dont notre science, notre art et toute notre vie sociale ne peuvent se passer. Il arrive souvent, que dans un combat de forces ou d'idées, un nom sur un drapeau parle plus qu'un mot d'ordre abstrait. Et les noms des génies ne sont pas un poids mort dans notre mémoire.

— Cela vient de ce que l'unique but de l'humanité n'est pas encore pour vous : l'unique. Dans les illusions qui accompagnent le combat entre les hommes, il s'émiette et semble le but des hommes et non de l'humanité. Il m'est difficile de comprendre votre point de vue, comme vous le nôtre.

— Ainsi, que cela soit bien ou mal, il n'y a pas d'immortels parmi nous ? Mais en revanche, les mortels font tous partie de l'élite, n'est-ce pas ? Ils sont tous de ceux « qui ont beaucoup travaillé », comme vous dites.

— D'une façon générale, oui. Menni a choisi les camarades entre plusieurs milliers qui exprimaient le désir de partir avec nous.

— Et le plus important après lui est sans doute Sterni ?

— Oui, si vous tenez absolument à mesurer et comparer les gens. Sterni est un savant éminent quoique dans un tout autre genre que Menni. C'est un mathématicien comme il y en a peu. Il a découvert une série d'erreurs dans les calculs d'après lesquels étaient organisées les expéditions précédentes sur la Terre et il a montré que quelques-unes de ces erreurs, à elles seules, suffisaient à provoquer l'échec de la tentative et la perte des explorateurs. Il a trouvé de nouvelles méthodes et jusqu'à présent les résultats obtenus par lui s'avèrent impeccables.

— C'est bien ainsi que je me le représentais d'après les paroles de Menni et mes propres impressions. Cependant, je ne comprends pas pourquoi son aspect provoque en moi un certain sentiment de malaise, une sorte d'inquiétude mal définie, quelque chose dans le genre d'une antipathie irraisonnée. Comment expliquez-vous cela ?

— Voyez-vous, Sterni est un esprit fort mais froid et surtout analytique. Il décompose tout imperturbablement et à fond, ses déductions sont souvent exclusives, parfois rigoureuses à l'excès, l'analyse des parties donne, en vérité, non le tout mais moins du tout. Vous savez que là où est la vie, le tout n'est que la somme de ses parties, comme le corps humain vivant est plus que la poitrine et les membres. Il s'ensuit que Sterni est moins apte que d'autres à pénétrer l'esprit et la pensée d'autrui. Il vous aidera toujours volontiers dans ce que vous lui demanderez vous-même, mais il ne devinera jamais de lui-même ce dont vous avez besoin. Cela gêne, évidemment, et aussi le fait que son attention soit presque toujours concentrée sur son travail et sa tête constamment absorbée par quelque problème ardu. C'est en quoi il ne ressemble en rien à Menni : celui-ci voit toujours tout autour de lui, il a su bien des fois m'expliquer à moi-même ce que je désire, ce qui m'inquiète, ce que cherchent mon cerveau et mon cœur.

— S'il en est ainsi, Sterni doit traiter les Terriens, gens pleins de contradictions et de lacunes, avec beaucoup d'hostilité ?

— Hostilité ? non, ce sentiment lui est étranger. Mais je crois qu'il y a en lui plus de scepticisme qu'il ne conviendrait. Il a passé six mois en France et a télégraphié à Menni : « Ici, inutile de chercher ». Peut-être avait-il en partie raison parce que Letta, qui l'accompagnait, n'a pas trouvé l'homme voulu. Mais les caractéristiques qu'il donne des gens vus dans ce pays sont beaucoup plus sévères que celles de Letta, et, naturellement, beaucoup plus exclusives, quoique ne renfermant en soi rien de directement faux.

— Et qui est ce Letta dont vous parlez ? Je ne me souviens pas de lui.

— Le chimiste, collaborateur de Menni. C'est l'aîné de tous à bord de l'éthéronef. Vous sympathiserez avec lui et il vous sera très utile. Il est de nature sensible et comprend bien l'âme humaine, tout en n'étant pas psychologue comme Menni. Allez le voir au laboratoire, il sera content et vous montrera beaucoup de choses intéressantes.

A ce moment, je me souvins que nous volions déjà loin de la Terre et l'envie me prit de regarder. Nous nous rendîmes ensemble dans l'une des salles latérales à grandes fenêtres.

— Ne passerons-nous pas près de la Lune ? demandai-je

— Non, la Lune reste loin de côté et c'est dommage. J'eusse aimé aussi la voir de plus près. De la Terre, elle m'a semblé si étrange ! Grande, froide, cuivrée, d'un calme énigmatique, elle ne ressemble pas du tout à nos deux petites Lunes qui courent si vite par le ciel et changent de visage comme des enfants capricieux. En revanche, votre Lune est beaucoup plus brillante, sa lumière très agréable Votre Soleil aussi est plus brillant Voilà en quoi vous êtes beaucoup plus heureux que nous. Votre monde est deux fois plus lumineux ; c'est pour cela que vous n'avez pas besoin d'yeux comme les nôtres avec de grandes pupilles pour capter les faibles rayons de notre jour et de notre nuit.

Nous nous assîmes à la fenêtre. La Terre brillait au loin comme une gigantesque faucille sur laquelle on ne pouvait distinguer que les contours de l'Amérique occidentale et de l'Asie nord-orientale. Une tache trouble indiquait l'Océan Pacifique, une tache blanche le Pôle Nord. L'Océan Atlantique et le Vieux-Monde reposaient dans les ténèbres ; et l'on pouvait seulement les deviner au delà du bord mal défini de la faucille parce que la partie invisible de la Terre couvrait les étoiles dans le vaste espace de ciel noir. Notre trajectoire oblique et la rotation de la Terre autour de son axe amenait un tel changement de décor.

(A suivre.)



Manuscrit de Léonide

PREMIERE PARTIE

VII. — LES MARTIENS

Je regardais... et devins triste de ne pas voir mon pays natal où s'agitent tant de vies, de luttes, de souffrances, où hier encore j'étais dans le rang aux côtés de mes camarades et où maintenant un autre avait pris ma place. Le doute s'éleva dans mon esprit.

— En bas le sang coule, dis-je, et ici le combattant d'hier joue un rôle de paisible spectateur...

— Là-bas, le sang coule, au nom d'un avenir meilleur, répondit Netti ; mais pour le combat même, il faut « connaître » ce meilleur avenir. Et vous êtes ici pour cela.

D'un élan spontané, je pressai sa petite main presque enfantine.

VIII. — L'APPROCHE

La Terre s'éloignait de plus en plus et, amincie par l'éloignement, se transformait en faucille lunaire accompagnée maintenant d'une plus petite faucille, la véritable Lune. En même temps, nous tous, habitants de l'éthéronef, devenions de fantastiques acrobates aptes à voler sans ailes et à se poser commodément dans n'importe quel sens : la tête au plancher, au plafond ou aux murs, indistinctement... Peu à peu, j'entrai en contact avec mes nouveaux camarades et commençai à me sentir plus libre avec eux.

Dès le surlendemain de notre départ (nous avions conservé cette mesure du temps quoiqu'il n'existât plus pour nous de véritables jours et de véritables nuits), et de ma propre initiative, je revêtis le costume des Martiens pour être moins différent d'eux. Il est vrai que le costume par lui-même me plaisait : simple, pratique, sans rien d'inutile ni de conventionnel dans le genre cravates ou manchettes, il laissait la plus grande liberté possible de mouvements. Les diverses parties du costume se joignaient si bien par de petites attaches que l'ensemble formait un tout et qu'il était facile, en cas de besoin, de défaire ou d'enlever une seule manche, ou les deux, ou toute la blouse.

Les manières de mes compagnons ressemblaient à leur costume : simplicité, absence de superflu et de conventionnel. Ils ne se disaient ni bonjour, ni au revoir, ne se remerciaient pas, ne faisaient pas durer la conversation par politesse si le sujet direct en était épuisé ; ils donnaient toujours avec grande patience toutes sortes d'éclaircissements, en ayant grand soin de s'adapter au degré de compréhension de leur interlocuteur et de pénétrer sa psychologie, même si elle s'accordait peu à la leur.

Bien entendu, je m'étais mis, dès les premiers jours, à l'étude de leur langue et tous, avec le plus vif empressement, s'acquittaient du rôle de répétiteur, mais en particulier Netti. Cette langue est très originale et malgré la grande simplicité de la grammaire comme des règles de formation des mots, elle compte des particularités dont il m'était difficile de venir à bout. Ses règles, en général, ne présentent pas d'exceptions ; il n'y a point de différenciation caractérisée comme celles des genres masculin, féminin ou neutre ; mais en revanche, toutes les dénominations d'objets changent d'après les temps. Cela n'entrait pas dans ma tête.

— Dites-moi ce que signifient ces formes ? demandai-je à Netti.

— Vraiment, vous ne comprenez pas ? Et pourtant, dans vos langues, en nommant le sujet, vous indiquez soigneusement que vous le jugez masculin ou féminin ce qui, en réalité, est très peu important et même assez étrange quand il s'agit de mots abstraits. Combien plus importante est la distinction à établir entre les sujets qui existent et ceux qui ne sont plus ou qui sont encore à venir.

« Chez vous, « maison » est masculin et « barque » est féminin ; chez les Français, c'est le contraire et cela ne change rien à l'affaire. Mais quand vous parlez d'une maison qui a déjà brûlé ou que l'on s'apprête à construire, vous employez le mot dans la même forme que pour parler de la maison dans laquelle vous habitez. Y a-t-il dans la nature plus grande différence qu'entre un homme vivant et un homme mort ? Cependant, quelque chose existe... et comment n'est-ce plus ? Il vous faut des mots et des phrases entières pour désigner cette différence, ne vaut-il pas mieux l'exprimer par l'adjonction d'une lettre dans le mot même ? »

En tout cas, Netti fut content de ma mémoire, sa méthode d'enseignement était excellente et mes études avançaient rapidement. Cela m'aida à me rapprocher des Martiens. Je commençai à circuler à travers tout l'éthéronef, avec toujours plus d'assurance, entrant dans les chambres et les laboratoires de mes compagnons de voyage et les interrogeant sur tout ce qui me préoccupait.

Le jeune astronome, Enno, assistant de Sterni, me montra quantité de choses intéressantes, manifestement entraîné, tant par les calculs et les formules dans lesquelles il était passé maître, que par la beauté de l'observation. J'avais l'âme en joie avec ce jeune astronome-poète ; et la propension naturelle à s'orienter au milieu de la nature me donnait un prétexte permanent de passer beaucoup de temps auprès d'Enno et de ses télescopes.

Une fois, Enno me montra, à la faveur du plus fort grossissement possible, la toute petite planète Eros, dont une partie de l'orbite passe entre les voies de la Terre et de Mars, et l'autre partie, plus loin que Mars, dans le rayon des astéroïdes. Bien qu'à ce moment Eros se trouvât à une distance de 150 millions de kilomètres, la photographie de son petit disque représentait, dans le champ visuel du microscope, une carte géographique entière semblable à la carte de la Lune. Evidemment, c'est une planète sans vie, comme la Lune.

Une autre fois, Enno photographia un essaim de météores passant à quelques millions de kilomètres de nous. L'image présentait seulement une nébuleuse indéterminée. A ce propos, Enno me raconta qu'au cours d'une des expéditions précédentes sur la Terre, l'éthéronef périt justement alors qu'un essaim semblable le coupait de part en part. Les astronomes, qui observaient l'appareil dans les plus grands télescopes, virent s'éteindre la lumière électrique et l'éthéronef disparaître à jamais dans l'espace.

(A suivre.)

Alexandre Bogdanov

L'ETOILE ROUGE

Traduit du russe
par Colette Peignot

Manuscrit de Léonide

PREMIERE PARTIE

VIII. — L'APPROCHE

— Sans doute, l'éthéronef s'est-il heurté à quelques-uns de ces petits corps qui, étant donnée l'extrême différence de vitesse, ont dû en pénétrer toutes les parois. L'air s'est échappé dans l'immensité, et le froid du milieu interplanétaire a congelé les corps déjà inertes des voyageurs. Et maintenant, l'éthéronef vole, il continue sa route dans l'orbite de la comète et s'éloigne du soleil à jamais... On ne sait où prendra fin le périple de cet étrange navire peuplé de cadavres.

A ces mots, le froid des déserts éthérés sembla pénétrer dans mon cœur. Je me représentai, toute vive, notre petite île lumineuse au milieu de l'Océan mort, infini... sans aucun appui dans son mouvement rapide, vertigineux et le vide noir tout autour Enno devina mon état d'âme.

— Menni est un pilote sûr, dit-il, et Sterni ne commet pas d'erreurs. Quant à la mort, vous l'avez sans doute vue de près dans votre vie... elle n'est que la mort... pas plus.

L'heure allait bientôt sonner où je devrais me souvenir de ces paroles en luttant contre un mal psychique douloureux.

Le chimiste Letta m'attirait par cette sensibilité particulière, cette délicatesse de nature dont m'avait parlé Netti et aussi par sa grande connaissance de la question scientifique la plus intéressante à mes yeux : la composition de la matière. Seul, Menni était plus compétent dans ce domaine ; mais je m'efforçai de m'adresser le moins possible à lui, sachant son temps trop précieux aux intérêts de la science et ceux de l'expédition, pour me sentir le droit de le détourner de sa tâche à mon profit. Mais c'est avec une inépuisable patience que le bon vieillard Letta s'adressait à mon ignorance, avec une prévenance égale et même un plaisir visible qu'il m'expliquait l'ABC du sujet : auprès de lui, je ne me sentais pas gêné le moins du monde.

Letta entreprit de me faire un cours entier sur la théorie de la composition de la matière ; ce faisant, il l'illustrait d'une série d'expériences de désagrégation et de synthèse des éléments. Il devait cependant renoncer à beaucoup de ces expériences et se borner à leur description verbale parce que certaines comportaient des phénomènes particulièrement violents, se résolvaient ou risquaient de se résoudre sous forme d'explosions.

Un jour, durant la leçon, Menni passa au laboratoire. Letta terminait la description d'une expérience très intéressante qu'il s'apprêtait à réaliser.

— Soyez prudent, lui dit Menni : je me souviens qu'une fois cette création s'est mal terminée chez moi ; il suffit du plus infime alliage étranger à la substance que vous décomposez pour que la plus faible décharge électrique provoque une explosion pendant le chauffage.

Letta s'apprêtait déjà à renoncer mais Menni, invariablement aimable et attentif à mon égard, lui proposa de l'aider à une vérification minutieuse de toutes les conditions de l'expérience. La réaction se fit à merveille.

Le jour suivant, nous eûmes de nouvelles manipulations à faire avec la même matière. Il me sembla que, cette fois, Letta ne l'avait pas prise dans le même bocal que la veille. Comme il mettait déjà la cornue dans le bain électrique, il me vint à l'esprit de le lui dire. Inquiet, il alla aussitôt à l'armoire aux réactifs, laissant le bain et la cornue sur la table près de la paroi qui se trouvait être en même temps le mur extérieur de l'éthéronef. J'allai vers lui.

Tout à coup, un fracas assourdissant retentit et nous fûmes tous deux frappés violemment par les portes de l'armoire. Quelque chose sifflait, hurlait, puis il y eut un bruit de brisure métallique. Je sentis qu'une force invincible, semblable à un ouragan, m'entraînait en arrière vers le mur extérieur. Je parvins — machinalement — à m'agripper à une forte poignée apposée sur l'armoire et à me suspendre horizontalement, maintenu dans cette position par un puissant courant d'air. Letta fit de même.

— Tenez-vous plus fort ! cria-t-il, et je distinguai à peine sa voix dans ce bruit de tempête. Un froid coupant pénétra mon corps.

Letta regarda vite autour de lui. Son visage était effrayant de pâleur, l'expression affolée disparut, il y eut un rétablissement de pensée claire et de décision ferme. Il ne prononça que deux mots, je ne pus les comprendre mais devinai que c'était un adieu à jamais Ses mains se desserrèrent.

Un choc sourd, et le hurlement de l'ouragan cessa. Je sentis que je pouvais lâcher la poignée et je regardai autour de moi. Il ne restait pas trace de la table, et, le dos au mur, faisant corps avec la paroi, Letta se tenait immobile, les yeux grands ouverts, le visage figé. D'un bond, je me trouvai à la porte et l'ouvris. Un coup de vent chaud me rejeta en arrière. Une seconde après, Menni entra dans la chambre. Il alla vivement près de Letta.

La pièce fut bientôt pleine de monde. Netti, écartant chacun de son chemin, se précipita aussi vers Letta. Les autres nous entouraient dans un silence angoissé.

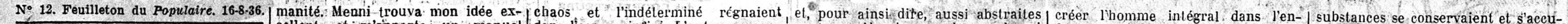
— Letta est mort, dit Menni. L'explosion survenue pendant l'expérience chimique a percé la paroi de l'éthéronef et Letta a couvert la brèche de son corps. La pression de l'air a déchiré ses poumons et paralysé son cœur. La mort a été instantanée. Letta a sauvé notre hôte ; la perte des deux eût été inévitable.

Un sanglot sourd échappa à Netti.

IX. — LE PASSE

Durant les quelques jours qui suivirent la catastrophe, Netti ne sortit pas de sa chambre et je surprenais parfois une expression franchement malveillante dans le regard de Sterni. Il était incontestable qu'un savant éminent avait péri à cause de moi; l'esprit mathématique de Sterni ne pouvait manquer d'établir une comparaison entre la grande valeur de cette vie perdue et celle qui était sauvée. Menni demeura invariablement égal et calme, il redoubla même d'attention et de sollicitude à mon égard ; telle fut aussi la conduite d'Enno et de tous les autres.

(A suivre.)



Alexandre Bogdanov

L'ETOILE ROUGE

Traduit du russe par Colette Peignot

Manuscrit de Léonide

PREMIERE PARTIE

IX. — LE PASSE

Je continuais avec plus d'ardeur encore l'étude de la langue des Martiens et à la première occasion, je priai Menni de me donner un livre quelconque sur l'histoire de leur humanité. Menni trouva mon idée excellente et m'apporta un manuel dans lequel l'histoire universelle était exposée sous une forme populaire à l'usage des enfants martiens.

Je commençai, avec l'aide de Netti, à lire et traduire le petit livre. Je fus frappé de l'art avec lequel un auteur inconnu avait animé et concrétisé par des illustrations les notions et les schémas généraux les plus abstraits à première vue. Cet art lui avait permis de mener l'exposé d'après un système géométrique-constructif, dans une succession logique et sobre que pas un de nos vulgarisateurs terriens ne se serait décidé à adopter pour les enfants.

Le premier chapitre, d'un caractère nettement philosophique, était consacré à l'idée de l'Univers, comme un Tout Unique renfermant tout en lui-même et définissant tout par soi-même. Ce chapitre me rappela vivement les œuvres de ce penseur-ouvrier qui, sous une forme simple et naïve, a le premier exposé les bases de la philosophie prolétarienne de la nature.

Au chapitre suivant, l'exposé remontait à l'époque incommensurablement lointaine où, dans l'Univers, aucune forme connue de nous n'était encore constituée — quand le chaos et l'indéterminé régnaient dans l'espace infini. L'auteur racontait comment se différencièrent dans ce milieu les premières couches amorphes, imperceptibles et subtiles, qui ne se distinguaient pas chimiquement de la matière ; ces couches servirent d'embryons aux mondes géants d'étoiles que sont les nébuleuses comme la Voie Lactée, avec ses vingt millions de soleils, parmi lesquels le nôtre est l'un des plus petits.

Plus loin, il était question de la façon dont la matière, se concentrant et passant à une composition plus stable, avait pris forme d'éléments chimiques tandis que les couches primaires amorphes se désagrégeaient et que, parmi elles, se dégageaient les nébulosités gazéiformes planétaires et solaires, comme on en trouve des milliers encore à l'heure actuelle au télescope. L'histoire de l'évolution de ces nébuleuses, de leur cristallisation en soleils et en planètes, était exposée à la manière de notre théorie sur l'origine des mondes, de Kant et Laplace, mais avec plus de précision et de plus grands détails.

— Dites-moi, Menni, demandai-je, est-il possible que vous jugiez favorable de donner aux enfants, tout au début, des idées aussi générales et, pour ainsi dire, aussi abstraites que ces pâles images de mondes si éloignés de leur milieu proche et concret ? Cela ne revient-il pas à peupler les cerveaux d'enfants d'images presque vides et verbales ?

— C'est que, chez nous, on ne commence jamais l'instruction par les livres, répondit Menni. L'enfant puise ses connaissances dans l'observation vivante de la nature et dans les relations vivantes avec les autres humains. Avant de se mettre à un tel livre, il a déjà fait maints voyages et vu des représentations variées de la nature, il connaît quantité d'espèces de plantes et d'animaux, il est familiarisé avec l'usage du télescope, du microscope, de la photographie, du phonographe; il a entendu de la bouche d'enfants plus âgés, d'éducateurs et autres amis adultes, beaucoup de récits sur le passé et le lointain. Un livre comme celui-ci doit seulement relier en un tout et raffermir ses connaissances, combler, chemin faisant, les lacunes fortuites et indiquer le sens des études futures. On comprend que grâce à cet ensemble, l'idée du Tout doive constamment ressortir en premier lieu avec une précision entière et se poursuivre du commencement à la fin pour ne jamais se perdre dans les parties. Il faut créer l'homme intégral dans l'enfant.

Tout cela m'était fort inhabituel, mais je ne commençai pas à questionner Menni plus en détail : de toutes manières, je devais faire directement la connaissance des enfants martiens et de leur système d'éducation. Je revins à mon livre.

Le sujet des chapitres suivants était l'histoire géologique de Mars. Bien que très condensée, elle semblait tout à fait comparable à celle de la Terre et de Vénus. A côté du parallélisme notable des trois planètes, la différence fondamentale consistait en ce que Mars était deux fois plus âgée que la Terre et presque quatre fois plus que Vénus. Les différents âges des planètes étaient établis et, tout en me les rappelant fort bien, je ne les rapporterai pas ici pour ne pas irriter les savants terriens auxquels ils apparaîtraient assez inattendus.

Plus loin, venait l'histoire de la vie dès son origine. On décrivait les mélanges primitifs des dérivés du cyanogène qui, tout en n'étant pas encore la véritable matière vivante, avaient beaucoup de ses propriétés; puis venait la description des conditions géologiques où ces mélanges se formèrent chimiquement. On expliquait pour quelles raisons telles substances se conservaient et s'accumulaient parmi d'autres mélanges plus stables mais moins souples. On suivait pas à pas la composition et la différenciation de ces germes chimiques de toute vie jusqu'à la formation des véritables cellules vivantes avec lesquelles commence « le règne des protistes ».

Le tableau du développement ultérieur de la vie se réduisait à l'échelle du progrès des êtres vivants ou, plus exactement, à leur arbre généalogique commun : des protistes aux plantes supéreures d'une part, à l'homme d'autre part, avec diverses ramifications latérales. Comparée à la chaîne de développement terrestre, de la première cellule à l'homme, celle-ci apparaissait presque semblable avec une différence insignifiante dans les premiers et les derniers anneaux, mais beaucoup plus grande dans les moyens. Cela me parut des plus étranges.

(*A suivre.*)



Manuscrit de Léonide

PREMIERE PARTIE

IX. — LE PASSE

— Cette question, me dit Netti, n'est pas encore, que je sache, étudiée spécialement. Il y a vingt ans, nous ne savions même pas comment étaient constitués les animaux supérieurs sur la Terre et nous fûmes très étonnés de découvrir quelque analogie avec le type correspondant chez nous. Evidemment, le nombre de types supérieurs possibles exprimant la plus grande plénitude de vie n'est pas si grand ; et sur des planètes aussi semblables que les nôtres, dans les limites de conditions absolument similaires, la nature n'a pu atteindre ce maximum de vie que par un seul moyen.

— De plus, remarqua Menni, le type supérieur qui règne sur notre planète est celui qui exprime le mieux toute la somme de ses conditions ; tandis que les stades intermédiaires, aptes à saisir seulement une partie de leur milieu, n'expriment ces conditions qu'en partie et d'une façon unilatérale. C'est pourquoi, étant donnée l'extrême ressemblance de la somme des conditions communes, les types supérieurs doivent correspondre dans la plus grande mesure et les types intermédiaires, en vertu de leur unilatéralité même, présenter un plus vaste champ à la différenciation.

Je me rappelai que, durant mes études universitaires, la même pensée du nombre restreint de types supérieurs possibles m'était venue à l'esprit mais à un tout autre propos : chez les pieuvres, mollusques marins céphalopodes, organismes supérieurs de toute une branche de développement, les yeux sont singulièrement semblables à ceux de notre branche de vertébrés ; cependant, l'origine et l'évolution des yeux de céphalopodes sont absolument différentes, à ce point différentes, que même les tissus correspondantes des tissus de l'appareil visuel sont disposées chez eux dans l'ordre inverse du nôtre...

D'une manière ou d'une autre le fait était patent : sur l'autre planète vivaient des gens qui nous ressemblaient et il me restait à poursuivre assidûment l'étude de leur vie et de leur histoire.

En ce qui concerne les temps préhistoriques, et en général les phases primitives de la vie humaine sur Mars, là aussi la similitude avec le monde terrestre était grande. Mêmes formes d'existence générique, même co-existence différenciée de communautés distinctes, même développement de liens entre elles au moyen des échanges. Mais, ensuite commençait la divergence, moins dans la tendance essentielle du développement que dans son style et son caractère.

La marche de l'histoire sur Mars aurait été plus modérée et plus simple que sur la Terre. Il y eut, naturellement, des guerres de races et de peuples, il y eut également des luttes de classes ; mais en comparaison, les guerres n'eurent pas un grand rôle dans la vie historique et prirent fin assez tôt ; la lutte des classes fut beaucoup plus rare sous forme de heurts de forces brutales. A la vérité, cela n'était pas indiqué directement dans le livre que je lisais mais me semblait évident d'après tout l'exposé.

Les Martiens ne connurent pas du tout l'esclavage ; au temps de la féodalité, il y eut assez peu de militarisme ; leur capitalisme se libéra très tôt du morcellement national et n'a rien créé de semblable à nos armées contemporaines.

Je dus chercher moi-même des explications à tout cela : les Martiens, et même Menni, commençaient seulement à étudier l'histoire de l'humanité terrestre et n'avaient pas encore fait l'étude comparative de notre passé et du leur.

Je me souvins d'une conversation antérieure avec Menni. M'apprêtant à étudier la langue de mes compagnons de voyage, je voulus savoir si elle était la plus répandue de toutes celles qui existent sur Mars. Menni m'expliqua que c'était l'unique langue littéraire et parlée de tous les Martiens.

— Il y eut un temps où, chez nous aussi, ajouta Menni, les gens de différents pays ne se comprenaient pas les uns les autres ; mais quelques centaines d'années avant la révolution socialiste, tous les dialectes différents se rapprochèrent et se fondirent en une seule langue universelle. Cela se produisit de soi-même et librement, sans que personne y songeât ou s'en occupât. Quelques particularités locales se sont conservées longtemps encore, de sorte qu'il y eut des dialectes distincts mais suffisamment compréhensibles pour tous. Le développement de la littérature a mis fin à leur existence.

— Je ne puis m'expliquer cela que par une chose, dis-je : il est évident que sur votre planète, les rapports entre les hommes ont été, dès le début, beaucoup plus étroits et faciles que chez nous.

— Justement, répondit Menni. Sur Mars, on ne trouve ni vos vastes océans, ni vos infranchissables chaînes de montagnes. Nos mers ne sont pas grandes et ne produisent nulle part une complète rupture de terre ferme entre continents indépendants ; nos montagnes ne sont pas hautes, sauf quelques sommets. La surface de notre planète est quatre fois moins grande que celle de la Terre ; cependant, la force de pesanteur est deux fois et demi moindre chez nous et, grâce à la légèreté du corps, nous pouvons nous déplacer assez rapidement et même sans moyens de communications artificiels. Nous courons nous-mêmes aussi vite et sans être plus fatigués que vous quand vous montez à cheval. La nature a mis entre nos peuples beaucoup moins de mers et de frontières naturelles que chez vous.

Telle fut sans doute la première cause fondamentale qui ait empêché un âpre séparatisme racial et nationaliste de l'humanité martienne ainsi que le plein développement des guerres, du militarisme et, en général, du système de meurtre en série. Vraisemblablement, le capitalisme, en vertu de ses contradictions, serait parvenu cependant à ces particularités d'une haute culture ; mais là-bas, le développement du dit capitalisme s'est poursuivi d'une manière originale, suscitant de nouvelles conditions pour l'unité politique de toutes les races et de tous les peuples de Mars. Précisément, dans l'agriculture, les petits paysans furent très tôt supplantés par de grandes exploitations capitalistes et, bientôt après, eut lieu la nationalisation de toutes les terres.

La cause en était dans le dessèchement ininterrompu du sol contre lequel les petits agriculteurs n'étaient pas de taille à lutter. L'écorce de la planète absorbait l'eau profondément sans l'éliminer en retour. C'était la continuation du processus grâce auquel les océans ayant existé autrefois sur Mars s'étaient ensablés et transformés en mers fermées relativement petites. Ce même processus d'absorption a lieu aussi sur notre Terre mais là, il n'en est pas encore au même point ; sur Mars, deux fois plus vieille que la Terre, il y a mille ans déjà que la situation devint sérieuse car à la réduction des mers correspondait naturellement la raréfaction des nuages et de la pluie, c'est-à-dire l'ensablement des rivières et le tarissement des ruisseaux. L'irrigation artificielle devint indispensable dans nombre d'endroits. Que pouvaient faire là de petits agriculteurs indépendants ?

(A suivre.)



Manuscrit de Léonide

PREMIERE PARTIE

IX. — **LE PASSE**

Dans certains cas, ils furent complètement ruinés et leurs terrains passèrent aux grands propriétaires fonciers voisins qui disposaient de capitaux suffisants pour entreprendre l'irrigation. Dans d'autres cas, les paysans constituèrent d'importantes associations en réunissant leurs moyens pour ce travail en commun. Mais tôt ou tard, ces associations vinrent à manquer de moyens financiers, difficulté temporaire semblait-il tout d'abord, une fois conclus les premiers emprunts aux gros capitalistes, les affaires des associations se mirent à péricliter de plus en plus rapidement : le taux des emprunts augmentait les frais généraux, il fallut emprunter à nouveau et ainsi de suite. Les associations tombaient sous la domination économique de leurs créditeurs et ceux-ci, en fin de compte, les ruinaient en se saisissant d'un coup des terres de centaines et de milliers de paysans.

Ainsi, tout le sol cultivé passa à quelques milliers de gros propriétaires fonciers ; mais à l'intérieur des continents, il restait encore de grands déserts où l'eau manquait et ne pouvait être amenée par les moyens individuels des capitalistes. Quand le gouvernement, déjà pleinement démocratique, se trouva contraint de s'intéresser à cette œuvre pour occuper l'excédent croissant de prolétariat et aider les restes de la classe paysanne en voie d'extinction, il ne fut pas en mesure de fournir les moyens indispensables à la construction de canaux gigantesques.

Des trusts capitalistes voulurent prendre l'affaire en mains, mais le peuple entier se révolta, sachant que dans cette éventualité les trusts l'asserviraient complètement, ainsi que le gouvernement. Après une longue lutte et une résistance désespérée des propriétaires fonciers, un impôt progressif sur le revenu de la terre fut établi. Les ressources obtenues par cette voie servirent de fonds aux travaux gigantesques d'établissement des canaux. La force des « landlords » fut brisée et bientôt, la nationalisation de la terre accomplie. Sur quoi les derniers paysans moyens disparurent parce que le gouvernement, dans son propre intérêt, donnait la terre aux seuls gros capitalistes et les entreprises agricoles prirent encore plus d'extension. De sorte que les célèbres canaux furent aussi un puissant facteur de développement économique et un ferme soutien de l'unité politique de l'humanité entière.

Après avoir lu tout cela, je ne pus me retenir d'exprimer à Menni ma stupéfaction en apprenant que ces canaux géants, visibles même de la Terre dans nos mauvais télescopes, avaient été créés par la main des hommes.

— Là, vous vous trompez en partie, remarqua Menni. Ces canaux sont effectivement énormes mais cependant, ils n'ont pas des dizaines de kilomètres de largeur. Or, c'est seulement à une telle dimension que vos astronomes auraient pu les observer. Ce qu'ils voient, ce sont de larges zones de forêts plantées par nous le long des canaux pour maintenir une égale humidité d'air et, par cela même, éviter une trop rapide évaporation des eaux. Il semble que quelques-uns de vos savants aient deviné cela.

Le creusement des canaux amena une époque de grande prospérité dans tous les domaines de la production et une profonde accalmie des luttes sociales. La demande de main-d'œuvre était considérable et le chômage disparut. Mais quand les grands travaux furent terminés et qu'avec eux prit fin la colonisation capitaliste des anciens déserts, une crise industrielle surgit bientôt, et la « paix sociale » fut ébranlée. Tout cela conduisit à la révolution. Et de nouveau, le cours des événements devint assez paisible ; l'arme principale des travailleurs était la grève, les choses ne prirent tournure d'insurrection que rarement et en peu d'endroits, presque exclusivement dans des régions agraires. Pas à pas, les propriétaires reculèrent devant l'inévitable ; et même alors que le gouvernement se trouvait aux mains du parti ouvrier, il n'y eut, du côté victorieux, aucune tentative de s'imposer par la violence.

Le rachat au sens exact du mot ne fut pas appliqué lors de la socialisation des instruments de travail. Mais les capitalistes furent d'abord mis à la retraite. Beaucoup d'entre eux jouèrent ensuite un rôle important dans l'organisation des entreprises publiques. Il ne fut pas facile de surmonter les difficultés de répartition de la main-d'œuvre en accord avec la vocation des travailleurs. Durant un siècle environ, la journée de travail, d'abord d'environ six heures, puis de plus en plus courte, fut obligatoire pour tous, sauf pour les capitalistes pensionnés. Mais le progrès de la technique et le recensement précis de la main-d'œuvre disponible aidèrent à se débarrasser des derniers vestiges du vieux système.

Ce tableau d'une évolution sociale égale, exempte de feu et de sang, contrairement à la nôtre, provoqua en moi un involontaire sentiment d'envie dont je parlai longuement à Netti quand nous eûmes terminé le livre.

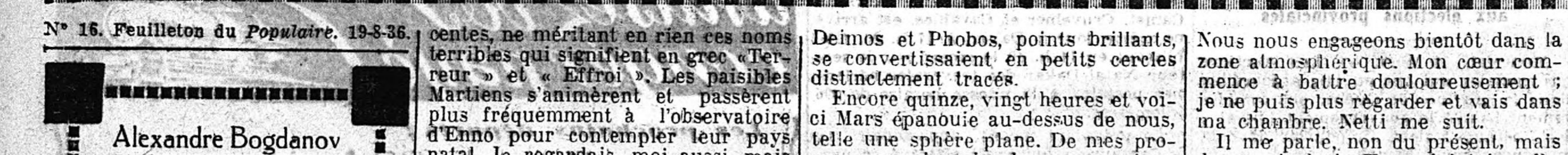
— Je ne sais, me dit pensivement le jeune homme, mais il me semble que vous avez tort. Il est vrai que les contradictions sont plus aigues sur la Terre, où la nature dispense les coups et la mort plus généreusement que chez nous. Mais peut-être est-ce justement parce que la nature terrestre était incomparablement plus riche à son début, et que le soleil lui donne beaucoup plus de sa force vive. Voyez de combien de millions d'années notre planète est plus vieille ; son humanité a surgi seulement quelques dizaines de milliers d'années plus tôt que la vôtre, son avance est de deux ou trois cents ans à peine. Je me représente les deux humanités comme deux sœurs. L'aînée a une nature calme et équilibrée, la cadette est impulsive et agitée. Celle-ci gaspille ses forces et commet plus de fautes ; son enfance a été maladive et inquiète ; maintenant, au seuil de la jeunesse, elle est souvent en proie à des attaques douloureuses et convulsives. Mais n'en sortira-t-il pas une création artistique plus grande et plus forte que chez la sœur aînée ? ne saura-t-elle pas mieux alors enrichir et embellir notre grande nature ? Je ne sais, mais il me semble que ce sera ainsi...

X. — **L'ARRIVEE**

Dirigé par le cerveau lucide de Menni, l'éthéronef continua sa route, sans nouvelles aventures, vers le but lointain. J'étais déjà parvenu à m'adapter passablement aux conditions de l'existence impondérable et à me familiariser avec les principales difficultés de la langue des Martiens quand Menni nous annonça que nous avions parcouru la moitié du trajet et atteint la plus grande vitesse qui, dès lors, irait en diminuant.

Au moment précis indiqué par Menni, l'éthéronef, rapide et léger, vira et changea de direction. La Terre qui, depuis longtemps, de grande faucille lumineuse s'était transformée en petite faucille, puis en brillante étoile verte proche du disque solaire, passait maintenant de la partie inférieure de la voûte céleste à l'hémisphère supérieur. Et l'étoile rouge de Mars, qui avait resplendi lumineuse au-dessus de nos têtes, apparut au-dessous.

(*A suivre.*)



Alexandre Bogdanov

L'ETOILE ROUGE

Traduit du russe
par Colette Peignot

Manuscrit de Léonide

PREMIERE PARTIE

X. — L'ARRIVEE

Des dizaines et des centaines d'heures s'écoulèrent encore ; Mars se métamorphosa en petit disque clair et, bientôt, surgirent deux petites étoiles, ses satellites, Deimos et Phobos, minuscules planètes innocentes, ne méritant en rien ces noms terribles qui signifient en grec « Terreur » et « Effroi ». Les paisibles Martiens s'animèrent et passèrent plus fréquemment à l'observatoire d'Enno pour contempler leur pays natal. Je regardais, moi aussi, mais comprenais mal ce que je voyais, malgré les patientes explications d'Enno. Là-bas, il y avait évidemment beaucoup de choses étranges à mes yeux.

Les taches rouges représentaient des forêts et des prairies et les taches tout à fait sombres, des champs prêts pour la moisson. Les villes apparaissaient sous forme de taches bleuâtres et, seules, l'eau et la neige étaient d'une teinte compréhensible pour moi. Le joyeux Enno m'obligeait parfois à deviner ce que je voyais dans le champ visuel de l'appareil et mes erreurs naïves l'amusaient fort, ainsi que Netti. De mon côté, je les payais de retour par des plaisanteries, appelant leur planète un royaume de chouettes savantes et de couleurs embrouillées.

Les dimensions du disque croissaient de plus en plus. Il surpassa bientôt de beaucoup le petit cercle solaire qui rapetissait et ressemblait à une carte astronomique sans inscriptions. La force de pesanteur augmentait sans cesse, ce qui était étonnamment agréable pour moi. Deimos et Phobos, points brillants, se convertissaient en petits cercles distinctement tracés.

Encore quinze, vingt heures et voici Mars épanouie au-dessus de nous, telle une sphère plane. De mes propres yeux, je vois plus que sur toutes les cartes astronomiques de nos savants. Le disque de Deimos glisse sur cette carte ronde et Phobos n'est plus visible : elle se trouve maintenant de l'autre côté de la planète.

Tous se réjouissent autour de moi; seul, je ne puis vaincre une attente inquiète et angoissée.

Plus près, plus près encore... Personne n'est capable de s'occuper de quoi que ce soit. Tous regardent en bas où se déploie un autre monde, pour eux très cher, pour moi plein de mystère et d'énigme. Menni seul manque parmi nous, il est à la machine : les dernières heures sont les plus dangereuses, il faut vérifier la distance et régulariser la vitesse.

Qu'ai-je donc, involontaire Colomb de ce monde, à ne ressentir ni joie ni fierté, ni même cet apaisement que doit apporter la vue d'une terre ferme après un long parcours à travers l'Océan de l'Intangible ?

Les événements à venir projettent déjà une ombre sur le présent.

Il ne reste plus que deux heures. Nous nous engageons bientôt dans la zone atmosphérique. Mon cœur commence à battre douloureusement ; je ne puis plus regarder et vais dans ma chambre. Netti me suit.

Il me parle, non du présent, mais du passé, de la Terre lointaine, là-bas, tout là-haut.

— Vous devez encore retourner là-bas quand vous aurez accompli votre tâche, dit-il, et ses mots résonnent en moi comme un délicat rappel de vaillance.

Nous parlons de cette tâche, de sa nécessité et de ses difficultés. Le temps passe inaperçu pour moi.

Netti regarde le chronomètre. Nous sommes arrivés, allons à lui, dit-il.

L'étheronef s'est immobilisé, les larges plaques métalliques s'écartent, l'air frais s'engouffre à l'intérieur. Au-dessus de nous, un ciel bleu-vert, pur. Autour de nous, des foules...

Menni et Sterni sortent les premiers. Ils portent dans leurs bras le cercueil transparent où repose le corps glacé du camarade perdu, Letta.

Derrière eux, viennent tous les autres. Nous sortons, Netti et moi, les derniers et ensemble, la main dans la main, nous avançons au milieu d'une foule innombrable d'êtres semblables à lui...

DEUXIEME PARTIE

I. — CHEZ MENNI

Les premiers temps, j'habitai chez Menni, dans la ville industrielle dont un grand laboratoire chimique établi sous terre constituait le centre et la base. La partie extérieure de la ville s'étendait au milieu d'un parc sur un espace d'une dizaine de kilomètres carrés. Il y avait quelques centaines d'habitations des travailleurs du laboratoire, la grande Maison des Assemblées, l'Entrepôt des Marchandises (sorte de magasin universel) et la Station des Communications qui relie la ville chimique au reste du monde. Menni, directeur de tous les travaux, habitait à proximité des édifices publics, non loin de l'entrée principale du laboratoire.

La première chose qui me frappa dans la nature de Mars, et à quoi il me fut le plus difficile de m'accoutumer, c'est la couleur rouge des plantes. Leur substance colorante, dont la composition est extrêmement proche de la chlorophylle des plantes terrestres, a un rôle tout à fait analogue dans l'économie vivante de la nature : elle crée le tissu des plantes au moyen de l'acide carbonique de l'air et de l'énergie des rayons solaires.

Netti, toujours attentionné, me proposa de porter des lunettes préservatrices pour me garantir les yeux contre l'irritation inaccoutumée. Je refusai.

— Cette couleur est celle de notre drapeau socialiste, dis-je. Il faut donc bien me familiariser avec votre nature socialiste...

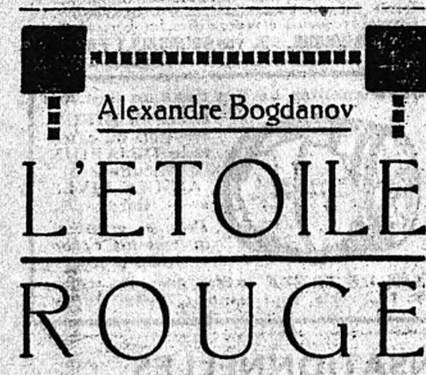
— S'il en est ainsi, reconnaissons que dans la flore terrestre aussi on trouve du socialisme, mais sous un aspect dissimulé, remarqua Menni. Les feuilles des plantes terrestres ont aussi une nuance rouge, seulement masquée d'un vert beaucoup plus fort. Il suffit de porter des lunettes absorbant les rayons verts et laissant filtrer les rouges pour que vos forêts et vos champs deviennent rouges comme chez nous.

Je ne puis perdre du temps et de la place à décrire les formes originales des plantes et des animaux sur Mars, ni son atmosphère pure, diaphane, comparativement raréfiée mais riche en oxygène, ni son ciel profond et sombre d'une teinte verte, ni son soleil amaigri, ses petites lunes et ses deux brillantes étoiles, matinales ou vespérales : Vénus et la Terre. Tout cela, étrange et insolite alors, me semble cher et merveilleux maintenant, à la lumière des souvenirs ; mais ce n'est pas lié étroitement au thème de mon récit. Les êtres humains et leurs rapports, voilà ce qui m'importe et, dans ce décor féerique, ils furent justement les plus fantastiques et les plus énigmatiques.

Menni vivait dans une petite maison à deux étages dont l'architecture ne se distinguait pas des autres. Le trait le plus original consistait en un toit transparent fait de quelques larges plaques de verre bleu. Immédiatement sous le toit, se trouvait la chambre à coucher et une pièce pour causer entre amis. Les Martiens passent les heures de repos dans l'éclairage bleu à cause de son action apaisante ; la teinte sombre à nos yeux donnée au visage humain par cet éclairage ne leur semble pas désagréable.

Toutes les salles de travail, bureau, laboratoire domestique, chambre des communications, se trouvaient à l'étage inférieur dont les grandes fenêtres laissaient librement pénétrer des flots de couleur rouge projetés par le feuillage des arbres du parc. Cette lumière qui, dans les débuts me rendait inquiet et distrait, semble être pour les Martiens un stimulant au travail.

(A suivre.)



Manuscrit de Léonide

DEUXIEME PARTIE

I. — CHEZ MENNI

Dans le cabinet de Menni, beaucoup de livres et divers instruments pour écrire, depuis les simples crayons jusqu'aux dictaphones. Ce dernier appareil est fait d'un mécanisme compliqué grâce auquel l'enregistrement du phonographe transmet par un levier de machine à écrire la prononciation précise des mots. Ainsi, on obtient une traduction exacte du texte dans l'alphabet ordinaire. En outre, le phonogramme se conserve en son entier de sorte qu'on puisse l'utiliser de même en traduction imprimée, selon ce qui semble le plus pratique.

Au-dessus de la table à écrire, était suspendu le portrait d'un Martien d'âge moyen. Les traits du visage rappelaient fortement ceux de Menni mais s'en différenciaient par une expression d'énergie sévère et de froide résolution, presque terrible et fort étrangère à celle de Menni qui reflétait toujours une volonté calme et sûre. Menni me raconta l'histoire de cet homme.

C'était un de ses ancêtres, grand ingénieur. Il avait vécu longtemps avant la révolution sociale, à l'époque du percement des grands canaux; ces travaux grandioses furent organisés d'après ses plans et exécutés sous sa direction. Son premier collaborateur, envieux de sa gloire et de sa puissance, ourdit une intrigue contre lui. Un des canaux principaux auquel travaillaient quelques centaines de milliers d'hommes, traversait les marécages d'une région insalubre. Des milliers d'ouvriers mouraient de maladie et le mécontentement grondait parmi les survivants. Au moment même où l'ingénieur en chef était en pourparlers avec le gouvernement au sujet des pensions à accorder aux familles des victimes, et à ceux qui avaient perdu leur capacité de travail, son premier collaborateur fit de l'agitation parmi les mécontents : il les incita à se mettre en grève et à exiger le transfert des travaux ailleurs (revendication irréalisable car elle eût contrecarré tout le plan des grands travaux), et la démission de l'ingénieur en chef, ce qui était évidemment possible. Quand celui-ci fut informé, il invita chez lui son collaborateur à s'expliquer et le tua sur place. Au procès, l'ingénieur se refusa à toute espèce de défense et déclara seulement qu'il estimait son acte juste et indispensable. On le condamna à de nombreuses années de prison.

Mais il s'avéra bientôt qu'aucun des ingénieurs n'était de taille à diriger l'organisation colossale des travaux ; les malentendus commencèrent, les désordres, les dilapidations, tout le mécanisme de l'affaire se détraqua, les dépenses s'accrurent de centaines de millions et le mécontentement des ouvriers menaçait de tourner à l'insurrection. Le gouvernement se hâta de s'adresser à l'ancien ingénieur, on lui proposa la grâce et la réintégration dans ses fonctions. Il refusa résolument toute grâce mais consentit à diriger de la prison les travaux.

Des inspecteurs désignés par lui éclaircirent rapidement sur place la situation ; à la suite de quoi, des milliers d'ingénieurs et d'entrepreneurs, congédiés, passèrent en jugement. Les salaires furent augmentés, l'approvisionnement des travailleurs en nourriture, en habits et en outils réorganisé, les plans des travaux revus et corrigés. Bientôt, l'ordre trouva pleinement rétabli et l'énorme mécanisme remis en marche, exactement comme un outil docile entre les mains d'un maître-artisan.

Le maître ne dirigeait pas seulement toute l'entreprise, il élaborait le plan des travaux à venir et, en même temps, formait, en la personne d'un ingénieur énergique, un remplaçant sorti du milieu ouvrier. A l'expiration de sa peine, tout avait été si bien préparé que le maître-ingénieur jugea possible de confier sans danger l'œuvre à d'autres mains. Au moment même où le premier ministre vint à la prison pour le libérer, l'ingénieur en chef se suicida.

Quand Menni me raconta tout cela, son visage changea étrangement, j'y voyais cette expression de rigueur inflexible qui le faisait ressembler tout à fait à son ancêtre. Et je sentis combien lui était proche, cet homme mort depuis plus de cent ans.

La chambre des communications était la pièce centrale de l'étage inférieur. Des téléphones et des appareils d'optique correspondants transmettaient à n'importe quelle distance l'image de ce qui se passait devant eux. Quelques-uns des instruments reliaient l'habitation de Menni à la Station des Communications et, de là, à toutes les maisons de la ville et à toutes les villes de la planète. D'autres servaient de liens avec le laboratoire souterrain que dirigeait Menni ; ils étaient continuellement en activité : sur quelques plaques finement quadrillées, on voyait en petit des salles claires où se trouvaient de grandes machines métalliques, des appareils de verre et, devant, des dizaines et des centaines de travailleurs. Je priai Menni de m'emmener avec lui au laboratoire.

— C'est difficile, répondit-il. On se livre là-bas à des travaux sur la matière dans ses états instables, et aussi restreints que soient les risques d'explosion ou d'intoxication par les rayons invisibles, le danger existe en dépit de toutes nos précautions. Vous ne devez pas vous exposer parce que vous êtes unique chez nous et qu'il n'y aurait personne pour vous remplacer.

Dans le laboratoire personnel de Menni se trouvaient toujours les appareils et les matériaux se rapportant exclusivement à ses recherches du moment.

Dans le couloir de l'étage inférieur, une nacelle aérienne était suspendue au plafond ; on pouvait à tout moment y prendre place pour se diriger n'importe où.

— Où habite Netti ? demandai-je à Menni.

— Dans la grande ville ; à deux heures par la voie des airs. Il s'y trouve une usine de construction de machines qui occupe quelques dizaines de milliers d'ouvriers. C'est là un champ d'expériences plus vaste pour les recherches médicales de Netti. Ici-même, nous avons un autre médecin.

— Me sera-t-il interdit de visiter, à l'occasion, l'usine des machines ?

— Naturellement, non. On n'y court aucun danger. Si vous voulez, nous irons ensemble dès demain.

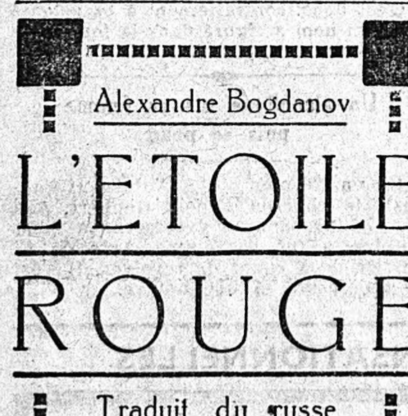
Ainsi fut fait.

II. — A L'USINE

Environ cinq cents kilomètres en deux heures, c'est la vitesse du plus rapide vol de faucon, vitesse que nos trains électriques n'ont pas encore atteinte... En bas, d'étranges paysages inconnus se déroulent en incessante succession ; plus rapides encore, des oiseaux nous frôlent, tout aussi étranges et inconnus. Les rayons du soleil flamboient, bleus sur les toits des maisons, jaunes sur les coupoles de quelques édifices. Les rivières et les canaux brillent, tels des rubans d'acier ; mes yeux se reposent sur eux parce qu'ils sont tout à fait semblables à ceux de la Terre. Voici une ville immense au loin, elle apparaît, dressée autour d'un petit lac et coupée d'un canal. La nacelle ralentit sa course et se pose, légère, auprès d'une jolie maison : celle de Netti.

Celui-ci était chez lui et nous accueillit avec joie. Il prit place dans notre nacelle et nous nous dirigeâmes plus loin : l'usine était encore à quelques kilomètres de l'autre côté du lac.

(A suivre.)



Manuscrit de Léonide

DEUXIEME PARTIE

II. — A L'USINE

Cinq bâtiments énormes, disposés en forme de croix, tous de même structure : une voûte de verre immaculé reposant sur quelques dizaines de sombres colonnes formant cercle ou ellipse peu étendue ; entre les colonnes, les mêmes plaques de verre alternativement mates et transparentes constituent le mur. Nous nous arrêtâmes près du corps de bâtiment central, le plus grand, devant les portes qui, de colonne en colonne, occupaient un intervalle entier de dix mètres de large et douze mètres de haut. Le plafond du premier étage barrait horizontalement par le milieu l'espace de la porte ; quelques doubles rails pénétraient par cette porte et se perdaient, à l'intérieur du bâtiment.

Nous voguâmes vers la moitié supérieure de la porte et, assourdis par le bruit des machines, atteignîmes le deuxième étage. Toutefois, ce n'était pas un étage indépendant au sens exact du mot mais plutôt un réseau de petits ponts aériens entrelaçant de toutes parts de formidables machines dont la structure m'était inconnue. A quelques mètres au-dessus, un autre réseau semblable, plus haut encore un troisième, un quatrième, puis un cinquième ; tous, faits d'un parquet de verre enserré par des solives de fer, reliés par de nombreux ascenseurs et d'escaliers, et chacun plus petit que le précédent.

Ni fumée, ni suie, ni odeur, ni fine poussière. Dans une atmosphère pure et fraîche, les machines inondées d'une lumière tamisée et pénétrante travaillaient sur un rythme harmonieux et mesuré. Elles tranchaient, limaient, rabotaient, perforaient d'énormes morceaux de fer, d'aluminium, de nickel, de cuivre. Les leviers, semblables à de gigantesques mains d'acier, se mouvaient régulièrement et doucement ; de grandes plates-formes allaient d'avant en arrière avec une exactitude élémentaire ; les roues et les courroies de transmission semblaient immobiles. Ce n'était pas la force brute du feu et de la vapeur, mais une force subtile et plus puissante encore, celle de l'électricité, qui était l'âme de cette machine redoutable.

Le bruit même des machines, quand l'oreille s'y accoutumait, commençait à paraître presque mélodieux, sauf au moment où tombe le marteau-pilon de quelques milliers de tonnes, car alors tout tremble dans un coup de tonnerre.

Des centaines d'ouvriers allaient et venaient avec assurance entre les machines ; ni leurs pas, ni leurs voix n'étaient perceptibles dans cette mer de bruits. L'expression des visages ne reflétait aucun effort pénible mais seulement une attention calme. Ils ressemblaient à des observateurs compétents, épris de science, et qui ne seraient eux-mêmes pour rien dans tout ce qui se passe. Simplement, il était intéressant pour eux de voir comment d'énormes morceaux de métal tombent des plates-formes mouvantes sous la coupole vitrée, dans les étreintes métalliques des sombres monstres ; comment ces monstres, ensuite, les broient dans leurs fortes mâchoires, les agitent de leurs pattes lourdes et dures, les rabotent et les percent avec leurs griffes brillantes et acérées ; comment, enfin, les débris de ce jeu cruel sont emportés d'un autre côté du bâtiment par de légers wagons électriques, sous forme d'accessoires de machines finis et délicats à destination énigmatique. Il paraissait tout naturel que les monstres d'acier ne touchassent pas aux petits contemplateurs à grands yeux qui se promenaient de confiance parmi eux : c'était mépris de leur faiblesse, dédain d'une prise trop minime et indigne de la force terrible des géants. Il y avait là des fils invisibles et insaisissables qui reliaient le tendre cerveau des hommes aux organes indomptables de la machine.

Quand nous sortîmes enfin de l'usine, le technicien qui nous conduisait demanda si nous désirions visiter de suite les autres bâtiments et les dépendances, ou si nous préférions nous interrompre pour prendre du repos. J'optai pour l'interruption.

— J'ai vu les machines et les ouvriers, dis-je, mais je ne me représente nullement l'organisation du travail. C'est à ce sujet que je voudrais vous questionner.

En guise de réponse, le technicien nous mena vers une petite construction de forme cubique, située entre le bâtiment central et l'un des bâtiments d'angle. Il y avait trois constructions semblables disposées de la même façon. Leurs murs noirs étaient couverts de brillants signes blancs qui représentaient les tableaux statistiques du travail. Je connaissais déjà suffisamment la langue pour les déchiffrer. Sur l'un, marqué du numéro 1, il était inscrit :

« La fabrication des machines dispose d'un excédent de 968.757 heures de travail chaque jour, dont 11.325 heures de spécialistes expérimentés.

« Dans cette usine, l'excédent est de 753 heures, dont 29 de spécialistes expérimentés.

« Les entreprises suivantes ne manquent pas de main-d'œuvre : agricoles, charbonnières, chimiques, terrassements... », etc.

Différents secteurs du travail étaient énumérés par ordre alphabétique.

Sur le tableau numéro 2 on lisait :

« La fabrication des vêtements a encore un besoin journalier de 392.685 heures de travail, dont 21.380 heures de mécaniciens expérimentés pour machines spéciales et 7.852 heures d'organisateurs spécialisés.

« La fabrication des chaussures a besoin de 79.360 heures, dont... », etc.

« Institut de comptabilité : 3.078 heures... », etc.

Le contenu des tableaux 3 et 4 était le même. Dans la liste des secteurs du travail, on trouvait ceux de l'éducation des enfants en bas âge, de l'éducation des enfants d'âge moyen, de la médecine des villes, de la médecine des districts ruraux et ainsi de suite.

— Pourquoi l'excédent de travail n'est-il indiqué avec précision que dans la fabrication des machines et le besoin de main-d'œuvre noté partout avec de tels détails ? demandai-je.

— C'est très compréhensible, répondit Menni : il faut au moyen des tableaux, influencer la répartition du travail ; pour cela, il est indispensable que chacun puisse voir où manque la main-d'œuvre et dans quelle mesure. Avec des dispositions identiques, ou à peu près égales, pour deux emplois, un homme choisit celui d'entre eux où la pénurie de travailleurs est la plus forte. Il suffit d'avoir les données exactes sur l'excédent de travail là où il se fait sentir, afin que chaque ouvrier dans ce domaine puisse consciemment tenir compte, et du degré de l'excédent, et du degré de son inclination à changer d'emploi.

Pendant que nous causions de la sorte, je remarquais que quelques chiffres, disparus du tableau, étaient immédiatement remplacés par d'autres. Je demandais ce que cela signifiait.

— Les chiffres changent à chaque heure, expliqua Menni. En une heure, quelques milliers d'hommes ont pu exprimer le désir de passer d'un travail à un autre. Le mécanisme de statistique centrale enregistre cela constamment et une transmission électrique répand ses communications heure par heure.

— Mais de quelle manière la statistique centrale établit-elle ses chiffres d'excédent ou de défaut de main-d'œuvre ?

(A suivre.)

N° 19. Feuilleton du *Populaire*. 22-8-36



Manuscrit de Léonide

DEUXIEME PARTIE

II. — A L'USINE

— L'institut de comptabilité a partout des agences qui se tiennent au courant du mouvement des produits dans les entrepôts, du rendement de toutes les entreprises et des variations qui s'y accomplissent dans l'effectif du personnel. Par ce moyen, on sait exactement ce qu'il faut produire et quelles quantités, dans un délai déterminé, ainsi que le nombre d'heures de travail exigées à cet effet. Ensuite, il incombe à l'institut de calculer, pour chaque secteur du travail, la différence entre ce qui est et ce qui devrait être, afin d'en donner connaissance partout. L'afflux des volontaires rétablit alors l'équilibre.

— Mais la consommation des produits n'est-elle limitée en rien ?

— En rien, absolument. Chacun prend ce dont il a besoin et dans la quantité voulue.

— Et l'on n'exige rien qui ressemble à de l'argent ? Aucun témoignage de la somme de travail accompli ou à accomplir, ou quoi que ce soit de ce genre ?

— Rien de tel. Même sans monnaie, il n'y a jamais chez nous insuffisance de travail libre : le travail est un besoin naturel de l'homme social évolué et tous les aspects, masqués ou apparents, de la contrainte au travail sont absolument superflus pour nous.

— Mais si la consommation n'est limitée en rien, n'est-elle pas sujette à des oscillations brusques susceptibles de renverser toutes les données statistiques ?

— Evidemment non. Il se peut qu'un homme en particulier se mette à manger de telle ou telle nourriture en quantité deux ou trois fois plus grande que d'habitude, ou veuille changer dix fois de costume en dix jours; mais une société de trois milliards d'individus n'est pas exposée à de telles variations. A une aussi large échelle, les écarts d'un côté et de l'autre se compensent, les grandeurs moyennes varient très lentement, d'une manière strictement continue.

— Ainsi, votre statistique fonctionne pour ainsi dire automatiquement : de simples calculs, rien de plus ?

— Mais non. Les difficultés sont très grandes. L'institut de comptabilité doit suivre de près les nouvelles inventions et les changements des conditions naturelles de production, pour les escompter avec précision. Met-on en usage une nouvelle machine ? Elle exige de suite un déplacement de main-d'œuvre, tant dans le secteur où elle est utilisée que dans la construction des machines, et, parfois, dans la fabrication du matériel destiné à l'un et l'autre secteur. Une mine est-elle épuisée ? De nouvelles richesses minérales sont-elles découvertes ? Une fois de plus, déplacement de main-d'œuvre dans toute une série de branches de la production : charbonnages, constructions de voies ferrées, etc. Il faut calculer cela depuis le début, sinon tout à fait exactement, au moins avec une approximation suffisante ; ce n'est pas du tout facile, tant que l'on n'a pas les données de l'observation directe.

— Devant de pareilles difficultés, remarquai-je, il est indispensable d'avoir constamment quelque excédent de travailleurs en réserve.

— Justement, c'est en quoi consiste le principal soutien de notre système. Il y a deux cents ans, quand le travail collectif suffisait, tant bien que mal, à satisfaire tous les besoins de la société, une précision rigoureuse était indispensable dans les calculs, et la répartition du travail ne pouvait même s'effectuer en toute liberté : il existait une journée de travail obligatoire, dans les limites de laquelle on ne pouvait toujours et pleinement compter avec la vocation des camarades. Mais chaque invention, tout en créant à la statistique des difficultés temporaires, allégeait la tâche principale: la transition vers une liberté illimitée du travail. Au début, la journée de travail fut écourtée, ensuite apparut dans tout les secteurs de la production un excédent et toute obligation fut définitivement abolie. Remarquez que les chiffres indiquant le manque de travail sont insignifiants pour chaque secteur : milliers, dizaines, centaines de milliers d'heures, pas plus. Et cela, pour des millions et des dizaines de millions d'heures dépensées dans ces mêmes secteurs.

— Cependant, le manque de travail subsiste aussi, opposai-je. Il est vrai qu'il se trouve sans doute couvert par l'excédent qui le suit. Est-ce bien cela ?

— Pas seulement par l'excédent suivant. En réalité, le calcul même du travail nécessaire est fait de telle sorte qu'au chiffre de base s'ajoutent encore quelques quantités. Dans les domaines les plus importants pour la société, dans la production des aliments, des vêtements, des maisons, des machines, ce supplément atteint 5 p. 100, dans les domaines moins importants, 1,2 p. 100. Ainsi, les chiffres de déficit, inscrits sur ces tableaux n'expriment-ils, en général, qu'un déficit relatif, et non absolu. Si les dizaines et les centaines de milliers d'heures indiquées ici n'avaient pas été complétées, cela ne signifierait pas encore que la société souffre du manque de produits.

— Combien de temps chacun travaille-t-il par jour, dans cette usine, par exemple ?

— La plus grande partie, deux heures, une heure et demie, deux heures et demie, répondit le technicien; mais il arrive que ce soit plus ou moins. Ainsi, le camarade qui dirige le marteau-pilon est captivé par sa tâche au point de ne laisser personne le relayer pendant toute la durée d'ouverture de l'usine, c'est-à-dire six heures par jour.

Je convertis mentalement en langage terrestre tous ces chiffres martiens selon lesquels la journée est un peu plus longue que la nôtre et divisée en dix heures. Il apparaissait que la journée normale de travail correspondait à quatre, cinq, six de nos heures ; et la plus longue, à quinze heures, c'est-à-dire, comme chez nous, sur la terre, dans les entreprises les plus exploiteuses.

— N'est-il pas nuisible au camarade du marteau-pilon de travailler si longtemps ? questionnai-je.

— Jusqu'à présent, non, répondit Netti. Il pourra se permettre ce luxe pendant six mois encore. Mais, naturellement, je l'ai prévenu des dangers qu'implique sa frénésie. L'un d'eux est l'éventualité d'un accès de folie qui, avec une force invincible, le précipiterait sous le marteau. L'année dernière, un cas semblable s'est produit dans cette même usine, avec un autre mécanicien, lui aussi amateur de sensations fortes. Seul, un heureux hasard a permis d'arrêter le marteau et d'empêcher le suicide involontaire. La soif de sensations fortes n'est pas encore en soi une maladie, mais risque de le devenir dès que le système nerveux est tant soit peu ébranlé par le surmenage, les épreuves morales ou quelque autre maladie accidentelle. En général, je ne perds pas de vue les camarades qui se donnent sans mesure à un travail uniforme, quel qu'il soit.

— Mais le camarade dont nous parlons ne devrait-il pas se restreindre, en raison de l'excédent constaté dans la production des machines ?

— Evidemment, non ! s'exclama Menni en souriant. Pourquoi, lui précisément, devrait-il rétablir l'équilibre à son compte ? La statistique n'oblige personne à rien. Chacun la prend en considération selon ses propres supputations, mais ne peut se déterminer par elle seule. Si vous aviez désiré être embauché à cette usine, on vous aurait vraisemblablement trouvé un emploi, et la statistique centrale aurait enregistré un excédent d'une ou deux heures, en tout et pour tout. La statistique influe sur les changements *massifs*, mais chaque individualité est libre.

(*A suivre.*)



Manuscrit de Léonide

DEUXIEME PARTIE

II. — A L'USINE

Durant cet entretien, nous nous étions suffisamment reposés pour aller plus loin et continuer la visite de l'usine. Menni rentra chez lui, on l'appelait au laboratoire.

Le soir, je décidai de rester chez Netti : il promit de m'emmener, le jour suivant, à la «Maison des enfants » où sa mère était l'une des éducatrices.

III. — LA « MAISON DES ENFANTS »

La « Maison des enfants » occupait tout un quartier important, le meilleur de la ville, peuplé de quinze à vingt mille habitants. En fait, cette population se composait presque exclusivement d'enfants et de leurs éducateurs. Il existe, dans toutes les grandes villes de la planète, de semblables établissements qui, dans bien des cas, constituent de véritables villes indépendantes ; c'est seulement dans de petites agglomérations comme celle de la « ville chimique » de Menni que l'on n'en trouve pas.

De grandes maisons à deux étages et aux habituels toits bleus étaient disséminées dans des jardins agrémentés de ruisseaux, d'étangs, de terrains de jeux et de gymnastique, de plates-bandes, de fleurs et d'herbes potagères, de maisonnettes pour les animaux domestiques et les oiseaux... Une multitude d'enfants aux grands yeux et d'on ne sait quel sexe grâce au costume identique pour garçons et filles... Il est vrai que parmi les Martiens adultes il est également difficile de distinguer les hommes des femmes d'après le costume qui comporte seulement quelque différence de style. Le costume des hommes moule davantage les formes du corps, celui des femmes a plutôt tendance à les masquer. En tout cas, la personne plutôt âgée qui nous accueillit à la descente de la nacelle, devant les portes d'une des plus grandes maisons, était à n'en pas douter une femme, car Netti en l'embrassant l'appela « Maman ». Toutefois, au cours de la conversation qui devait suivre, il la désigna souvent comme toute autre camarade, simplement par son nom : Nella.

La Martienne connaissait déjà l'objet de notre visite. Elle nous amena directement à la « Maison des enfants » et nous fit visiter les sections, à commencer par celle des aînés, limitée par l'adolescence. Les petits monstres se joignirent à nous en chemin et nous suivirent en observant de leurs yeux immenses et avec intérêt l'homme d'une autre planète ; ils savaient bien à quelle espèce d'humanité j'appartenais et quand nous fîmes le tour des dernières sections, une troupe entière nous accompagnait, bien que la majorité fut dispersée dans les jardins dès le matin.

Environ trois cents enfants de tous âges habitaient cette maison. Je demandai à Nella pourquoi tous les âges se trouvaient mélangés et non séparés, chacun dans une maison particulière, ce qui faciliterait considérablement la division du travail entre éducateurs et simplifierait leur tâche.

— Une telle organisation rendrait impossible l'éducation réelle, me répondit Nella. Pour recevoir une éducation sociale, les enfants doivent vivre en société et acquérir l'expérience et la connaissance de la vie, surtout les uns par les autres. Isoler un âge d'un autre, signifierait créer pour chaque un milieu vital exclusif et étroit, dans lequel le développement de l'homme futur s'accomplirait par trop uniformément, avec lenteur et monotonie. La différence d'âge donne plus de champ à l'activité directe. Les aînés des enfants sont nos meilleurs auxiliaires auprès des plus jeunes. Non seulement nous mélangeons sciemment les âges les plus divers, mais nous nous efforçons de rechercher pour chaque maison d'enfants des éducateurs d'âges variés et de spécialités pratiques différentes.

— Toutefois, dans cette maison, les enfants sont répartis par section correspondant à leur âge ; cela semble en désaccord avec ce que vous dites.

— Les enfants se rassemblent par sections pour dormir, déjeuner, souper ; là, il n'est pas nécessaire de mélanger les âges. Mais, pour les jeux et les travaux il se groupent toujours comme il leur plaît. Lorsque des cours littéraires ou scientifiques ont lieu pour les enfants d'une section, l'auditoire se compose également de nombreux enfants de toutes les autres sections. Ils choisissent eux-mêmes leur société et aiment à fréquenter des camarades d'un autre âge que le leur, surtout des adultes.

— Nella ! dit à ce moment un gamin, se détachant de la troupe : Esta a emporté ma barque que j'ai fabriquée moi-même ; prends la barque et rends-la moi.

— Où est-elle, Esta ? demanda Nella.

— Elle est allée à l'étang pour mettre la barque à l'eau, expliqua l'enfant.

— Eh bien ! je n'ai pas le temps d'aller là-bas maintenant ; qu'un des aînés aille donc avec toi pour convaincre Esta de ne pas te faire de peine. Mais le mieux serait d'y aller tout seul et de l'aider à mettre la barque à l'eau ; il n'y a rien d'étonnant à ce que la barque lui ait plu si elle est bien faite.

L'enfant partit et Nella s'adressa aux autres :

— Et vous, enfants ! vous feriez bien de nous laisser seuls. Ce n'est pas très agréable pour l'étranger d'être ainsi examiné par cent yeux écarquillés. Imagine, Elvi, qu'une pareille foule d'étrangers te regarde attentivement. Que ferais-tu ?

— Je me sauverais, déclara bravement le plus proche de la bande, interpellé.

Et tous les enfants de se disperser à la minute même avec des rires. Nous entrâmes dans le jardin.

— Oui, voyez quelle est la force du passé, dit en souriant l'éducatrice : il semble que le communisme soit total chez nous et qu'il n'y ait presque jamais rien à refuser aux enfants ; où donc prennent-ils ce sentiment de propriété individuelle ? Un enfant arrive et dit : « ma » barque, que j'ai faite « moi-même ». Et cela arrive très souvent, parfois ils en viennent aux coups... Il n'y a rien à faire, c'est la loi universelle de la vie : l'évolution de l'organisme répète succinctement l'évolution de l'aspect de même que l'évolution de la personnalité répète celle de la société. L'auto-détermination de l'enfant moyen ou grand a, dans la plupart des cas, un caractère confusément individualiste. L'approche de la puberté accentue encore cette nuance. C'est seulement au cours de l'adolescence que le milieu social actuel triomphe en définitive des vestiges du passé.

— Mais, faites-vous connaître aux enfants ce passé ? demandai-je.

— Naturellement ; et ils aiment beaucoup les conversations et les récits sur l'ancien temps. Au début, ce sont pour eux de beaux contes un peu étranges d'un monde lointain. Cependant, les tableaux de combats et de violences éveillent, dans la profondeur atavique des instincts d'enfants, de troubles résonances. C'est seulement par la suite, lorsqu'il a surmonté en lui-même les vestiges vivants du passé que l'enfant apprend à concevoir la chaîne du temps. Les récits imagés deviennent pour lui la réalité de l'histoire et s'insèrent dans les chaînons vivants de la continuité historique.

Nous allions par les allées d'un vaste jardin. De temps en temps, nous croisions des groupes d'enfants occupés à des jeux : creusement de fossés, travaux manuels, constructions de cabanes ou simples conversations animées. Tous, s'en venaient autour de moi, mais personne ne nous suivait : ils étaient prévenus. La majorité des groupes rencontrés étaient d'âges mélangés, il s'y trouvait même un ou deux adultes.

— Il y a beaucoup d'éducateurs dans votre maison, remarquai-je.

(A suivre.)



Manuscrit de Léonide

DEUXIEME PARTIE

III. — LA « MAISON DES ENFANTS »

— Oui, surtout si l'on compte parmi eux les enfants plus âgés. Mais nous avons seulement trois éducateurs spécialisés. Les autres adultes que vous voyez sont, pour la plupart, des mères et des pères qui habitent chez nous provisoirement auprès de leurs enfants, ou des jeunes gens qui désirent étudier la question de l'éducation.

— Comment ? tous les parents qui le désirent peuvent habiter ici avec leurs enfants ?

— Oui, bien entendu, et certaines mères vivent ici quelques années. Mais la plupart viennent de temps à autre pour une semaine, deux semaines, ou un mois. Les pères viennent plus rarement encore. Dans notre maison, il y a en tout soixante chambres particulières pour les parents, et pour les enfants qui recherchent la solitude. Je ne me souviens pas que ces chambres aient jamais fait défaut.

— Alors, les enfants aussi se refusent parfois à vivre dans des locaux communs ?

— Oui, les plus âgés préfèrent souvent vivre seuls. Là se manifeste en partie cet individualisme illimité dont je vous parlais, en partie une simple tendance à écarter tout ce qui distrait et disperse l'attention des enfants enclins à approfondir des études scientifiques. Parmi les adultes, ceux qui, chez nous, sont absorbés par des recherches scientifiques ou des créations artistiques aiment aussi à vivre séparément.

A ce moment, devant nous, dans une prairie, nous remarquâmes un enfant de six à sept ans qui, bâton en main, pourchassait une bête. Nous accélérâmes le pas, l'enfant ne fit pas attention à nous. Comme nous l'approchions, il atteignait sa proie, une sorte de grande grenouille à laquelle il asséna un fort coup de bâton. L'animal se traîna lentement dans l'herbe avec une patte brisée.

— Pourquoi as-tu fait cela, Aldo ? demanda Nella avec calme.

— Je ne pouvais pas arriver à l'attraper, elle se sauvait tout le temps, expliqua le garçon.

— Et sais-tu ce que tu as fait ? tu as fait du mal à la grenouille, tu lui a cassé la patte. Donne ton bâton, je vais t'expliquer cela.

Le petit garçon donna la canne à Nella et, d'un mouvement rapide, celle-ci lui frappa violemment la main. Le garçon jeta un cri.

— Cela te fait mal, Aldo ? demanda l'éducatrice, toujours aussi calme.

— Très mal, méchante Nella ! répondit-il.

— Et tu as frappé la grenouille plus fort encore. Je t'ai seulement égratigné la main et tu lui as cassé la patte. Non seulement, elle souffre beaucoup plus que toi, mais elle ne peut maintenant ni courir, ni sauter, elle ne pourra plus trouver sa nourriture et mourra de faim; ou bien, de méchantes bêtes la mordront sans qu'elle puisse se défendre. Que penses-tu de cela, Aldo ?

L'enfant restait là, silencieux, des larmes de douleur aux yeux et tenant, de sa main valide, la main meurtrie. Puis, il devint pensif et dit :

— Il faut réparer sa patte.

— Voilà qui est vrai, dit Netti. Tu vas voir, je vais t'apprendre comment il faut faire.

Ils saisirent immédiatement l'animal blessé qui se traînait à quelques pas de là. Netti sortit son mouchoir, le coupa en bandes, et Aldo, sur ses indications, lui apporta quelques fines brindilles. Ensuite, tous deux, avec le sérieux de vrais enfants absorbés par une affaire très grave, se mirent à fixer un bandage solide sur la patte de la grenouille.

Bientôt, Netti et moi, nous nous disposâmes à rentrer à la maison.

— Mais, j'y songe ! dit Nella : vous auriez pu rencontrer ce soir, chez nous, votre vieil ami Enno. Il doit faire une conférence aux aînés sur la planète Vénus.

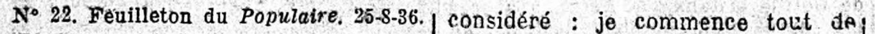
—Ainsi, il habite cette même ville ? questionnai-je.

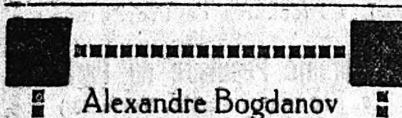
— Non, l'observatoire où il travaille se trouve à trois heures d'ici. Mais il aime beaucoup les enfants et il m'aime beaucoup, moi, sa vieille éducatrice. C'est pourquoi il vient souvent ici et, chaque fois, raconte aux enfants quelque chose d'intéressant.

Le soir, à l'heure indiquée, nous réapparûmes à la « Maison des enfants », dans le grand auditorium où tous, sauf les plus petits et quelques dizaines de grands, se trouvaient déjà rassemblés. Enno m'accueillit avec joie.

— On dirait que j'ai choisi ce thème exprès pour vous, dit-il en plaisantant. Le retard de votre planète et les mauvaises mœurs de votre humanité vous affligent. Or, je vais parler d'une planète dont les plus dignes représentants humains ne sont encore que les dinosaures et les pangolins volants, leurs mœurs pires que celles de votre bourgeoisie. Làbas, le charbon ne brûle pas dans le feu du capitalisme mais croît encore sous forme de gigantesques forêts. Irons-nous ensemble un de ces jours y chasser les ichtyosaures ? Ce sont les Rothschild et les Rockefeller du lieu; beaucoup plus sobres, il est vrai, que vos Terriens, mais en revanche beaucoup moins cultivés.

(A suivre.)





Alexandre Bogdanov

L'ETOILE ROUGE

Traduit du russe par Colette Peignot

Manuscrit de Léonide

DEUXIEME PARTIE

III. — LA « MAISON DES ENFANTS »

« Là-bas, c'est le règne de l'accumulation la plus primitive, confinée chez vous dans le **Capital** de votre Marx... Mais Nella fronce le sourcil et désapprouve mon bavardage inconsidéré : je commence tout de suite. »

Il décrivit de manière captivante la lointaine planète, ses profonds océans tempétueux et ses montagnes d'une hauteur prodigieuse, son soleil brûlant et ses épais nuages blancs, ses ouragans terribles et ses orages, ses monstres difformes, ses plantes gigantesques et majestueuses. Il illustra tout cela de photographies animées sur l'écran qui occupait un mur entier de la salle. La voix d'Enno était seule perceptible dans l'obscurité, une profonde attention régnait dans la salle. Quand il décrivit les aventures des premiers voyageurs dans ce monde et raconta comment l'un d'eux tua d'une grenade à main un pangolin géant, il se produisit dans la salle une petite scène curieuse et passée inaperçue de la majorité du public. Aldo, qui était alors à côté de Nella, se mit à pleurer subitement.

— Qu'as-tu ? demanda Nella, se penchant vers lui.

— J'ai de la peine pour le monstre. Il a eu très mal et il est tout à fait mort, répondit doucement le petit garçon.

Nella embrassa l'enfant et lui expliqua quelque chose à mi-voix ; mais il ne se calma pas de si tôt.

Enno, cependant, parlait des innombrables richesses naturelles de cette merveilleuse planète, de ses chutes d'eau grandioses d'une force de cent millions de chevaux, des plus riches gisements de radium à une profondeur de quelques centaines de mètres, des provisions d'énergie pour des centaines de milliers d'années. Je ne savais pas encore assez la langue pour sentir la beauté de l'exposé, mais les images mêmes absorbaient mon attention aussi complètement que celle des enfants. Quand Enno eut terminé et que la salle fut éclairée, je ressentis de la tristesse comme il arrive aux enfants à la fin d'une belle histoire.

La leçon finie, commencèrent les questions et les répliques des auditeurs. Les questions étaient aussi variées que l'auditoire ; elles concernaient, soit les détails des photographies de la nature, soit les moyens de combattre cette nature. Il y eut aussi cette question : dans combien de temps devaient apparaître sur Vénus des êtres humains sortis de sa propre nature, et quelle serait la conformation de leur corps ?

Les objections étaient, en général, naïves mais parfois assez spirituelles et tendaient surtout à rejeter cette conclusion d'Enno que, à l'époque présente, Vénus est une planète impraticable pour les humains et que c'est à peine si l'on parviendrait bientôt à utiliser une part, si petite soit-elle de ses immenses richesses. Les jeunes optimistes s'élevèrent énergiquement contre cette position qui exprimait les vues de la majorité des explorateurs. Enno signala que le soleil brûlant et l'air humide, avec un pullulement de bactéries, constituent pour les gens un danger de nombreuses maladies dont avaient souffert tous les voyageurs ayant visité Vénus ; que, de plus, les ouragans et les orages rendent tout travail difficile, mettent les vies en péril, etc.

Les enfants trouvaient étrange de reculer devant de tels obstacles alors qu'il s'agissait de s'emparer d'une si belle planète. Pour lutter contre les maladies et les bactéries, il fallait envoyer là-bas le plus tôt possible des milliers de médecins ; pour combattre les ouragans et les orages, cent mille bâtisseurs qui construiraient, où il le faut, des murs très hauts et poseraient des paratonnerres. « Que quatre-vingt-dix périssent, dit un ardent garçon de 12 ans, il vaut la peine de mourir pour remporter la victoire ! ». A voir son regard enflammé, on pouvait être sûr que lui-même ne se refuserait pas à être au nombre des quatre-vingt-dix.

Enno détruisit, avec calme et douceur, les châteaux de cartes de ses contradicteurs, mais il était visible qu'en son for intérieur il sympathisait avec eux et que, sous une vive fantaisie, il cachait des plans tout aussi décisifs, quoique plus réfléchis, mais ne comportant pas moins d'abnégation.

Il n'avait pas encore été lui-même sur Vénus mais, rien qu'à son enthousiasme, il était clair que la beauté et les dangers de cette planète l'attiraient fortement.

Quand l'entretien fut terminé, Enno partit en même temps que nous. Il décida de rester un jour encore dans cette ville et me proposa d'aller avec lui le lendemain au musée d'art. Netti était occupé, on l'appelait ailleurs pour un grand congrès de médecine.

IV. — LE MUSEE D'ART

— Je n'aurais jamais supposé qu'il existât chez vous un musée spécial d'œuvres d'art, dis-je à Enno en allant au musée Je pensais que les galeries de peinture et de sculpture sont justement une particularité du capitalisme, avec leur luxe à effets et leur tendance à un entassement grossier des richesses. Je pensais que dans une société socialiste, l'art devait s'épanouir partout avec la vie, dont il est l'ornement.

— Aussi ne vous êtes-vous pas trompé, répondit Enno. La plus grande part des productions artistiques est toujours destinée, chez nous, aux édifices sociaux c'est-à-dire ceux où nous traitons les affaires publiques, où nous nous livrons à l'étude et aux recherches, où nous nous reposons... Nous décorons beaucoup moins nos fabriques et nos usines : l'esthétique des puissantes machines et de leur mouvement ordonné nous plaît en elle-même, bien peu de productions artistiques s'harmoniseraient avec elle sans en dissiper et affaiblir l'impression. Nous décorons moins encore nos maisons, dans lesquelles la plupart d'entre nous vivent fort peu. Mais nos musées d'art sont des institutions scientifico-esthétiques, ce sont des écoles destinées à l'étude du développement des arts, ou plutôt de l'évolution humaine dans son activité artistique.

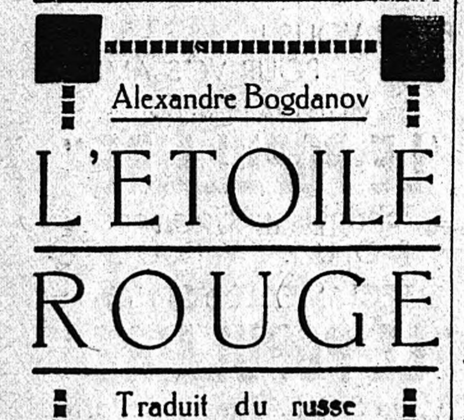
Le Musée était situé sur le lac, dans une petite île qu'un pont étroit reliait à la berge. L'édifice, un quadrilatère allongé, entouré d'un jardin avec de hautes fontaines et quantité de fleurs bleues, blanches, noires et vertes, était délicatement orné à l'extérieur et baigné de lumière à l'intérieur.

On n'y voyait pas cette accumulation absurde de statues et de tableaux comme dans les grands musées de la Terre. Devant moi se déroulait, en quelques centaines d'images, la chaîne du développement des arts plastiques depuis les travaux primitifs des temps préhistoriques jusqu'aux productions techniques-idéales du dernier siècle. Et du commencement à la fin, on sentait partout l'empreinte de cette intégrité vivante que l'on appelle « génie ». C'était, à n'en pas douter, les meilleures œuvres de toutes les époques.

Pour comprendre clairement la beauté de cet autre monde, il faut en connaître profondément la vie, et pour donner aux autres la notion de cette beauté, il est indispensable d'y participer soi-même organiquement... Voilà pourquoi il m'est impossible de décrire ce que j'ai vu là-bas ; je puis seulement donner un aperçu et quelques indications sommaires de ce qui m'a le plus frappé.

(A suivre.)

N° 23. Feuilleton du *Populaire*. 26-8-36



Manuscrit de Léonide

DEUXIEME PARTIE

IV. — LE MUSEE D'ART

Le thème fondamental des Martiens, comme celui de notre propre sculpture, c'est le corps humain. Les différences de constitution physique entre Martiens et Terriens ne sont pas grandes en général ; si l'on en excepte le contraste très accusé dans la grandeur des yeux et, donc, dans la structure du crâne, ces dissemblances ne dépassent pas celles qui existent entre races humaines. Je ne saurais les expliquer avec exactitude, connaissant trop mal l'anatomie, mais mes yeux s'y accoutumèrent facilement et les accueillirent du premier coup, non comme une difformité mais comme une originalité.

Je remarquai, entre les constitutions masculine et féminine, une analogie plus grande que chez la majorité des races terrestres : les épaules comparativement larges des femmes ne sont pas très apparentes, grâce à quelque embonpoint ; la musculature saillante des hommes et leur bassin moins étroit atténuent la différence. D'ailleurs, cela a trait surtout à l'époque récente, époque de libre développement humain ; dans les statues de la période capitaliste, les distinctions de sexes sont plus fortement marquées. Il est visible que l'esclavage domestique de la femme et la lutte fiévreuse de l'homme pour l'existence déforment leurs corps de manière disparate.

Pas une minute, je ne perdis la conscience tantôt claire, tantôt trouble, d'être devant des images d'un monde étranger ; elle prêtait à mes impressions une teinte étrange comme mi-transparente. Et même le beau corps féminin de ces statues et des tableaux éveillait en moi un sentiment incompréhensible qui ne ressemblait en rien à l'inclination esthético-amoureuse que je connaissais, mais rappelait plutôt ces pressentiments obscurs qui me troublaient il y a bien longtemps, à la limite de l'enfance et de l'adolescence.

Les statues des premières époques étaient unicolores comme chez nous et les plus récentes, de couleur naturelle. Cela ne me surprit pas. J'ai toujours pensé que la répudiation de la réalité ne saurait être un élément indispensable de l'art, qu'elle est même antiartistique lorsqu'elle restreint la richesse de conception comme la monochromie de la sculpture et, en ce cas, ne peut aider mais entraver l'idéalisation artistique de la vie.

Dans les statues et les tableaux des époques anciennes, comme dans notre sculpture antique, prédominaient des formes d'une sérénité sublime — reflets d'une harmonie paisible, libre de toute tension. Aux époques moyennes de transition intervient un autre caractère : l'élan, la passion, les aspirations tourmentées, parfois atténuées jusqu'à l'égarement du rêve, érotique, ou religieux, parfois rompant brutalement la limite de tension des forces en déséquilibre de l'âme et du corps. A l'époque socialiste, le caractère essentiel change à nouveau : c'est le mouvement harmonieux, la manifestation calme et sûre de la force, l'action étrangère à tout effort maladif, les tendances libres de toute inquiétude, l'activité vivante pénétrée de la conscience de son unité ordonnée et de sa raison invincible.

Si l'idéale beauté féminine de l'art antique exprimait une infinie possibilité d'amour tandis que la beauté idéale du Moyen-Age et de la Renaissance traduit une inextinguible soif d'amour mystique ou sensuel — en revanche, ici, l'idéale beauté de cet autre monde qui nous devance incarne l'amour dans une calme et fière conscience de soi, l'amour même, clair, lumineux, triomphant.

La caractéristique des œuvres récentes comme des anciennes est l'extraordinaire simplicité d'un motif unique. Des êtres humains complexes sont représentés avec leur riche contenu, vital et harmonieux ; on choisit les moments de leur vie où la personnalité se concentre toute dans un certain sentiment vers un certain but. Les thèmes préférés des artistes sont l'extase de la pensée créatrice, l'extase de l'amour, l'extase de la contemplation de la nature, la sérénité dans l'acceptation de la mort, sujets qui expriment profondément l'essence même de la grande race qui sait vivre dans sa plénitude, mourir avec conscience et dignité.

La section de peinture et de sculpture constituait une moitié du musée, l'autre moitié entièrement consacrée à l'architecture. Sous le terme d'architecture, les Martiens englobent non seulement l'esthétique des bâtiments et des grandes constructions du génie civil, mais aussi l'esthétique des meubles, des outils, des machines et, en général, de tout ce qui est matériellement utile. On peut juger du rôle très important joué par cet art dans leur vie à la manière particulièrement complète et soignée dont est composée cette collection. Depuis les habitations primitives des cavernes avec leurs ustensiles grossièrement décorés, jusqu'aux somptueux édifices publics de verre et d'aluminium dont l'agencement intérieur est dû aux meilleurs artistes, jusqu'aux usines géantes et leurs machines d'une redoutable beauté, jusqu'aux immenses canaux avec leurs quais de granit et leurs ponts aériens — là se trouvaient représentées toutes les formes typiques sous l'aspect de tableaux, de plans, de modèles et surtout de stéréogrammes qui, dans de grands stéréoscopes, donnaient des reproductions avec une pleine illusion d'identité. L'esthétique des jardins, des champs et des parcs tenait une place à part ; aussi étrangère que me fût la nature de la planète, j'étais déjà sensible à la beauté de ces combinaisons de fleurs et de formes qui faisaient de cette nature le génie collectif de la race aux grands yeux.

Dans l'ancien temps, il arrivait souvent, comme chez nous, que l'élégance existât au détriment de la commodité, que les décorations nuisissent à la solidité ; en ce cas, l'art faisait violence à la destination utile, directe des objets. Mes yeux ne surprirent rien de semblable dans les œuvres contemporaines, pas plus dans l'ameublement que dans l'outillage ou la construction. Je demandai à Enno si les architectes martiens admettaient de tendre plutôt à la beauté qu'à la perfection pratique des objets.

— Jamais, répondit Enno, ce serait une beauté fausse, un artifice et non de l'art.

A l'époque pré-socialiste, les Martiens érigeaient des monuments à leurs grands hommes, maintenant ils en élèvent en souvenir des grands événements comme la première tentative d'atteindre la Terre (qui se termina par la perte des explorateurs), l'enrayement d'une épidémie mortelle, la découverte de la décomposition et de la synthèse de tous les éléments chimiques. Une série de monuments était exposée dans les stéréogrammes de la section où se trouvaient les mausolées et les églises (la religion ayant existé autrefois chez les Martiens). Un des derniers monuments aux grands hommes était dédié à cet ingénieur dont m'avait parlé Menni. L'artiste sut représenter la force d'âme de l'homme qui avait conduit avec succès l'armée du travail au combat contre la nature et récusé fièrement le pusillanime jugement moral de ses actes. Lorsque je m'arrêtai dans une méditation involontaire devant le monument, Enno prononça à voix basse quelques vers exprimant la tragédie intérieure du héros.

— De qui sont ces vers ? demandai-je.

— De moi, répondit Enno. Je les ai écrits pour Menni.

(A suivre.)

N° 24. Feuilleton du *Populaire*. 27-8-36.

Alexandre Bogdanov

L'ETOILE ROUGE

Traduit du russe
par Colette Peignot

Manuscrit de Léonide

DEUXIEME PARTIE

IV. — LE MUSEE D'ART

Sans pouvoir juger de la beauté intrinsèque du poème, j'en saisissais la claire inspiration, le rythme musical, la rime sonore et riche. Ce qui donne une autre orientation à mes pensées.

— Ainsi, une cadence et une rime sévères règnent encore dans votre poésie ?

— Certes, dit Enno avec une nuance d'étonnement. Est-ce que cela ne vous paraît pas beau ?

— Non, ce n'est pas cela, expliquai-je, mais chez nous, une opinion est très répandue selon laquelle cette forme serait née du goût des classes dirigeantes de notre société, comme le reflet de leur caprice et de leur engouement pour les conventions qui entravent la liberté du langage poétique. On en conclut que la poésie de l'avenir, celle de l'âge socialiste, doit répudier et oublier ces lois gênantes.

— C'est complètement faux, répliqua Enno avec ardeur. La justesse rythmique nous semble belle, non par engouement conventionnel mais parce qu'elle s'harmonise profondément avec la régularité des processus rythmés de notre vie et de notre conscience sociale. Et la rime qui parachève une suite variée d'accords finaux identiques n'est-elle pas apparentée de même à ce lien vivant des êtres humains par lequel leur diversité intime est couronnée par l'unité dans l'amour, l'unité dans le travail, l'unité dans l'inspiration artistique. Sans rythme, il n'y aurait pas d'art. A défaut du rythme des sons, il doit exister et, plus rigoureux encore, le rythme des images, le rythme des idées... Et s'il est vrai que la rime soit d'origine féodale, alors on peut en dire autant de beaucoup d'autres belles et bonnes choses.

— Mais, cependant la rime, en effet, gêne et entrave l'expression de l'idée poétique ?

— Et qu'est-ce que cela prouve ? Cette gêne ne découle-t-elle pas du but que s'assigne librement l'artiste ? Elle ne fait pas qu'entraver, elle perfectionne l'expression de l'idée poétique et c'est en vertu de cela même qu'elle existe. Plus le but est complexe, plus la veine pour y parvenir est difficile et, par conséquent, plus grande est la gêne dans cette voie. Si vous voulez construire un bel édifice, combien de règles de la technique et de l'harmonie détermineront, c'est-à-dire « gêneront » votre travail ? Vous êtes libre dans le choix du but, c'est là précisément l'unique liberté humaine. Mais le choix du but implique les moyens pour l'atteindre.

Nous sortîmes dans le jardin afin de nous reposer de tant d'impressions diverses. C'était par une claire et douce soirée de printemps. Les fleurs commençaient à rouler leurs calices et leurs feuilles pour les fermer durant la nuit, particularité commune à toutes les plantes sur Mars, en raison des nuits froides. Je ranimai la conversation commencée.

— Dites-moi, quel genres prédominent à l'heure actuelle dans votre littérature ?

— Le drame, surtout la tragédie, et la poésie inspirée de la nature, répondit Enno.

— Quel peut être le contenu de votre tragédie ? Où donc en trouver le thème dans votre existence heureuse et pacifique ?

— Heureuse ? Pacifique ? Où avez-vous pris cela ? Chez nous, la paix règne entre les hommes, c'est vrai, mais il n'y a pas de paix avec la force de la nature et il ne saurait y en avoir. C'est une ennemie dont la défaite comporte toujours une nouvelle menace. Avant la dernière période de notre histoire, nous avons plusieurs fois décuplé l'exploitation de la planète, notre population augmente et nos besoins s'accroissent sans comparaison plus vite encore. Le danger d'épuisement des forces et ressources naturelles nous a menacés plus d'une fois, dans un domaine ou l'autre du travail. Jusqu'à présent, nous l'avons surmonté sans recourir à ce que nous haïssons : l'abréviation de la vie, en elle-même ou dans la descendance ; mais maintenant, la lutte prend un caractère particulièrement sérieux.

— Je n'aurais jamais cru que, avec votre puissance technique et scientifique, de tels dangers fussent possibles. Vous dites que cela est déjà arrivé dans votre histoire ?

— Il n'y a que soixante-dix ans, quand les stocks de charbon furent épuisés et que le passage à la houille blanche et à l'énergie électrique n'était pas encore accompli, il nous a fallu, pour construire une grande quantité de nouvelles machines, détruire une partie importante des forêts qui nous étaient précieuses, ce qui a enlaidi notre planète pour des dizaines d'années et altéré notre climat. Quand nous sortîmes de cette crise, voici vingt ans, il apparut que l'on arrivait à la fin du minerai de fer. On commença une étude rapide des alliages durs de l'aluminium et le contingent colossal de moyens techniques dont nous disposions fut concentré sur l'extraction électrique de l'aluminium du sol. A présent, d'après les calculs des statisticiens, nous serons menacés dans trente ans d'une raréfaction des vivres si, d'ici là, on n'a pas réalisé la synthèse des albuminoïdes tirés des éléments naturels.

— Et les autres planètes ? objectai-je. Est-il impossible d'y trouver de quoi combler votre déficit ?

— Où ? Vénus ? elle est apparemment inabordable. La Terre ? elle a son humanité et, d'ailleurs, on n'a pas encore élucidé la possibilité pour nous d'utiliser ses forces. Le parcours seul exige chaque fois une formidable dépense d'énergie et les provisions de matière radiante indispensables pour l'effectuer sont, d'après Menni, qui m'a récemment mis au courant de ses dernières investigations, très réduites sur notre planète. Non, il y a de grandes difficultés de tous côtés, et plus notre humanité serre étroitement ses rangs pour conquérir la nature, plus les éléments semblent se coaliser pour venger leur défaite.

— Mais il suffirait toujours, par exemple, de restreindre la natalité pour améliorer les choses ?

— Restreindre la natalité ? Voilà bien une victoire des éléments. Ce serait le renoncement à la croissance illimitée de l'humanité, l'arrêt inévitable de la vie à l'une des plus prochaines étapes. Nous vainquons tant que nous attaquons. Quand nous renoncerons à multiplier notre armée cela signifiera que nous sommes assiégés par les éléments de tous les côtés. Alors faiblira la foi en notre force collective, en notre grande vie commune. Chacun perdra, avec cette foi, le sens de sa propre vie car en chacun de nous, petites cellules d'un immense organisme, vit un tout dont vit chacun de nous. Non ! restreindre les naissances, c'est la dernière chose à laquelle nous nous résoudrons, et si cela arrive malgré notre volonté, ce sera le commencement de la fin.

— Bon, je comprends que la tragédie du tout existe toujours pour vous, au moins comme éventualité menaçante. Mais tant que la victoire reste à l'humanité, l'individu est assez à l'abri de cette tragédie de la collectivité ; même quand vient le danger direct, les efforts et les malheurs indicibles d'un combat intense se répartissent si également entre d'innombrables individus qu'ils ne peuvent troubler sérieusement leur bonheur. Et il semble que rien ne manque chez vous à ce bonheur.

(*A suivre.*)



Manuscrit de Léonide

DEUXIEME PARTIE

IV. — LE MUSEE D'ART

— Notre bonheur ! Mais est-il possible à un individu de ne pas ressentir fortement et profondément les secousses de la vie du tout, en lequel est son commencement et sa fin ? Et de la limitation même de tout être distinct par rapport à son tout, comme de son impuissance à se fondre pleinement dans ce tout, à dissoudre en lui sa conscience et à le saisir par la conscience, ne s'ensuit-il pas de profondes contradictions de la vie ? Ces contradictions vous paraissent incompréhensibles ? C'est parce qu'elles sont obscurcies dans votre monde par d'autres contradictions plus proches et plus grossières. La lutte des classes, des groupes, des personnalités, vous prive de l'idée du tout et en même temps du bonheur et des souffrances qu'elle comporte. J'ai vu votre monde, je ne pourrais supporter un dixième de la folie où vivent vos frères. Mais c'est justement pour cela que je ne me permettrais pas de dire qui de nous est plus proche d'un calme bonheur : plus l'existence est harmonieuse et équilibrée, plus poignantes sont les dissonances inévitables.

— Mais dites-moi, Enno, vous par exemple, n'êtes-vous pas un homme heureux ? Jeunesse, science, poésie, et sans doute amour... Qu'avez-vous pu éprouver de si pénible pour parler avec tant de flamme de la tragédie de la vie ?

— Ah ! très bien dit ! s'exclama Enno avec un rire étrange. Vous ne savez pas que le joyeux Enno était déjà décidé à mourir. Si Menni avait tardé un seul jour à lui écrire six mots qui dérangèrent tous ses projets : « Ne voulez-vous pas aller sur la Terre ? », vous n'auriez pas connu votre heureux compagnon de voyage. Mais je ne puis vous expliquer tout cela maintenant. Vous verrez vous-même par la suite que si le bonheur existe chez nous, ce n'est pas ce paisible et calme bonheur dont vous parliez.

Je n'osai pas questionner plus avant. Nous nous levâmes et retournâmes au Musée. Mais il m'était impossible de regarder méthodiquement les collections : mon attention était dispersée, mes pensées fuyantes. Je m'arrêtai à la section de sculpture devant une statue des plus modernes représentant un merveilleux garçon. Les traits de son visage rappelaient ceux de Netti ; mais ce qui me frappa le plus, c'est l'art avec lequel l'artiste avait réussi à incarner dans un corps indéterminé et des trait imprécis le génie et aussi le regard alarmé et scrutateur de l'enfant. Je restai longtemps immobile devant la statue et perdis conscience de tout le reste quand la voix d'Enno me contraignit à reprendre mes esprits.

— C'est vous, dit-il, montrant le garçon, c'est votre monde. Ce sera un monde superbe, mais il est encore dans l'enfance ; voyez quels rêves troubles, quelles images inquiétantes agitent sa conscience... Il est à demi endormi, mais il s'éveillera, je le sens, je le crois profondément !

La joie que me causèrent ces mots fut mêlé d'un étrange regret : « Que n'est-ce Netti qui a dit cela ! »

V. — A L'HOPITAL

Je rentrai à la maison très fatigué ; après deux nuits d'insomnie et une journée entière d'incapacité de travail, je décidai d'aller de nouveau chez Netti, n'ayant nulle envie de m'adresser à un médecin inconnu de la ville chimique. Netti travaillait dès le matin à l'hôpital ; c'est là que je le retrouvai après la consultation.

Quand il me vit dans la salle, il vint tout de suite à moi, regarda attentivement mon visage, me prit par la main et m'emmena dans une petite chambre écartée où une douce lumière bleue pâle se mêlait à une odeur légère de parfums inconnus. Un silence absolu régnait. Netti me fit asseoir confortablement dans un fauteuil profond et dit :

— Ne pensez à rien, ne vous inquiètez de rien. Aujourd'hui, je prends tout sur moi. Reposez-vous, je reviendrai ensuite.

Il sortit et je ne pensai à rien, ne m'inquiétai de rien, puisqu'il avait pris à charge mes pensées et mes soucis. Cela m'était très agréable et je m'endormis au bout de quelques minutes. A mon réveil, Netti était auprès de moi et me regardait en souriant.

— Etes-vous mieux, maintenant ? demanda-t-il.

— Je me porte tout à fait bien et vous êtes un médecin génial, répondis-je. Retournez à vos malades et ne vous inquiétez pas de moi.

— Mon travail est terminé pour aujourd'hui. Si vous le désirez, je vais vous montrer notre hôpital, proposa Netti.

Cela m'intéressait vivement et nous fîmes le tour de cette vaste et belle maison.

Parmi les malades, prédominaient les nerveux et les opérés. La plupart de ces derniers étaient victimes d'accidents aux machines.

— Vous n'avez donc pas de moyens de protection suffisants dans les usines et les fabriques ? questionnai-je.

(*A suivre.*)



Manuscrit de Léonide

DEUXIEME PARTIE

V. — A L'HOPITAL

— La protection complète, excluant tout accident, n'existe pour ainsi dire pas. Mais ici, sont rassemblés tous les malades d'une région peuplée de plus de deux millions d'individus ; or, pour une telle population, quelques dizaines de victimes, ce n'est pas énorme. Le plus souvent, ce sont des novices qui ne sont pas encore familiarisés avec la structure des machines auxquelles ils travaillent : car chez nous, on aime à passer d'un secteur à l'autre de la production. Les hommes de science et les artistes sont plus facilement victimes de leur distraction : leur attention est souvent en faute, ils deviennent pensifs ou s'oublient dans la méditation.

— Les maladies nerveuses proviennent sans doute du surmenage ?

— Oui, mais beaucoup sont aussi provoquées par les perturbations et les crises de la vie sexuelle, ainsi que par d'autres secousses psychiques, telles que la mort des êtres chers.

— Y a-t-il ici de véritables aliénés présentant des cas de confusion et d'obscurité mentales ?

— Non, il y a un hôpital spécial pour eux. Certains aménagements sont indispensables aux malades qui pourraient nuire aux autres ou à eux-mêmes.

— En de tels cas, a-t-on recours chez vous aussi à la violence pour maîtriser les malades ?

— Dans la mesure où c'est absolument indispensable, cela va de soi.

— Voilà déjà la seconde fois que je rencontre la violence dans votre monde. La première fois, c'était à la maison des enfants. Il vous est donc impossible d'exclure cet élément de votre vie, vous êtes forcés de le tolérer ?

— Oui, comme nous tolérons la maladie et la mort, ou, si vous voulez, un remède amer. Quel être raisonnable refuserait, par exemple, de recourir à la violence en cas de légitime défense ?

— Vous savez que, pour moi, cela diminue considérablement l'abîme entre nos deux mondes.

— Mais leur distinction essentielle ne consiste pas du tout dans le fait que la violence et la contrainte soient très fréquentes chez vous. La différence principale est que chez vous, l'une et l'autre sont inscrites dans la loi, extérieure et intérieure, dans les normes du droit et de la morale qui régissent les citoyens et pèsent sur eux en permanence. Chez nous, la violence existe soit comme manifestation de la maladie, soit comme acte raisonné d'un être raisonnable. Dans l'un et l'autre cas, en son nom ou à son intention, on n'édicte aucune loi, aucune règle publique, aucune prescription personnelle ou impersonnelle.

— Mais a-t-on institué des règles d'après lesquelles vous limitez la liberté de vos aliénés ou de vos enfants ?

— Oui, de simples règles scientifiques, médicales et pédagogiques. Mais naturellement, ces règles techniques ne prévoient pas tous les cas de violence indispensable, ni tous les moyens de l'appliquer et jusqu'à quel point : tout dépend de l'ensemble des conditions données.

— Mais s'il en est ainsi, on livre les enfants et les malades à l'arbitraire possible des éducateurs et des médecins ?

— Que signifie ce mot « arbitraire » ? S'il s'agit de violence inutile et superflue, elle n'est possible que de la part d'un homme malade qui, lui-même relève de la thérapeuthique. Mais un homme sensé et conscient est incapable d'exercer la violence.

Laissant de côté les chambres des malades, les salles d'opération, la pharmacie et les appartements des infirmiers et montant à l'étage supérieur, nous traversâmes une grande et belle salle dont les murs transparents donnaient sur le lac, la forêt et les montagnes lointaines. Cette salle était ornée de statues et de tableaux, l'ameublement était luxueux et délicat.

— C'est la chambre de la mort, dit Netti.

— Vous amenez là tous les agonisants ? demandai-je.

— Oui, à moins qu'il n'y viennent eux-mêmes, répondit Netti.

— Comment peuvent-ils venir eux-mêmes ? dis-je, étonné.

— Ceux qui se portent bien au physique, naturellement.

Je compris qu'il s'agissait des suicides.

— Vous offrez cette pièce aux suicidés pour accomplir leur acte ?

— Oui, ainsi que tous les moyens de mourir en paix et sans souffrances.

— Et vous n'élevez aucun obstacle ?

— Quand il s'agit de conscience claire et de décision ferme, quels peuvent être les obstacles ? Mais bien entendu, on propose d'abord au malade de prendre conseil du médecin. Certains acceptent, d'autres non...

— Le suicide est-il très fréquent chez vous ?

— Oui, surtout chez les vieillards. Quand le sens de la vie faiblit et s'émousse, beaucoup préfèrent ne pas attendre la fin naturelle.

— Mais y a-t-il parfois des suicides de gens jeunes, pleins de force et de santé ?

— Oui, cela arrive, mais pas souvent. A ma connaissance, il y eut seulement deux cas de ce genre dans cet hôpital ; quant au troisième, on a réussi à arrêter la tentative.

— Qui donc étaient ces malheureux et qu'est-ce qui les poussait à leur perte ?

— Le premier, c'était mon maître ; un médecin remarquable, qui a donné beaucoup à la science. Il avait la faculté, développée à l'excès, de ressentir les souffrances d'autrui. Cela orienta son esprit et son énergie vers la médecine, ce qui l'a perdu. Il n'a pu résister. Il a si bien dissimulé son état psychologique à tous que l'accident s'est produit de manière tout à fait inattendue. Ce fut après une grave épidémie surgie au cours de travaux d'assèchement d'un golfe et par suite de la putréfaction de quelques centaines de millions de kilogrammes de poissons. La maladie, aussi douloureuse que votre choléra mais encore plus dangereuse, se terminait neuf fois sur dix par la mort. Etant donné les faibles chances de guérison, les médecins ne pouvaient même pas satisfaire aux prières des malades qui demandaient une mort rapide et légère : on ne pouvait juger pleinement conscients des individus en proie à une fièvre aiguë. Mon maître a travaillé comme un fou durant l'épidémie que d'ailleurs ses recherches contribuèrent à enrayer assez vite. Mais après quoi, il se refusa à vivre.

— Quel âge avait-il alors ?

— Environ cinquante ans. Chez nous, c'est un âge très jeune encore.

— Et l'autre cas ?

— C'était une femme, elle avait perdu à la fois son mari et son enfant.

— Et enfin le troisième cas ?

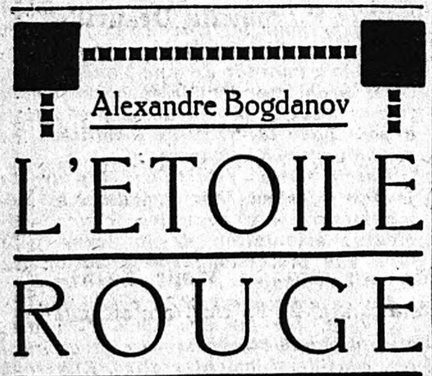
— Seul, le camarade qui l'a vécu pourrait vous le raconter.

— C'est vrai, dis-je. Mais expliquez-moi autre chose. Pourquoi les Martiens conservent-ils si longtemps leur jeunesse ? Est-ce une particularité de votre race, ou le résultat de meilleures conditions d'existence, ou quelque chose d'autre ?

— La race n'y est pour rien : il y a deux cents ans, notre longévité était deux fois moindre. De meilleures conditions d'existence ? Oui, dans une grande mesure, c'est justement cela mais pas uniquement. Le facteur principal est ce que nous appelons le « renouvellement » de la vie.

— Qu'est-ce donc ?

(A suivre.)



Manuscrit de Léonide

DEUXIEME PARTIE

V. — A L'HOPITAL

— La chose, en substance, est très simple, mais vous paraîtra sans doute étrange. Cependant, votre science possède déjà toutes les données de cette méthode. Vous savez que la nature, pour élever la capacité vitale des cellules ou des organismes, supplée sans cesse à un individu par un autre. C'est pour cela que les êtres unicellulaires, lorsque leur vitalité baisse dans un milieu uniforme, fusionnent par deux et recouvrent ainsi leur faculté de reproduction, « l'immortalité » de leur protoplasme. Le croisement sexuel des plantes et des animaux supérieurs a le même sens : là aussi, les éléments vitaux de deux êtres différents sont unis pour obtenir un germe plus accompli du troisième. Enfin, vous connaissez déjà l'application des sérums sanguins qui transmettent d'un être à un autre des éléments de vitalité pour ainsi dire partielle, sous forme par exemple de résistance à telle ou telle maladie. Nous allons plus loin en établissant « l'échange du sang » entre deux êtres humains dont chacun peut transmettre à l'autre une quantité de conditions d'élévation de la vie. Il s'agit de la transfusion simultanée du sang d'un homme à un autre et inversement, au moyen d'une double jonction des appareils correspondant à leurs vaisseaux sanguins. Si l'on observe toutes les précautions, c'est absolument sans danger ; le sang d'un homme continue à vivre dans l'organisme de l'autre, s'y mélange à l'autre sang et apporte un renouvellement de tous les tissus.

— De cette manière, on peut rendre la jeunesse aux vieillards en infusant dans leurs veines un sang jeune ?

— En partie, oui ; mais pas complètement, bien entendu, parce que le sang n'est pas tout dans l'organisme qui, à son tour, le renouvelle. C'est pourquoi le sang d'un homme âgé ne vieillit pas un homme jeune : ce qu'il y a de faible et de sénile en ce sang est rapidement dominé par le jeune organisme, lequel en même temps s'assimile beaucoup de ce qui lui manque ; l'énergie et la souplesse de ses fonctions vitales croissent de même.

— Si c'est aussi simple, pourquoi notre médecine terrestre n'utilise-t-elle pas ce moyen ? Elle connaît la transfusion du sang depuis quelques centaines d'années, si je ne me trompe.

— Je ne sais. Peut-être y a-t-il des particularités de conditions organiques qui, chez vous, prive ce moyen de son efficacité. Peut-être est-ce simplement le résultat de votre psychologie individualiste qui sépare chez vous si profondément un homme de l'autre que l'idée de leur fusion vitale semble insoutenable à vos savants. A part cela, vous avez tant de maladies qui empoisonnent le sang et que les malades eux-mêmes ignorent ou feignent d'ignorer... La transfusion telle qu'elle est pratiquée par vos médecins a un caractère plutôt philanthropique. Celui qui a beaucoup de sang en donne à celui qui vient à en manquer par suite d'une abondante hémorragie. Chez nous, cela arrive aussi ; mais on applique constamment une autre transfusion, celle qui correspond à tout notre système : l'échange fraternel de vie, non seulement quant aux idées mais aussi dans l'existence physiologique...

VI. — TRAVAIL ET VISIONS

Les impressions des premiers jours, torrent impétueux dans ma conscience, me donnèrent une idée de l'ampleur du travail que j'avais devant moi. Il fallait avant tout « saisir » ce monde incommensurablement riche et original. Il fallait ensuite « entrer » en lui, non en qualité d'intéressante pièce de musée, mais d'homme parmi les hommes, de travailleur parmi les travailleurs. Alors seulement ma mission pourrait être remplie, alors seulement je pourrais servir d'amorce à un réel lien mutuel des deux mondes entre lesquels, moi, socialiste, je me trouvais à la lisière comme un infiniment petit moment du présent entre le passé et l'avenir.

Quand je quittai l'hôpital, Netti me dit : « Ne vous pressez pas trop ! » Il me sembla qu'il avait tort. Il fallait justement se hâter, mettre en œuvre toutes ses forces, toute son énergie, car la responsabilité était par trop grande ! Quel immense avantage pour notre vieille humanité tourmentée, quelle accélération de son développement, de son épanouissement, devait lui donner l'influence vivante, énergique, d'une haute culture, puissante et harmonieuse ! Et chaque instant de retard dans mon travail pouvait ajourner cette influence... Non, je n'avais pas le temps d'attendre et de me reposer.

Et je travaillai beaucoup, je connus la science et la technique du monde nouveau, j'en observai intensément la vie sociale, j'étudiai sa littérature. Mais là, il y avait bien des difficultés.

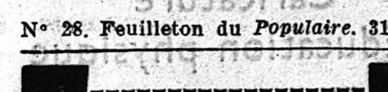
Leurs méthodes scientifiques me mettaient dans une impasse : je me les assimilai mécaniquement, me convaincant à l'expérience que leur application était facile, simple et infaillible, et cependant je ne les comprenais pas, je ne voyais pas pourquoi elles conduisaient au but, quelle était leur relation avec les phénomènes vitaux, en quoi consistait leur essence. J'était tout à fait comme ces vieux mathématiciens du XVIIe siècle dont la pensée immobile ne pouvait organiquement s'assimiler la dynamique vivante des infiniments petits.

Les assemblées publiques des Martiens me frappèrent par leur caractère strictement utilitaire. Qu'elles fussent consacrées à la science, à l'organisation du travail ou même aux questions d'art — les rapports et les discours étaient extrêmement concis et brefs, l'argumentation précise et exacte, personne ne répétait les autres. Les décisions de l'assemblée, le plus souvent unanimes, étaient exécutées avec une rapidité fabuleuse. Une assemblée de savants spécialisés décidait-elle d'organiser un quelconque institut scientifique? Une assemblée de statisticiens du travail, de créer une quelconque nouvelle entreprise ? Une assemblée de citadins d'embellir leur ville d'un quelconque édifice ? Immédiatement apparaissaient de nouveaux chiffres du travail indispensable publiés par le bureau central ; des centaines, des milliers d'ouvriers arrivaient par la voie des airs et, quelques jours ou quelques semaines plus tard, tout était déjà fait et les nouveaux ouvriers avaient disparu on ne sait où. Tout cela produisait sur moi l'impression d'une certaine magie, magie étrange, calme et froide, sans exorcisme ni parure mystique, mais d'autant plus énigmatique dans sa puissance surnaturelle.

La littérature du monde nouveau, même purement artistique, ne fut pas non plus pour moi un repos ni un apaisement. Ses images semblaient simples et claires mais elles m'étaient intimement étrangères. J'aurais aimé les pénétrer plus avant, me les rendre proches et compréhensibles, — mais mes efforts aboutirent à un résultat tout à fait inattendu : les images devinrent mirages enveloppés de brouillard.

Quand j'allais au théâtre, là aussi me poursuivait le même sentiment d'incompréhension. Les sujets étaient simples, le jeu magnifique mais la vie en était absente. Les discours des héros, si contenus et doux, leur comportement si calme et prudent, leurs sentiments si peu accusés semblaient éviter d'imposer aucun état d'esprit au spectateur comme s'ils émanaient de profonds philosophes et même, à ce qu'il me parut, fortement idéalisés. Seules, les pièces historiques d'un lointain passé me procuraient tant soit peu de sensations connues et le jeu des acteurs y était aussi énergique, l'expression de leurs sentiments personnels aussi sincères que sur nos scènes.

(A suivre.)



Alexandre Bogdanov

L'ETOILE ROUGE

Traduit du russe par Colette Peignot

Manuscrit de Léonide

DEUXIEME PARTIE

VI. — TRAVAIL ET VISIONS

Une circonstance m'attirait malgré tout et avec une force particulière au théâtre de notre petite ville : c'était qu'il ne s'y trouvait pas d'acteurs. Les pièces que je vis là étaient, soit transmises des grandes villes par des appareils transmetteurs optiques et acoustiques, soit même et le plus souvent reproduisaient un jeu ancien, si ancien même que les acteurs étaient morts. Les Martiens connaissaient le procédé de photographie instantanée en couleurs naturelles et l'adaptaient pour photographier la vie en mouvement comme on le fait dans notre cinématographe. Mais non seulement ils unissaient le cinéma au phonographe comme chez nous sur la Terre (encore très imparfaitement), ils utilisaient aussi l'idée du stéréoscope et transposaient les vues cinématographiques en relief.

Sur l'écran, on projetait à la fois deux images, deux moitiés de stéréogrammes et, devant chaque fauteuil de la salle de spectacle, était adaptée une jumelle stéréoscopique correspondante qui fondait les deux images planes en une mais à trois dimensions. Il était étrange de voir clairement et nettement les êtres vivants se remuer, agir, exprimer leurs pensées et leurs sentiments, sans perdre conscience, au même moment, de n'avoir devant soi qu'une pellicule mate avec, derrière elle, le phonographe et un projecteur électrique à mécanisme d'horloge. C'était d'une étrangeté presque mystique et faisait naître un doute confus quant à la vraisemblance.

Tout cela, cependant, ne facilitait pas l'accomplissement de ma tâche : comprendre le monde étranger. D'une part, j'avais évidemment besoin d'être aidé. Mais je m'adressais de moins en moins à Menni pour des indications ou des explications. J'étais gêné d'avouer mes difficultés dans toute leur ampleur. De plus, l'attention de Menni était alors absorbée par une recherche importante dans le domaine de l'extraction de la « matière-moins ». Il travaillait infatigablement et souvent sans dormir durant des nuits entières et je ne voulais pas le déranger ni le distraire; et son ardeur au travail était une sorte d'exemple vivant qui m'incitait sans le vouloir à aller plus loin dans mes efforts.

Les autres amis, par ailleurs, disparurent provisoirement de mon horizon. Netti partit à quelques milliers de kilomètres pour diriger la construction et l'organisation d'un hôpital géant dans l'autre hémisphère de la planète. Enno s'occupait, comme assistant de Sterni à l'observatoire, de mensurations et de calculs indispensables à de nouvelles expéditions sur la Terre et sur Vénus, sur la Lune et sur Mercure, pour les mieux photographier et rapporter des échantillons de leurs minéraux. Je n'étais pas intimement lié avec les autres Martiens et me bornais aux questions indispensables, aux conversations d'ordre pratique : il m'était difficile et singulier de frayer avec des êtres étrangers qui m'étaient supérieurs.

Avec le temps, il me parut que mon travail, au fond, n'allait pas mal du tout. J'avais de moins en moins besoin de repos et même de sommeil. Ce que j'étudiais s'ordonnait en quelque sorte mécaniquement et facilement dans ma tête et à côté de cela, je sentais ma tête absolument vide comme si j'y pouvais loger beaucoup de choses encore. Il est vrai que lorsque je m'efforçais, par une vieille habitude, de formuler explicitement pour moi-même ce que j'avais appris, cela m'était le plus souvent impossible mais m'importait peu car, seules, des expressions me manquaient, des détails, des riens ; j'acquérais la compréhension générale et c'était l'essentiel.

Mes travaux ne me procuraient déjà plus aucun plaisir ; rien ne provoquait en moi cet intérêt immédiat d'autrefois. Eh bien, mais c'est tout à fait compréhensible, pensais-je : après tout ce que j'ai vu et appris, il est difficile de m'étonner avec quoi que ce soit ; il ne s'agit pas d'agrément mais de posséder les connaissances nécessaires.

La seule chose pénible était la difficulté croissante de concentrer mon attention sur un seul sujet. Mes pensées se détournaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; des souvenirs très vifs, souvent fort inattendus et lointains, flottaient dans mon esprit et m'obligeaient à oublier ce qui m'entourait en absorbant des minutes précieuses.

Je le remarquais et me ressaisissais en me mettant au travail avec un regain d'énergie, mais peu de temps s'écoulait sans que des images fugitives du passé ou de mon imagination s'emparent de mon cerveau et qu'il faille encore de durs efforts pour les refouler.

Un sentiment d'inquiétude étrange m'alarmait de plus en plus, exactement comme si j'avais manqué de faire quelque chose de grave et d'urgent que j'oubliais toujours et que je m'efforçais de me rappeler. Làdessus s'élevait tout un essaim de visages connus et d'événements passés qui d'une force irrésistible, m'emportait toujours plus en arrière à travers la jeunesse et l'adolescence jusqu'à la plus tendre enfance et se perdait enfin dans certaines sensations troubles et confuses. Après quoi, ma distraction devenait particulièrement forte et tenace.

Me soumettant à la résistance intérieure qui ne me permettait pas de me concentrer longtemps sur un seul sujet, je commençais à passer souvent et rapidement d'une question à l'autre et préparais à cet effet dans ma chambre de nombreux livres ouverts d'avance à l'endroit voulu, des tables, des cartes, des stéréogrammes, des phonogrammes, etc. Ainsi j'espérais éviter les pertes de temps mais, insensiblement, la distraction se glissait à nouveau en moi et je me surprenais regardant depuis longtemps déjà un point fixe, sans rien comprendre ni rien faire.

(A suivre.)

LA « QUEEN-MARY » S'ADJUGE LE RUBAN BLEU

Londres, 30 août. — La « Queen-Mary » vient de s'adjuger le Ruban bleu de l'Atlantique en effectuant la traversée d'ouest en est en 3 heures 31 minutes de moins que la « Normandie ». Sa vitesse moyenne a été de 30.63 nœuds, contre 30.31 nœuds atteinte par la « Normandie ».

La « Queen-Mary » a accompli la traversée d'Ambrose-Light à Bishops-Rock en trois jours 23 heures et 57 minutes.



Manuscrit de Léonide

DEUXIEME PARTIE

VI. — TRAVAIL ET VISIONS

En revanche, quand je me couchais et regardais, à travers le toit de verre, le ciel sombre de la nuit, ma pensée commençait à travailler d'elle-même avec une étonnante vivacité et beaucoup de vigueur. Des pages entières de chiffres et de formules m'apparaissaient mentalement dans une telle clarté que je pouvais les lire ligne à ligne. Mais ces images s'en allaient bientôt, laissant la place à d'autres ; et ma conscience se transformait alors en une sorte de panorama de vues étonnamment claires et nettes, n'ayant aucun rapport avec mes occupations et mes soucis : paysages terrestres, scènes théâtrales, tableaux de récits enfantins se reflétaient tranquillement comme dans un miroir, disparaissaient et se succédaient sans provoquer aucune agitation mais seulement un léger sentiment d'intérêt ou de curiosité non dénué d'une nuance d'agrément. Ces reflets passaient d'abord à travers ma conscience sans se mêler à la réalité ambiante que, par la suite, ils éliminaient; je plongeais alors dans un sommeil plein de songes animés et compliqués, très facilement interrompus, qui ne me donnait pas l'essentiel de ce vers quoi je tendais : le sentiment du repos.

Un bourdonnement d'oreilles m'inquiétait depuis longtemps déjà, devenait plus constant et plus fort, au point de m'empêcher parfois d'écouter les phonogrammes et, la nuit, de me dérober des bribes de sommeil. De temps à autre je percevais des voix humaines, connues et inconnues ; souvent il me sembla que l'on m'appelait par mon nom ou que j'entendais des conversations dont je ne pouvais saisir les mots à cause du bourdonnement. Je compris que je n'étais plus en bonne santé, d'autant que la distraction s'était définitivement emparée de moi et que je ne pouvais même pas lire plus de quelques lignes à la suite.

— C'est tout simplement du surmenage, pensais-je. J'ai besoin de plus de détente et sans doute ai-je trop travaillé. Mais il ne faut pas que Menni s'aperçoive de ce qui se passe : cela ressemblerait trop à une faillite dès les premiers pas de mon étude.

Et quand Menni venait dans ma chambre — il est vrai que cela n'arrivait pas souvent — je feignais de travailler assidûment Et il me fit remarquer que je travaillais à l'excès et risquais de me surmener.

— Aujourd'hui surtout, vous avez mauvaise mine, dit-il : regardez dans la glace comme vos yeux brillent et comme vous êtes pâle. Il faut vous reposer, vous regagnerez cela plus tard.

Je l'aurais moi-même beaucoup désiré, mais cela ne me fut pas possible. A la vérité, je ne faisais presque rien, mais tout effort, même le plus mince, me fatiguait et le flux impétueux des images vivantes de ma mémoire et de ma fantaisie ne cessait ni jour ni nuit. L'ambiance semblait pâlir et se perdre derrière ces images et prenait des apparences spectrales.

Enfin je dus me rendre. Je voyais que la langueur et l'apathie l'emportaient toujours davantage sur ma volonté et que je pouvais lutter de moins en moins contre mon état. Un matin, comme je me levais de mon lit, tout s'assombrit subitement devant mes yeux. Mais cela passa vite et j'allai à la fenêtre pour regarder les arbres du parc. Soudain, je sentis que quelqu'un me regardait. Je me retournai : Anna Nikolaïevna était devant moi, le visage pâle et triste, le regard plein de reproches. Cela me désespéra et, sans penser à la singularité de cette apparition, je fis un pas dans sa direction et voulus dire quelque chose. Mais elle disparut comme évanouie dans l'air.

De ce moment commença une orgie de visions. Il ne me souvient pas de toutes. Ma conscience semblait s'obscurcir à l'état de veille comme pendant le sommeil. Les gens les plus différents, ceux que j'avais rencontrés dans ma vie et même d'autres qui m'étaient totalement inconnus, allaient et venaient. Il n'y avait pas de Martiens parmi eux, c'étaient tous des Terriens que, pour la plupart, je n'avais pas vus depuis longtemps : de vieux camarades d'école, mon jeune frère qui mourut enfant.

Une fois, je vis par la fenêtre, sur le banc, un espion connu qui, avec un mauvais sourire, m'observait de ses regards fuyants. Les apparitions ne causaient pas avec moi, mais la nuit, quand tout était calme, les hallucinations sonores persistaient et se transformaient en conversations entières, entre personnages inconnus : tantôt un voyageur marchandant avec un cocher, tantôt un commis persuadant un client de lui acheter sa marchandise, parfois l'amphithéâtre de l'Université en effervescence, l'appariteur recommandant le calme parce que le professeur allait venir à l'instant. Les hallucinations visuelles étaient plus intéressantes et me dérangeaient beaucoup moins et plus rarement.

Après la vision d'Anna Nicolaïevna, je racontai tout à Menni. Il me mit immédiatement au lit, appela le plus proche médecin et téléphona à Netti, à six milles kilomètres. Le docteur dit qu'il ne se risquerait à prendre aucune mesure parce qu'il ne connaissait pas suffisamment l'organisme d'un homme terrestre, mais que, de toutes façons, le plus important était le calme et le repos et qu'il n'était donc pas dangereux d'attendre quelques jours l'arrivée de Netti.

Netti apparut le troisième jour, ayant remis ses obligations à un autre. Voyant dans quel état j'étais, il jeta à Menni un coup d'œil chargé de triste reproche.

VII. — NETTI

Malgré les soins d'un médecin tel que Netti, la maladie dura encore quelques semaines. J'étais au lit, calme et passif, observant avec une égale indifférence la réalité et les visions. A peine si la présence constante de Netti me procurait un faible plaisir, bien peu sensible.

Il m'est étrange de me remémorer mon attitude d'alors devant les hallucinations ; bien qu'il m'arrivât souvent de me convaincre de leur irréalité, chaque fois qu'elles revenaient j'oubliais pour ainsi dire tout; même si ma conscience n'était ni obscurcie ni confuse, je les prenais pour des visages et des choses existantes. La notion de leur irréalité intervenait seulement après leur disparition, ou même avant.

Les principaux efforts de Netti dans le traitement tendaient à me contraindre au sommeil et au repos. Cependant, il ne se décidait à employer aucun médicament à cet effet, craignant d'empoisonner un organisme de Terrien. Durant quelques jours, il lui fut impossible de m'endormir par les moyens habituels ; les images hallucinatoires s'insinuaient dans le processus de suggestion et déjouaient son efficacité. Enfin, il y réussit et quand je m'éveillai après deux ou trois heures de sommeil, il me dit :

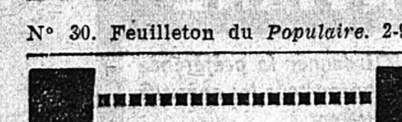
— Maintenant, votre guérison est certaine, encore que la maladie doive suivre son cours assez de temps encore.

Effectivement, elle suivit son cours. Les hallucinations se firent plus rares mais non moins vivantes et lumineuses ; elle devenaient même plus compliquées; parfois, les hôtes imaginaires entraient en conversation avec moi.

Mais seule, l'une de ces conversations eut un sens et une signification pour moi. C'était à la fin de la maladie.

M'éveillant un matin, je vis, comme d'habitude, Netti à côté de moi et, derrière son fauteuil, se tenait mon vieux camarade de révolution, l'agitateur Ibrahim, homme âgé et d'une ironie mauvaise. Il semblait attendre quelque chose. Quand Netti passa dans l'autre chambre pour préparer le bain, Ibrahim, brusque et péremptoire, me dit : *(A suivre.)*

N° 30. Feuilleton du *Populaire*. 2-9-36.



Alexandre Bogdanov

L'ETOILE ROUGE

Traduit du russe
par Colette Peignot

Manuscrit de Léonide

DEUXIEME PARTIE

VII. — NETTI

— Tu est un imbécile ! Qu'as-tu à bâiller ? Tu ne vois donc pas qui est ton docteur ?

Je fus assez peu surpris de cette remarque et le ton cynique d'Ibrahim, auquel j'étais accoutumé, ne me troubla pas. Mais je me souvins de la forte pression de la petite main de Netti et n'écoutai pas Ibrahim.

— Tant pis tour toi ! dit-il avec un rire méprisant. Et il disparut à la minute même.

Netti rentra dans la chambre. A sa vue, j'éprouvai une gêne bizarre. Il me regarda attentivement.

— C'est bon, dit-il, votre guérison avance à grands pas.

Et il fut particulièrement silencieux et pensif ce jour-là. Le lendemain, s'étant assuré que je me sentais bien et que les hallucinations ne se répétaient pas, il alla à ses affaires jusqu'à la nuit, en se faisant remplacer à mon chevet par un autre médecin. Après cela, pendant quelques jours, il ne vint que le soir pour m'endormir. Alors seulement je compris combien sa présence m'importait et m'était agréable. En même temps que des afflux de santé venus de toute la nature environnante semblaient se déverser dans mon organisme, l'allusion d'Ibrahim s'offrait plus fréquemment à mon esprit. J'hésitais et voulais à toute force me convaincre que c'était une absurdité née de la maladie. Pour quelles raisons Netti et ses amis m'auraient-ils trompé à ce sujet ? Cependant, un doute vague subsistait, qui m'était agréable.

Parfois, je questionnais Netti sur ses occupations. Il m'expliqua qu'une série de réunions avait lieu à propos de l'organisation de nouvelles expéditions sur d'autres planètes et que l'on avait besoin de lui comme expert. Menni présidait ces assemblées, mais ni lui, ni Netti, ne s'apprêtaient à partir bientôt, ce dont je me réjouis fort.

— Et vous-même, ne pensez-vous pas à rentrer chez vous? me demanda Netti; et je surpris de l'inquiétude dans sa voix.

— Mais, puisque je n'ai encore rien fait, répondis-je.

Le visage de Netti s'éclaira.

— Vous vous trompez, vous avez fait beaucoup... ne serait-ce que par cette réponse, dit-il.

Je sentis là une allusion à quelque chose que j'ignorais mais me concernant.

— Et ne puis-je vous accompagner à l'une de ces réunions ? demandai-je.

— En aucun cas ! déclara catégoriquement Netti. A part le repos absolu dont vous avez besoin, il vous faut encore éviter, des mois entiers, tout ce qui a un rapport étroit avec l'origine de votre maladie...

Je n'objectai rien. Il m'était si agréable de me reposer ; quant à mon devoir envers l'humanité, il s'estompait. Seules, des pensées insolites au sujet de Netti me troublaient de plus en plus.

Un soir, accoudé à la fenêtre, je regardais s'assombrir la mystérieuse « verdure » rouge du parc, elle me parut très belle et tout en elle parlait à mon cœur. Un bruit léger retentit à la porte, je sentis tout de suite que c'était Netti. Il entra de sa démarche légère et rapide et, souriant, me tendit la main, vieux salut terrestre qui lui plaisait. Je serrai sa main gaiement avec une telle énergie que ses doigts vigoureux en pâlirent.

— Eh bien ! je vois que mon rôle de médecin est terminé, dit-il en souriant. Néanmoins, je dois vous interroger encore un peu pour établir cela définitivement.

Il me questionna, je répondis avec une incompréhensible confusion et lus un sourire secret dans la profondeur de ses grands yeux. A la fin, je n'y tins plus.

— Expliquez-moi pourquoi je ressens une aussi forte inclination vers vous ? Pourquoi suis-je extraordinairement heureux de vous voir ?

— Cela vient surtout, je pense, de ce que je vous ai soigné : vous reportez inconsciemment sur moi la joie de votre guérison. Et peut-être aussi... d'une chose encore... c'est que je suis... une femme...

Des éclairs fulgurèrent devant mes yeux, tout s'assombrit autour de moi et mon cœur parut cesser de battre...

Une seconde après, je serrai Netti dans mes bras comme un fou, j'embrassai ses mains, son visage, ses grands yeux profonds, bleu-vert comme le ciel de sa planète...

Généreuse et simple, Netti céda à mon emportement... Quand je revins de ma joie, insensé, je l'embrassai de nouveau avec d'involontaires larmes de reconnaissance dans les yeux — ce qui venait naturellement de ma faiblesse physique — Netti me dit avec son charmant sourire :

— Oui, il m'a semblé à l'instant sentir tout votre jeune monde dans mes bras. Son despotisme, son égoïsme, sa soif désespérée de bonheur, tout était dans vos caresses. Votre amour ressemble à un meurtre... Mais je vous aime, Lenni...

C'était le bonheur.

TROISIEME PARTIE

I. — LE BONHEUR

Ces mois... Je ne puis m'en souvenir sans une profonde émotion, mes yeux se couvrent d'un brouillard, tout me semble insignifiant autour de moi. Il n'y a pas de mots pour exprimer ce bonheur passé.

Le monde nouveau me devint proche et me parut tout à fait intelligible. Les défaites antérieures ne me troublaient plus. La jeunesse et la foi me revenaient pour ne plus me quitter, du moins le pensais-je.

J'avais un allié sûr et fort, il ne me restait plus place pour la faiblesse, l'avenir m'appartenait.

Je pensais peu au passé, mais beaucoup à ce qui touchait à Netti et à notre amour.

— Pourquoi ne m'avoir pas dit qui vous êtes ? lui demandai-je peu après cette soirée.

— Au début, ce fut par hasard. Mais ensuite, j'ai encouragé sciemment votre erreur, au point de modifier même dans mon costume tout ce qui pouvait vous conduire à la vérité. La difficulté de votre tâche m'effrayait. J'ai craint de la compliquer plus encore, surtout lorsque j'ai remarqué votre inconsciente inclination. Quant à moi, je ne me suis pas comprise moi-même... jusqu'à votre maladie.

— Donc, c'est elle qui a décidé des choses... Combien je suis reconnaissant à mes chères hallucinations!

— Oui, lorsque j'ai appris votre maladie, ce fut comme un coup de tonnerre. Si je n'avais pu vous guérir complètement je serais, peut-être morte.

Après quelques secondes de silence, elle ajouta:

— Mais savez-vous que, parmi vos amis, se trouve encore une femme, ce que vous ne soupçonniez pas, et elle aussi vous aime beaucoup... pas autant que moi...

— Enno! devinai-je aussitôt.

— Mais évidemment. Et elle aussi vous a trompé exprès, sur mon conseil.

— Ah, que de fourberie et de ruse dans votre monde! m'écriai-je avec une emphase comique. Au moins, que Menni reste homme, car s'il m'arrivait de l'aimer ce serait terrible.

— Oui, terrible, renchérit Netti, songeuse, et je ne pus comprendre l'étrangeté de ce sérieux.

Les jours après les jours s'écoulèrent et je m'emparai avec joie de ce merveilleux monde nouveau.

II. — LA SEPARATION

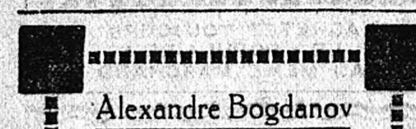
Et cependant, le jour vint, jour dont je ne puis me souvenir sans malédiction, jour où devait s'élever entre Netti et moi l'ombre noire de la séparation, détestée mais inéluctable.

Toujours calme et sereine, Netti m'annonça son prochain départ pour Vénus où elle se rendait avec la grande expédition dirigée par Menni. Me voyant abasourdi de cette nouvelle, elle ajouta :

— Ce ne sera pas pour longtemps; en cas de succès, plus que probable, un détachement de l'expédition reviendra bientôt et j'en ferai partie.

(A suivre).

N° 31. Feuilleton du *Populaire*. 3-9-36



Alexandre Bogdanov

L'ETOILE ROUGE

Traduit du russe par Colette Peignot

Manuscrit de Léonide

TROISIEME PARTIE

II. — LA SEPARATION

Puis elle m'expliqua ce dont il s'agissait. La matière radiante, indispensable, tant comme moteur des communications interplanétaires que comme instrument de désagrégation et de synthèse de tous les éléments s'épuisait sur Mars. On la dépensait sans avoir aucun moyen de la renouveler.

Il était établi, à certains signes indubitables, qu'à la surface même de Vénus, jeune planète quatre fois moins vieille que Mars, il y avait des gisements considérables de matière radiante. C'est sur une île située au milieu du principal océan de Vénus et dénommée par les Martiens « Ile des Brûlantes Tempêtes » que se trouvait la plus importante mine de matière radiante. On décida sur le champ d'en commencer sans retard l'exploitation. Mais avant d'entreprendre quoi que ce fût, il était indispensable d'élever de hauts murs solides pour préserver les travailleurs de l'action néfaste d'un vent brûlant et humide qui dépasse en violence tous les ouragans de nos déserts de sable. Aussi l'expédition devait-elle se composer de dix aéronefs et de quelque deux milliers d'hommes parmi lesquels un vingtième seulement de chimistes et presque tous les autres destinés aux travaux de construction. On avait engagé les sommités scientifiques, y compris les meilleurs médecins, car la santé des explorateurs devait fatalement se trouver menacée par le climat, les rayons meurtriers et les émanations de matière radiante. Netti, à ce qu'elle me dit, ne pouvait se refuser à prendre part à l'expédition; mais en cas de bonne marche des travaux, un étheronef devait revenir dans les trois mois, porteur de nouvelles et d'une provision de matière extraite. Netti reviendrait par cet appareil, c'est-à-dire dix ou onze mois après son départ.

Je ne pus comprendre pourquoi le départ de Netti était indispensable. L'entreprise était, disait-elle, trop sérieuse pour qu'on se refusât à y participer; elle aurait aussi une grande signification pour ma propre tâche puisque de son succès dépendrait la possibilité de relations fréquentes et suivies avec la Terre. Toute erreur dans l'organisation du secours médical dès le début pouvait causer la ruine de toute l'affaire. Ces arguments étaient convaincants, je savais déjà que Netti comptait parmi les meilleurs médecins pour les cas difficiles sortant du cadre de la vieille expérience médicale. Cependant, il me semblait que ce n'était pas tout. Je sentais quelque chose d'inexprimé.

En tout cas, je ne doutais pas de Netti et de son amour. Si elle me disait qu'il était indispensable de partir, c'était donc indispensable; si elle ne me disait pas pourquoi, je n'avais pas à la questionner. Je surprenais l'effroi et la douleur dans ses beaux yeux quand elle croyait que je ne la regardais pas.

— Enno sera pour toi une gentille amie, dit-elle avec un triste sourire; et n'oublie pas Nella, elle t'aime bien, elle a beaucoup d'expérience et d'esprit, son appui est précieux dans les moments difficiles. A mon sujet, pense seulement que je reviendrai le plus tôt possible.

— Je crois en toi, Netti, dis-je, et c'est pourquoi je crois en moi, l'homme que tu as aimé.

— Tu as raison, Lenni. Et je suis persuadée que de toute épreuve du destin et de tout naufrage, tu sortiras plus confiant en toi-même, plus fort et plus pur qu'auparavant.

L'avenir jeta son ombre sur nos adieux auxquels se mêlaient les larmes de Netti.

III. — UNE FABRIQUE DE VETEMENTS

En ces quelques mois, aidé de Netti, je m'étais préparé à la réalisation de mon plan principal : devenir un travailleur utile de la société martienne. Je déclinai à dessein toutes les demandes de conférences sur la Terre et ses habitants : il eût été déraisonnable de me spécialiser dans ce genre et de demeurer ainsi artificiellement fixé à mon passé dont j'avais déjà peine à me détacher, alors qu'il s'agissait de conquérir le futur. Je décidai de me faire embaucher dans une usine et, après mûres réflexions et comparaisons, j'optai la première fois pour une fabrique de vêtements.

Certes, j'avais choisi le plus facile, ou presque. Mais, pour moi, cela exigeait néanmoins un sérieux apprentissage. Il me fallut étudier les principes scientifiques de la structure des fabriques en général, puis me familiariser plus spécialement avec l'entreprise où je devais travailler, en connaître le plan, l'organisation du travail, comprendre le mécanisme de toutes les machines, étudier surtout dans les moindres détails celle à laquelle je devais travailler. Il m'était indispensable en outre d'assimiler quelques parties de mécanique générale et appliquée, de technologie et même d'analyse mathématique. Les principales difficultés venaient ici non pas tant des matières à étudier que de leur forme. Les manuels n'étaient pas établis à l'usage d'un homme de culture primaire. Je me souvins d'avoir été tourmenté, enfant, par un manuel français de mathématiques tombé par hasard sous ma main. J'avais de sérieuses dispositions pour cette science à laquelle je portais un vif intérêt. J'apprenais comme par enchantement et comme si je les avais toujours connus les concepts de « limite » et de « dérivée », difficiles pour la majorité des débutants. Mais je manquais de cette discipline logique et de cette pratique de la pensée scientifique supposées chez tout lecteur-élève d'un professeur français qui s'exprime en langage clair et précis tout en étant très avare d'explications. L'auteur évitait constamment ces enchaînements logiques qui eussent pu paraître sous-entendus à un homme de plus haute culture scientifique, mais non à moi, jeune Asiate. Et, plus d'une fois, je réfléchissais des heures entières à quelque réduction ascendante magique suivie de ces mots : « d'où, vu les équations précédentes, nous déduisons... » La même chose m'arrivait maintenant, mais pire encore, lorsque je lisais les livres scientifiques martiens. L'illusion qui me dominait au début de ma maladie, quand tout me paraissait facile et compréhensible, disparut sans laisser de trace Mais l'aide patiente de Netti m'assistait et aplanissait le chemin difficile.

Peu après le départ de Netti, je me décidai et entrai à la fabrique. C'était une entreprise gigantesque et très compliquée, ne ressemblant en rien à l'idée que nous nous faisons d'une fabrique de vêtements. Là, tout était réuni : filage, tissage, coupe, couture, teinture. La matière première n'était ni le lin ni le coton, ni aucune fibre végétale, pas plus que la laine ou la soie, mais quelque chose de tout à fait différent.

Jadis les Martiens fabriquaient les tissus pour vêtements à peu près comme nous actuellement : ils cultivaient des plantes textiles, tondaient la laine des animaux appropriés et les dépouillaient de leur peau, élevaient des espèces particulières d'araignées dont les toiles fournissaient une substance analogue à la soie, etc. La nécessité d'accroître sans cesse la production des céréales donna une impulsion à la transformation technique. Aux plantes textiles furent substituées les minéraux fibreux dans le genre du lin minéral.

Ensuite, les chimistes orientèrent leurs efforts vers l'analyse des toiles d'araignées et la synthèse de nouvelles matières ayant des propriétés identiques. Quand ils arrivèrent à leurs fins, une révolution s'accomplit dans ce domaine industriel en un court laps de temps et aujourd'hui les tissus de l'ancien type sont conservés seulement dans les musées historiques.

(*A suivre*).



Manuscrit de Léonide

III. — UNE FABRIQUE DE VETEMENTS

Notre fabrique était une véritable incarnation de cette révolution. Plusieurs fois par mois, on faisait venir des usines chimiques les plus proches, par voie ferrée, la « matière » à tisser : une substance semi-liquide et transparente contenue dans de grandes citernes. Au moyen d'appareils spéciaux interdisant l'accès de l'air, la matière est transvasée dans d'immenses réservoirs métalliques, d'une grande hauteur, à fond plat percé de centaines d'ouvertures microscopiques. A travers ces ouvertures, le liquide visqueux s'écoule sous une forte pression en filets qui, durcissant par l'action de l'air, se transforment en fils arachnéens transparents. Des milliers de fuseaux s'en saisissent, les lient par dizaines de brins de différentes grosseurs, les portent plus loin et transmettent un « fil » tout préparé au secteur suivant. Là, sur les métiers, les fils s'entrelacent en tissus divers : des plus fins comme la mousseline et la baptiste, au plus épais comme le drap et le feutre qui, en larges rubans infinis, s'en vont plus loin encore, à l'atelier de coupe. Là, saisis par de nouvelles machines, ils sont soigneusement pliés en nombreuses épaisseurs et l'on découpe par milliers les diverses pièces des costumes tracées et mesurées d'avance d'après différents patrons.

Les pièces taillées sont ajustées à l'atelier de couture mais sans aiguille et sans fil ni machine à coudre. Les ourlets, très exactement bâtis, s'amollissent au moyen d'une composition chimique dissolvante très volatile qui s'évapore en une minute tandis que les morceaux d'étoffe apparaissent solidement soudés ensemble et mieux qu'avec n'importe quelle couture. En même temps, les attaches sont soudées partout où il le faut, de sorte que l'on obtient des milliers de vêtements tout faits de différentes formes et sur différentes mesures.

Il existe quelques centaines de modèles correspondant aux différents âges et parmi lesquels on peut toujours en choisir un qui convienne très bien, d'autant plus que le costume est d'habitude très ample chez les Martiens. Toutefois si, par suite d'une constitution quelque peu anormale on ne trouve rien qui aille, un autre modèle est immédiatement établi sur mesure, une machine équipée pour la coupe d'après un nouveau dessin et le costume fait spécialement pour la personne donnée en une heure environ.

Quant à la couleur des vêtements, la majorité des Martiens se contentent de teintes ordinaires, sombres et discrètes, celles du tissu naturel. Mais si l'on exige une autre couleur, le costume est expédié au secteur de teinturerie où, en quelques minutes, à l'aide de procédés électro-chimiques, il acquiert la teinte désirée, idéalement égale et résistante.

Les chaussures et l'habillement d'hiver sont fabriqués par les mêmes moyens avec des étoffes semblables mais beaucoup plus fortes et plus solides. Notre fabrique n'en fournissait pas, mais d'autres, plus importantes encore, produisaient à la fois tout ce qu'il faut pour habiller un homme des pieds à la tête.

Je travaillai successivement dans tous les secteurs de la fabrique et au début, je fus très captivé par mon travail. L'atelier de coupe était particulièrement intéressant, car je devais appliquer les méthodes, nouvelles pour moi, de l'analyse mathématique. Le problème consistait à découper toutes les parties du costume dans un morceau d'étoffe donné et avec le moins de perte possible. Problème évidemment très prosaïque mais aussi très sérieux car la plus minime erreur se répétant des millions de fois entraînait un énorme déchet. Je parvins « aussi bien » que les autres à trouver des solutions satisfaisantes.

Travailler « aussi bien » que les autres, c'est à quoi je m'employais de toutes mes forces, d'ailleurs non sans succès. Mais je ne pouvais me dissimuler que cela me coûtait beaucoup plus d'efforts qu'à mes compagnons. Après les quatre ou six heures (selon l'évaluation terrienne) de travail réglementaire, j'étais extrêmement fatigué et il me fallait un repos immédiat, alors que les autres se dirigeaient vers les musées, les bibliothèques, les laboratoires ou dans diverses fabriques afin d'y observer la production et parfois même d'y travailler encore.

J'espérais m'habituer à ce nouveau genre de travail et me trouver bientôt à égalité avec tous les travailleurs. Mais cela n'eut pas lieu. Force me fut de reconnaître que je manquais de « culture de l'attention ». Le travail exigeait fort peu de mouvements physiques, je ne le cédai à personne en rapidité et en adresse et dépassai même beaucoup de mes camarades. Mais dans la surveillance des machines et des matériaux, on ne devait pas se départir d'une attention intense et soutenue, très pénible pour mon cerveau. Il faut certainement plusieurs générations pour développer cette faculté au degré qui semble ici tout à fait habituel et moyen.

Quand la fatigue commençait à se manifester (c'était en général à la fin de la journée de travail) et que l'attention me faisait défaut, il m'arrivait de commettre une erreur ou bien de retarder d'une seconde l'exécution d'un geste quelconque; alors, immanquablement, la main sûre d'un de mes voisins arrangeait la chose.

J'étais non seulement très surpris, mais parfois même troublé par leur étrange faculté de remarquer tout ce qui se passait autour d'eux sans qu'ils se détournassent une minute de leur travail. Leur sollicitude me touchait moins qu'elle ne suscitait en moi un sentiment d'amertume et d'irritation. J'eus le sentiment que l'on observait constamment mes actes... Cette inquiétude accentua encore la dispersion de mon esprit et nuisit à mon travail.

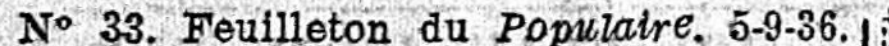
Maintenant, avec le recul du temps, quand je songe minutieusement et en toute impartialité à ces circonstances, je trouve que mes impressions d'alors étaient fausses. Tout à fait avec la même sollicitude et de la même manière, mes camarades s'entr'aidaient à la fabrique, mais peut-être moins souvent. Je n'avais pas été l'objet d'une attention ou d'un contrôle exceptionnel, comme je le croyais alors. Mais moi, homme d'un monde individualiste, je me distinguais involontairement et inconsciemment des autres, puis j'interprétais maladivement leur bonté et leur sollicitude amicales parce qu'il me paraissait à moi, homme de la société capitaliste, que je ne pouvais les payer de retour.

IV. — ENNO

Un interminable automne passa, l'hiver à peine neigeux mais froid, régnait sur notre région, dans les latitudes moyennes de l'hémisphère boréal. Le soleil, très petit, ne chauffait pas du tout, éclairait peu. La nature quitta ses couleurs vives, devint pâle et desséchée. Le froid pénétrait jusqu'au cœur, des doutes naissaient en moi et la solitude morale de l'émigré terrien devint de plus en plus pénible.

J'allai chez Enno, que je n'avais pas vue depuis longtemps. Elle m'accueillit en ami cher et proche. Ce fut un rayon de lumière transperçant le sombre hiver et les noirs soucis.

(A suivre).





Manuscrit de Léonide

IV. — ENNO

Puis, je remarquai combien elle-même était pâle et semblait lasse ou accablée de quelque chose; il y avait une sorte de tristesse secrète dans ses manières et ses paroles. Nous ne manquions pas de sujets de conversation et de bonnes heures comme je n'en avais pas connues depuis le départ de Netti, passèrent sans que je m'en aperçoive.

Quand je me levai pour rentrer à la maison, nous devînmes tristes l'un et l'autre.

— Si vos travaux ne vous obligent pas à rester ici, venez avec moi, lui dis-je.

Enno accepta immédiatement et emporta son travail (elle révisait alors de nombreux calculs et n'était pas tenue d'aller à l'observatoire). Nous partîmes pour la ville chimique où je vivais seul dans l'appartement de Menni. J'allais tous les matins à la fabrique située à une centaine de kilomètres, c'est-à-dire à une demi-heure de chez moi. Nous passions ensemble les longues soirées d'hiver, occupés de travaux scientifiques, de discussions et parfois de promenades dans les environs.

Enno me raconta son histoire. Elle avait aimé Menni dont elle fut la femme. Elle désira passionnément un enfant de lui, mais les années s'écoulèrent sans qu'elle en eût. Alors, elle prit conseil de Netti. Celle-ci étudia le cas de la manière la plus scrupuleuse et en vint à conclure catégoriquement à la stérilité de cette union. La puberté fut trop tardive chez Menni, alors que sa vie intellectuelle de savant et de penseur avait été trop précoce. L'activité du cerveau, due à un développement excessif, étouffa dès l'origine la vitalité des éléments de reproduction; c'était irrémédiable.

— Le verdict de Netti fut un coup terrible pour Enno pour laquelle l'amour de cet homme de génie et un profond instinct maternel se confondaient en une seule aspiration passionnée qui s'avérait subitement sans espoir.

Mais ce n'était pas tout; l'examen conduisit encore Netti à un autre résultat : le travail intellectuel intense de Menni et l'épanouissement complet de ses facultés géniales exigeaient le plus possible de ménagements physiques et une quasi-continence sexuelle. Enno ne put manquer de suivre ces conseils qui lui parurent bientôt pleins de bon sens et de raison. Menni, ranimé, se mit à travailler plus énergiquement que jamais; des plans nouveaux naquirent dans sa tête avec une rapidité exceptionnelle, il les réalisait avec succès et, selon toute apparence, ne sentait nullement la privation. Alors Enno, pour qui l'amour était plus cher que la vie, mais le génie de l'homme aimé plus cher que l'amour, tira les conclusions qui s'imposaient.

Elle se sépara de Menni; il en fut tout d'abord désespéré, puis s'accoutuma au fait accompli. La cause véritable de cette rupture lui demeura peut-être inconnue. Enno et Netti gardèrent le secret mais, naturellement, il fut impossible de savoir au juste si le motif caché du divorce avait vraiment échappé à la clairvoyance de Menni. Quant à Enno, la vie lui apparut si désolée, et l'impression d'accablement lui valut de telles souffrances, que peu de temps après elle résolut de mourir.

Afin d'empêcher le suicide, Netti, à laquelle Enno avait demandé son aide, en remit la réalisation au lendemain et informa Menni. Celui-ci préparait alors l'expédition sur la Terre, il envoya immédiatement à Enno une invitation de participer à cette dangereuse entreprise. Enno accepta la proposition. De nombreuses impressions nouvelles l'aidèrent à guérir. Lors du retour vers Mars, elle était parvenue à se maîtriser suffisamment pour prendre l'aspect du jeune poète heureux que j'avais connu sur l'aéronef.

Enno ne s'engagea pas dans la nouvelle expédition craignant de s'habituer de nouveau à la présence de Menni. Mais elle vivait dans une alarme continuelle sur son sort, connaissant trop bien les dangers de l'entreprise. Au cours des longues soirées d'hiver, nos pensées s'orientaient toujours sur le même point de l'Univers : là où par un vent brûlant et sous les rayons d'un soleil immense les êtres qui nous étaient le plus chers à tous deux accomplissaient avec une énergie fiévreuse leur travail de titans. Cette communauté de pensée et d'état d'âme nous rapprocha profondément. Enno fut pour moi plus qu'une sœur.

Notre rapprochement nous amena comme spontanément sans doute et sans crise à des relations amoureuses. Enno, invariablement douce et bonne, ne s'y refusa pas sans toutefois les provoquer elle-même. Elle décida seulement de n'avoir pas d'enfant de moi... Il y avait une nuance de tendresse attristée dans ses caresses, caresses d'une tendre amitié qui permet tout...

Et, comme auparavant, l'hiver étendit sur nous ses ailes pâles et froides, un long hiver martien, sans tempêtes, sans bourrasques de neige, sans dégel, calme et immobile comme la mort. Nous n'avions ni l'un ni l'autre le désir de voler vers le sud où la nature en pleine vie déployait sa parure la plus brillante. Enno ne voulait pas de ces paysages trop mal harmonisés avec son moral; j'évitais aussi les nouvelles relations et les changements parce que cela exigeait de moi un travail et une fatigue supplémentaires ; or, je n'allais que trop lentement vers mon but. Notre amitié était étrange, illusoire, l'amour sous l'emprise de l'hiver, de la peine et de l'attente...

V. — CHEZ NELLA

Enno avait été, dès son plus jeune âge, la plus proche amie de Netti dont elle me parla beaucoup. Au cours d'une de nos conversations, je fus frappé par le rapprochement des deux noms de Netti et Sterni, qui me parut bizarre. Quand je posai une question directe, Enno réfléchit, sembla même se troubler, puis répondit :

— Netti a été autrefois la femme de Sterni. Si elle ne vous l'a pas dit, je n'aurais pas dû en parler. Evidemment, j'ai commis une faute et ne me posez plus de questions à ce sujet.

Je fus singulièrement bouleversé par ce que j'entendis... Et cependant... Qu'y avait-il de nouveau ? Je n'avais jamais supposé être le premier mari de Netti. Il eût été inepte de croire qu'une femme pleine de vie et de santé, belle de corps et d'esprit, enfant d'une race libre et hautement cultivée, ait pu vivre sans amour jusqu'à notre rencontre.

(A suivre).



Alexandre Bogdanov

L'ETOILE ROUGE

Traduit du russe par Colette Peignot

Manuscrit de Léonide

V. — CHEZ NELLA

Qu'est-ce donc qui provoquait mon incompréhensible stupéfaction ? Incapable d'en juger, je sentis qu'il me fallait tout savoir, exactement et clairement. Mais il était devenu impossible de questionner Enno. Je me souvins de Nella.

Netti m'avait dit en partant : « N'oublie pas Nella, va vers elle dans les moments difficiles. » Et plus d'une fois j'avais songé à l'éventualité de la voir. Mais, d'une part, le travail m'en avait empêché, d'autre part j'éprouvais une sorte de crainte à me trouver devant les centaines d'enfants curieux qui l'entouraient. Mais maintenant, toute irrésolution disparut et j'allai ce même jour à la « Maison des Enfants » dans la Grande Ville des Machines.

Nella quitta son travail aussitôt qu'elle me vit et, se faisant remplacer par une de ses collègues, m'emmena dans sa chambre où les enfants ne pouvaient nous déranger.

J'étais décidé à ne pas lui parler directement du but de ma visite, d'autant que ce but ne m'apparaissait à moi-même ni bien sensé, ni particulièrement noble. Il était on ne peut plus naturel de parler de l'être qui nous était le plus proche à tous deux. Il me restait à saisir le moment favorable de poser ma question. Nella me parla beaucoup et avec passion de Netti, de son enfance et de sa jeunesse.

Netti avait passé ses premières années auprès de sa mère, comme cela se fait dans la plupart des cas chez les Martiens. Ensuite, quand il fallut la mettre à la « Maison des Enfants » afin de ne pas la priver de l'influence éducatrice bienfaisante de la société enfantine, Nella ne put se séparer d'elle et vint habiter dans cette même maison, puis elle y resta pour toujours en qualité de pédagogue. Cela convenait à sa spécialité scientifique : elle s'occupait surtout de psychologie.

Netti était une enfant vive, énergique, impulsive, ayant une grande soif de connaissance et d'activité. Elle était particulièrement intéressée et très attirée par le mystérieux monde astronomique, l'au-delà de la planète : la Terre, que l'on n'avait pas encore atteinte, et ses habitants inconnus étaient le rêve préféré de Netti, le sujet favori de ses conversations avec les autres enfants et les éducateurs.

Quand parut le compte rendu de la première expédition ayant abordé la Terre, la petite fille manqua devenir folle de joie et de ravissement. Elle apprit mot à mot le rapport de Menni, puis elle tourmenta Nella et les institutrices pour se faire expliquer chacun des termes obscurs. De loin, elle devint amoureuse de Menni et lui écrivit une lettre solennelle dans laquelle elle le suppliait, entre autres, de lui ramener de la Terre un enfant abandonné. Elle se chargeait de l'élever au mieux. Elle couvrit sa chambre de vues de la Terre et de portraits de Terriens, se mit à étudier les dictionnaires de langues dès qu'ils furent imprimés. Elle s'indigna de la violence exercée par Menni et ses compagnons de route sur le premier Terrien rencontré par eux : ils le firent prisonnier afin qu'il les aidât à apprendre les langues, puis elle se prit à regretter amèrement qu'on l'ait rendu à la liberté au lieu de l'amener sur Mars. Elle décida fermement d'aller sur la Terre un jour et, en réponse à une plaisanterie de sa mère lui disant qu'elle se marierait là-bas, elle déclara, songeuse : « C'est très possible ! »

Netti ne m'avait jamais dit tout cela ; elle évitait en général, dans la conversation, les allusions au passé. Et personne, même elle, n'aurait pu m'en parler mieux que Nella. L'amour maternel rayonnait dans ses récits. Pendant quelques minutes, je m'oubliai complètement, j'avais devant moi, comme si elle était vivante, une enfant ravissante, avec ses grands yeux ardents et son inclination mystérieuse pour un monde lointain, lointain. Mais cela passa rapidement... je repris conscience de ce qui m'entourait, du but de ma visite, et j'en eus le cœur serré.

Enfin, nous en vînmes aux années plus récentes de la vie de Netti ; je me décidai à demander, de l'air le plus calme et le plus naturel possible, comment étaient nées les relations entre Netti et Sterni. Nella songea un instant.

Ah ! voilà... dit-elle. Ainsi vous êtes venu chez moi pour cela... Pourquoi donc ne me l'avez-vous pas dit franchement ?

Sa voix était nuancée d'une sévérité inhabituelle. Je me tus.

— Il va de soi que je puis vous raconter la chose, dit-elle. C'est une histoire bien simple. Sterni avait été l'un des professeurs de Netti, il faisait aux jeunes gens des cours de mathématiques et d'astronomie. Quand il revint de son premier voyage sur la Terre — c'était, me semble-t-il, la deuxième expédition de Menni — il fit toute une série de rapports sur cette planète et ses habitants. Netti était sa fidèle auditrice. La patience et l'attention qu'il prêtait aux éternelles questions de celle-ci les rapprochèrent beaucoup. Leur sympathie aboutit au mariage. Alors eut lieu une sorte d'attraction polaire de deux natures tout à fait disparates et opposées en bien des points. Cette même incompatibilité se manifestant de manière plus constante et totale dans leur vie commune détermina une froideur réciproque et le divorce. Voilà tout.

Dites-moi quand a eu lieu la rupture ?

— Elle devint définitive après la mort de Letta. Au vrai, l'intimité de Netti et Letta a été l'origine du divorce. Netti se sentait mal à l'aise devant l'esprit froidement analytique de Sterni. il détruisait systématiquement et avec obstination tous les châteaux en Espagne, toutes les fantaisies de l'esprit et des sens dont elle vivait si fortement. Sans le vouloir, elle se mit à chercher un homme qui se comporterait autrement envers tout cela. Et ce vieux Letta avait une rare sensibilité de cœur avec un enthousiasme presque enfantin. Netti trouva en lui le camarade dont elle avait besoin. Non seulement il savait comprendre les élans de son imagination, mais souvent même il s'y laissait entraîner avec elle. Auprès de lui, elle se reposait moralement de la critique toujours plus sévère et glacée de Sterni. Comme elle il aimait la Terre en songe et par fantaisie, croyait en l'union future des deux mondes qui déterminerait le grand épanouissement et la grande poésie de la vie. Et quand elle apprit qu'un être doué d'un tel trésor de sensibilité n'avait jamais connu l'amour, Netti ne put s'accoutumer à cette idée. Ainsi naquit sa deuxième liaison.

— Une minute, interrompis-je. Vous ai-je bien compris ? Vous dites qu'elle a été la femme de Letta ?

— Oui, répondit Nella.

— Mais le divorce définitif avec Sterni n'eut-il pas lieu après la mort de Letta ?

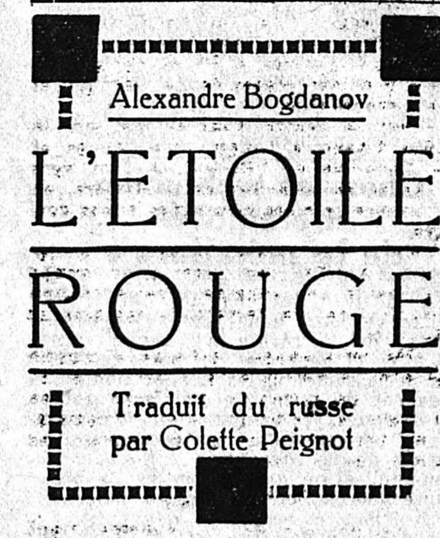
— Oui. Vous ne comprenez pas ?

— Si, je vous comprends. Seulement, j'ignorais tout cela.

A cet instant, nous fûmes interrompus. Un des enfants avait une crise nerveuse et Netti était appelée d'urgence auprès de lui. Je restai seul un moment. La tête me tournait, je me sentais si bizarre qu'aucun mot, ne pourrait décrire mon état. Que se passait-il ? Rien de particulier. Netti était un être libre et se conduisait en être libre. Letta avait été son mari ? Je l'avais toujours estimé et j'eusse éprouvé à son égard une ardente sympathie, même s'il n'avait sacrifié sa vie pour moi. Netti avait été la femme de ses deux camarades en même temps ?

(A suivre).

N° 35. Feuilleton du *Populaire*. 7-9-36



Manuscrit de Léonide

V. — CHEZ NELLA

Mais n'avais-je pas toujours pensé que le mariage exclusif dans nos milieux provient seulement des conditions économiques qui limitent et paralysent l'homme à chaque pas; ici, ces conditions n'existaient point, il y en avait d'autres qui ne créaient aucune gêne dans la vie sentimentale et sexuelle. D'où venait donc cette perplexité inquiète et cette incompréhensible douleur qui me faisait tantôt m'exclamer, tantôt éclater de rire ? Ou bien, étais-je incapable de sentir selon ma façon de penser ? Il semble bien qu'il en soit ainsi, oui. Et ma liaison avec Enno ? Où donc est ma logique ? Que suis-je donc moi-même ? Quelle absurde situation !...

Ah ! oui... mais, ceci encore : pourquoi Netti ne m'avait-elle rien dit ? Combien de secrets et de tromperies découvrirai-je encore autour de moi ? De nouveau le mensonge ! Non, le secret, c'est vrai. Il n'y avait pas eu tromperie. Mais dans ce sens, le secret n'est-il pas une tromperie ?...

Ces idées passaient en tourbillon dans ma tête quand la porte s'ouvrit et Nella réapparut. Elle dut lire sur mon visage combien je souffrais, car toute trace de sévérité disparut de sa voix :

— Bien entendu, dit-elle, il n'est pas facile de s'habituer à des rapports tout à fait étrangers aux mœurs d'un monde auquel on n'est pas lié par le sang. Vous avez surmonté déjà bien des obstacles, vous viendrez à bout de celui-ci. Netti croit en vous et je pense qu'elle a raison. Mais est-il possible que votre foi en elle soit ébranlée ?

— Pourquoi m'a-t-elle caché tout cela ? Est-ce là sa confiance ? Je ne puis la comprendre.

— Pourquoi a-t-elle agi ainsi ? Je l'ignore. Mais je sais qu'elle a été guidée non par de bas motifs, mais par de bonnes et sérieuses raisons. La lettre que voici vous les expliquera peut-être. Elle me l'a laissée pour vous pour le cas où, justement, nous aurions un entretien tel que celui-ci.

La lettre était écrite dans ma langue maternelle que Netti avait si bien étudiée. Voici ce que j'y lus :

« Mon Lenni ! Je ne t'ai pas parlé une seule fois de mes liens personnels antérieurs, mais non que je voulusse te cacher quoi que ce fût de ma vie. Je crois profondément en ta lumineuse intelligence et en la noblesse de ton cœur. Aussi étrangères et inhabituelles que t'apparaissent certaines de nos relations vitales, je ne doute pas qu'en fin de compte tu ne saches les comprendre loyalement et les juger à leur juste valeur.

« Mais je craignais une chose... Après ta maladie, tu as rapidement accumulé des forces pour le travail mais tu n'avais pas retrouvé ce plein équilibre psychique dont dépend la maîtrise de soi, dans les paroles et dans les actes, à tout instant et quelles que fussent les impressions subies. Et si, par une impulsion soudaine et sous l'empire des forces instinctives du passé qui dorment toujours dans les profondeurs de l'âme humaine, tu t'étais comporté avec moi, femme, et ne serait-ce qu'une seconde, de cette manière odieuse née de la violence et de l'esclavage qui sévissent dans le vieux monde, tu ne te le serais jamais pardonné. Oui, mon cher, je sais, tu es sévère et souvent même cruel envers toi-même. C'est une particularité acquise à votre vieille école de combat éternel du monde terrestre ; et une seconde d'emportement absurde et maladif resterait pour toujours à tes yeux comme une tache sombre sur notre amour.

« Mon Lenni, je veux et peux te rassurer. Que s'endorme en ton âme et pour ne jamais te réveiller le mauvais sentiment qui relie l'amour humain au sentiment de propriété. Désormais je n'aurai d'autre lien que le nôtre. Je puis te le promettre facilement et avec certitude parce que, devant mon amour pour toi, devant mon désir passionné de t'aider dans ta grande tâche, tout me paraît mesquin et insignifiant. Je t'aime comme femme mais aussi comme une mère qui conduit son enfant dans une vie nouvelle et étrangère pleine d'efforts et de dangers. Cet amour est plus fort et plus profond qu'aucun autre au monde. Et c'est pourquoi ma promesse ne comporte aucun sacrifice.

« Au revoir, mon cher enfant aimé.

« Ta Netti. »

Quand j'eus terminé la lecture de cette lettre, Nella me regarda, interrogative.

— Vous aviez raison, dis-je, et lui baisai la main.

VI. — RECHERCHES

Il me resta de cet épisode un sentiment de profonde humiliation. Je me mis à interpréter de manière plus morbide encore la supériorité de ceux qui m'entouraient, tant à la fabrique que dans toutes mes autres relations avec les Martiens. Sans aucun doute, j'exagérais leur supériorité et ma propre faiblesse. Dans leur bienveillance et leur sollicitude à mon égard, je commençais à voir une nuance presque méprisante de condescendance ; dans leur réserve discrète, une aversion cachée pour un être inférieur. Ma rigueur de conception et ma justesse d'appréciation se trouvaient de plus en plus faussées dans ce sens.

Sous tous les autres rapports, ma tête demeurait lucide et travaillait à chercher les causes réelles du départ de Netti. Plus encore qu'auparavant j'étais persuadé que la participation de cette dernière à l'expédition n'avait pas été décidée sans motifs plus forts et plus graves que les raisons invoquées devant moi. Sa lettre, nouvelle preuve de son amour et de la grande signification qu'elle accordait à ma mission pour le rapprochement des deux mondes, confirmait mon point de vue : Netti ne s'était pas décidée sans raisons exceptionnelles à me laisser pour longtemps seul au milieu des abîmes et des écueils d'une vie étrangère, tout en sachant mieux que moi-même quels dangers me menaçaient. Il y avait quelque chose que j'ignorais mais c'était à coup sûr en rapport étroit avec ma personne et il me fallait éclaircir cela à tout prix.

Je décidai de parvenir à la vérité en procédant par recoupements. Me rappelant certaines remarques involontaires et fortuites de Netti, et l'expression inquiète que je surprenais sur son visage bien avant d'entendre parler des expéditions coloniales, j'en vins à conclure que Netti s'était décidée à la séparation non quand elle m'en avertit, mais depuis fort longtemps, et pas plus tard qu'aux premiers jours de notre mariage. Aussi fallait-il retrouver les causes dès cette époque. Mais où les chercher ?

Elles pouvaient être liées, soit aux Netti, comme la moins vraisemblable. Par conséquent, il fallait avant tout orienter mes recherches dans la seconde direction et commencer par éclaircir pleinement l'histoire de l'origine de l'expédition.

Il va sans dire que l'expédition avait été décidée par le « groupe colonial » ; ainsi nommait-on la réunion des travailleurs qui prenaient une part active à l'organisation des voyages interplanétaires, de concert avec les représentants de la statistique centrale et des usines constructrices d'éthéronefs ou productrices des moyens indispensables à ces voyages. Je savais que le dernier congrès de ce « groupe colonial » s'était tenu précisément pendant ma maladie. Menni et Netti y participaient. Comme, à ce moment, je me rétablissais et m'ennuyais sans Netti, je désirais assister au congrès, mais elle me dit que c'était dangereux pour ma santé. Ce « danger » ne dépendait-il pas de quelque chose que je devais ignorer ? Cette question exigeait de me procurer les comptes rendus exacts du congrès et de lire tout ce qui pouvait se rapporter aux affaires personnelles de Netti, soit à l'origine, au caractère, à la signification de l'expédition elle-même. La première hypothèse apparaissait, après lecture de la lettre, de porter à l'affaire. *(A suivre).*

N° 36. Feuilleton du *Populaire*. 8-9-36



Manuscrit de Léonide

VI. — RECHERCHES

Mais là, je rencontrai des difficultés. A la bibliothèque coloniale, on me donna seulement le recueil des résolutions du congrès. Dans ces textes se trouvait parfaitement indiquée presque dans les moindres détails, toute l'organisation de la grandiose entreprise sur Vénus, mais rien qui ressemblât à ce qui m'intéressait plus spécialement. Cela n'épuisait nullement la question pour moi. Les décisions étaient exposées en détail mais sans aucune motivation et sans allusion aux débats qui les avaient précédées. Quand j'expliquai au bibliothécaire que j'avais besoin des comptes rendus mêmes, il me dit qu'ils n'étaient pas publiés et que, d'une façon générale, on n'établissait pas de procès-verbaux détaillés comme d'ordinaire aux assemblées économico-techniques.

A première vue, cela semblait plausible. Les Martiens, en effet, ne publient le plus souvent que les *résolutions* de leurs congrès techniques. Ils estiment que toute *opinion* sensée et utile exprimée là sera, soit reflétée dans la décision prise, soit mieux expliquée et commentée par l'auteur lui-même dans un article spécial, une brochure, un livre s'il le juge nécessaire plutôt que dans un bref discours. Chez les Martiens, tout est condensé sous le plus mince format possible, ils n'aiment pas propager à l'excès leurs documents et l'on ne saurait trouver chez eux rien de semblable à nos volumineux « travaux de commission ». Mais dans le cas présent, je n'accordai pas foi à ce que me dit le bibliothécaire. Des questions trop importantes et trop graves avaient été décidées au congrès pour qu'on puisse en user avec leur délibération comme avec celle des débats ordinaires sur une question technique quelconque.

Cependant, je m'efforçai de cacher ma méfiance et, pour éloigner de moi tout soupçon, je m'absorbai docilement dans l'étude de ce qu'on me donna, en réalité, je méditais durant ce temps un plan d'actions futures. Il était évident que je ne trouverais pas ce dont j'avais besoin dans une bibliothèque : soit que les procès-verbaux n'existassent pas, soit que les bibliothécaires prévenus les cachassent à ma vue. Restait autre chose : le secteur phonographique de la bibliothèque.

Les procès-verbaux du congrès pouvaient s'y trouver, même au cas où ils ne seraient pas imprimés. Le phonographe remplace souvent la sténographie chez les Martiens et de nombreux phonogrammes inédits des différentes assemblées publiques sont conservés dans leurs archives.

Je choisis le moment où le bibliothécaire était absorbé dans son travail pour passer au secteur phonographique sans être aperçu. Là, je demandai au camarade de service le grand catalogue des phonogrammes. Il me le donna.

J'y trouvai facilement les numéros qui m'intéressaient et, affectant d'éviter un dérangement à ce camarade, je me mis à les rechercher moi-même. Cela aussi me fut facile.

Il y avait quinze phonogrammes, autant que de séances au congrès. Selon l'habitude des Martiens, à chacun était jointe une table des matières. Je les examinai rapidement.

Les cinq premières séances étaient consacrées entièrement à un rapport sur les expéditions organisées après le congrès précédent et sur les nouveaux perfectionnements de la technique des étheronefs.

Le titre du sixième phonogramme portait :

« Motion de la Statistique Centrale sur le passage à la colonisation massive. Choix de la planète : Terre ou Vénus. Discours et thèses de Sterni, Netti, Menni et d'autres. Décision préalable en faveur de Vénus. »

J'eus le pressentiment de toucher à l'objet de mes recherches. Je plaçai le phonogramme dans l'appareil. Ce que j'entendis se grava dans mon âme pour toujours. Voici ce que c'était.

Menni, président du congrès, ouvre la sixième séance et prend la parole le premier en qualité de rapporteur de la Statistique Centrale.

Au moyen de chiffres précis, il démontre que l'accroissement de population et la progression des besoins rendront inévitable d'ici trente ans une pénurie des ressources alimentaires si les Martiens se limitent à l'exploitation de leur seule planète. La découverte de la synthèse technique des albumines de la matière inorganique pouvait parer à ce danger mais il était impossible de garantir qu'on y parviendrait avant trente ans. Aussi devenait-il indispensable que le « groupe colonial », dépassant les simples expéditions scientifiques sur d'autres planètes, en vienne à l'organisation d'une véritable émigration massive de la population. En fait, il y avait deux planètes accessibles aux Martiens et possédant d'énormes richesses naturelles. Il fallait décider sans retard laquelle des deux serait considérée comme centre de colonisation, puis se mettre à l'élaboration d'un plan.

Menni demande s'il y a des contradicteurs désireux de se prononcer sur le fond contre la proposition de la Statistique Centrale ou contre son argumentation. Personne ne demande la parole.

Alors, Menni met en discussion la question du choix de la planète comme premier centre de colonisation en masse.

La parole est à Sterni.

VII. — STERNI

— La première question posée par le délégué de la Statistique Centrale — débuta Sterni de son ton mathématico-pratique coutumier — celle du choix de la planète à coloniser ne demande à mon avis aucune réponse parce qu'elle est résolue depuis longtemps et par l'évidence même. Nous n'avons pas le choix. Des deux planètes accessibles à présent, une seule peut, en général, convenir à la colonisation massive. C'est la Terre. Il existe, sur Vénus, une grande documentation dont vous avez naturellemnt tous pris connaissance. Or, il n'y a qu'une conclusion possible à toutes les données rassemblées : nous ne pouvons actuellement nous emparer de Vénus. Son soleil brûlant accablera et épuisera nos colons, ses terribles orages et ses tempêtes détruiront nos constructions, disperseront dans l'espace nos aéroplanes et les briseront contre les montagnes géantes. Nous pourrions encore venir à bout de ses monstres, bien qu'au prix de nombreuses victimes, mais le milieu bactériologique extrêmement riche nous est à peine connu et combien de maladies nouvelles pour nous recèle-t-il ? Les forces volcaniques se trouvent encore en activité, combien de tremblements de terre, de soudaines éruptions de lave et de submersions océaniques nous promettent-elles ? Des êtres raisonnables ne doivent pas entreprendre l'impossible. La tentative de coloniser Vénus nous coûterait d'innombrables victimes, par surcroît inutiles, victimes non de la science et du bonheur universel, mais de la bêtise et de l'illusion. Cette question me paraît claire et rien que le rapport de la dernière expédition sur Vénus ne peut laisser quelque doute que ce soit à qui que ce soit.

« Donc, s'il est question d'émigration massive, il ne saurait s'agir que d'émigration sur la Terre. Là, les obstacles naturels sont insignifiants et les richesses incalculables — elles surpassent huit fois celles de notre planète. La colonisation elle-même est toute prête puisqu'elle existe déjà sur la Terre, quoique à un niveau de culture peu élevé. Bien entendu, la Statistique Centrale est au courant de tout cela. Si elle nous propose un choix et si nous jugeons utile d'en discuter, c'est uniquement pour cette raison que la Terre nous oppose un très sérieux obstacle : son Humanité.

(*A suivre*).

N° 37. Feuilleton du *Populaire*. 9-9-36.



Manuscrit de Léonide

VII. — STERNI

« Les hommes de la Terre en sont les maîtres et, en aucun cas, ne la céderont volontairement, ne céderont une part si peu importante soit-elle de sa superficie. Cela découle de tout le caractère de leur culture dont la base est la propriété privée garantie par la violence organisée. Quoique même les peuples les plus civilisés de la Terre n'exploitent en réalité qu'une part insignifiante des forces de la nature qui leur sont accessibles, leur tendance à l'invasion de nouveaux territoires ne faiblit jamais. La mainmise systématique sur les terres et les biens des races les moins cultivées porte chez eux le nom de politique coloniale et elle est considérée comme l'une des tâches essentielles de leur vie politique. On peut imaginer comment ils se comporteraient devant notre proposition naturelle et sensée de nous céder une partie de leurs continents, en échange de quoi nous leur apprendrions et les aiderions à utiliser incomparablement mieux l'autre partie... Pour eux, la colonisation n'est qu'une question de force brutale et de spoliation ; et que nous le voulions ou non, ils nous *obligeront* à adopter ce point de vue à leur égard.

« Si, étant donné cela, il s'agissait seulement de leur prouver une fois pour toutes la prépondérance de notre force, ce serait relativement simple et n'exigerait pas plus de victimes qu'une quelconque de leurs guerres habituelles, insensées et inutiles. Il existe chez eux des grands troupeaux de gens dressés au meurtre et appelés « armées » qui serviraient d'instruments adéquats à cette sorte de violence. N'importe lequel de nos éthéronefs pourrait détruire en quelques minutes, par un déluge de rayons destructeurs émanés de la désagrégation accélérée du radium, un ou deux de ces troupeaux et ce serait plus utile que nuisible même à leur civilisation. Mais, malheureusement, la chose est loin d'être si simple et les principales difficultés ne feraient que commencer à partir de ce moment.

« Dans l'éternelle lutte entre les différentes races de la Terre, il s'est constitué une particularité psychologique dénommée patriotisme. Ce sentiment indéterminé, mais fort et profond, renferme une méfiance mauvaise envers tous les autres peuples et toutes les races étrangères, une adaptation animale à des conditions générales d'existence, surtout au territoire auquel s'incorporent les races humaines comme la tortue à sa carapace, une sorte de prétention collective et souvent, semble-t-il, un simple besoin de destruction, de violence et de conquête. Le patriotisme acquiert une force et une acuité extraordinaires après les défaites militaires, surtout quand les vainqueurs s'emparent d'une partie du territoire des vaincus ; le patriotisme des vaincus revêt alors un caractère de haine prolongée et cruelle envers les vainqueurs et la vengeance devient l'idéal vital de tout un peuple, non seulement de ses pires éléments — classes dirigeantes ou « supérieures » — mais des meilleurs, des masses laborieuses.

« Et si nous nous emparions d'une partie de la surface terrestre par la violence indispensable, il en résulterait sans aucun doute l'union de toute l'humanité terrestre dans un seul élan de patriotisme terrien, de haine raciale implacable et d'hostilité à nos colons ; l'extermination des nouveaux venus, par quelque moyen que ce soit, même le plus perfide, deviendrait aux yeux de tous un exploit noble et sacré, digne de gloire immortelle. L'existence de nos colons serait absolument insupportable. Vous savez que la destruction de la vie est chose en général très facile, même pour une race non civilisée ; nous sommes infiniment plus forts que les Terriens en cas de lutte ouverte, mais, par attaques brusquées, ils peuvent nous tuer aussi facilement qu'ils s'entretuent d'habitude. Il faut ajouter que l'art de la destruction est beaucoup plus développé chez eux que tous les autres aspects de leur culture.

« Il nous serait certainement impossible de vivre avec eux et parmi eux. Cela signifierait, de leur côté, complots sans fins et terrorisme ; du nôtre, conscience latente d'un danger inéluctable et innombrables victimes. Il faudrait les expulser de toutes les régions occupées par nous, évacuer d'un seul coup des dizaines, peut-être des centaines de millions d'habitants. Avec leur organisation sociale qui n'admet pas la coopération en camaraderie, leurs rapports sociaux qui font dépendre de paiements d'argent les services et l'entr'aide, enfin, avec leurs moyens de production maladroits et dépourvus de souplesse qui retardent l'élargissement de la production et de la répartition des produits, ces millions de gens expulsés par nous seraient pour la plupart voués au martyre de la mort par la famine. Et la minorité épargnée formerait contre nous des cadres d'agitateurs acharnés et fanatiques au milieu de l'humanité terrestre.

« Et il faudrait néanmoins continuer la lutte. Notre colonie terrestre devrait se transformer en camp militaire constamment gardé. La crainte d'invasions futures et une forte haine ethnique orienteraient toutes les forces des peuples de la Terre vers la préparation et l'organisation de guerres contre nous. Si, d'ores et déjà, leurs armes sont bien plus perfectionnées que leurs instruments de travail, le progrès de leur technique destructrice ira incomparablement plus vite encore. En même temps, ils rechercheront et guetteront l'occasion d'une brusque ouverture des hostilités et s'ils y parviennent, nous subirons certainement des pertes irréparables, quand bien même l'affaire se terminerait par notre victoire. A part cela, il n'est pas impossible qu'ils apprennent par un moyen quelconque la composition de notre arme essentielle. La matière radiante leur est déjà connue, et la méthode de désagrégation accélérée peut, soit leur être révélée chez nous, soit être découverte par leurs propres savants. Vous n'ignorez pas que, muni d'une telle arme, celui qui devance de quelques minutes l'adversaire, l'anéantit immanquablement et que, dans ce cas, il est aussi facile d'exterminer la vie supérieure que la vie la plus élémentaire.

« Quelle serait donc l'existence de nos camarades au milieu de ces dangers et dans cette continuelle expectative. Non seulement la joie de vivre se trouverait empoisonnée, mais son essence même en serait vite dénaturée et avilie. Il s'y infiltrerait peu à peu le soupçon, la méfiance, et la cruauté indissolublement liée à la soif égoïste d'autoconservation. Cette colonie cesserait d'être notre colonie et se métamorphoserait en république militaire parmi des vaincus, des peuples invariablement ennemis. Les attaques répétées et leurs victimes ne feraient pas seulement naître un sentiment de vengeance et de haine en altérant l'image de l'homme qui nous est chère, mais nous forceraient objectivement à passer de la défensive à l'offensive implacable. Et, en fin de compte, après de longues hésitations, de douloureuses et stériles pertes de forces, la question se poserait inévitablement comme elle doit se poser dès maintenant pour nous, individus conscients qui prévoyons la marche des événements : *la colonisation de la Terre exige l'extermination totale de l'humanité terrestre.* »

(Une rumeur d'épouvante où l'on distingue une exclamation retentissante et indignée de Netti, parcourt la centaine d'auditeurs. Quand le silence est rétabli, Sterni continue avec calme.

« Il faut comprendre la nécessité absolue et la regarder en face fermement, aussi rude soit-elle. Une alternative nous est offerte ; soit l'arrêt dans l'évolution de notre vie, soit l'anéantissement d'une vie qui nous est étrangère, sur la Terre. Il n'y a pas d'autre possibilité. (*Voix de Netti :* « C'est faux ! ») Je sais à quoi pense Netti en protestant contre mes paroles et je vais examiner à l'instant la troisième possibilité qu'elle imagine.

(*A suivre.*)



Manuscrit de Léonide

VII. — STERNI

« C'est une tentative de rééducation immédiate de l'humanité terrestre, plan vers lequel nous penchions tous, il y a quelque temps encore, mais auquel, à mon avis, il faut inévitablement renoncer aujourd'hui. Nous en savons assez long déjà sur les Terriens pour comprendre que cette idée est irréalisable.

« Le niveau de culture des peuples avancés de la Terre correspond approximativement à celui de nos ancêtres à l'époque du percement des Grands Canaux. Le capital domine aussi là-bas et il existe un prolétariat qui lutte pour le Socialisme. A en juger là-dessus, on pourrait croire que le moment n'est pas loin d'une révolution qui abolira le système de l'oppression organisée et créera la possibilité d'un libre et rapide développement de la vie humaine. Mais dans le capitalisme terrien, il y a des particularités importantes qui modifient sensiblement toute la question.

« D'un côté, le monde terrestre est morcelé terriblement par les divisions politiques et nationales, de sorte que la lutte pour le Socialisme est conduite non comme processus unique et sans mélange dans une vaste société, mais comme série de processus indépendants et originaux dans des sociétés isolées, séparées par l'organisation gouvernementale, la langue et parfois la race. D'autre part, les formes de la lutte sociale sont beaucoup plus brutales et mécaniques là-bas qu'elles ne l'ont été chez nous, et l'oppression directe incarnée dans les armées permanentes et les insurrections armées y joue un rôle incomparablement plus grand.

« De tout cela, il résulte que la question de la révolution sociale devient très vague : on prévoit non pas une, mais plusieurs révolutions sociales dans divers pays, à diverses époques et même, dans une large mesure, selon toute vraisemblance, de caractères différents et surtout d'issue douteuse et instable. Les classes dirigeantes, appuyées sur l'armée et sur une haute technique militaire, peuvent en certains cas faire subir au prolétariat insurgé une défaite assez destructrice pour retarder de plusieurs dizaines d'années la victoire du Socialisme dans de vastes empires; on a déjà vu des exemples de ce genre dans les annales de la Terre. Ensuite, certaines nations avancées où triomphera d'abord le Socialisme seront comme des îlots dans un monde capitaliste ennemi, parfois même pré-capitaliste. Craignant pour leur propre domination, les classes dirigeantes des pays non socialistes tendront tous leurs efforts pour détruire ces îlots, organiseront constamment des agressions armées et trouveront dans les nations socialistes, parmi les anciens propriétaires, grands et petits, assez d'alliés prêts à n'importe quelle trahison. Le résultat de ces heurts est difficile à deviner d'avance. Mais même là où le Socialisme se maintiendra et sortira vainqueur, son caractère se trouvera pour longtemps profondément altéré par de nombreuses années d'état de siège, de terreur nécessaire et de militarisme dont la conséquence inéluctable est un patriotisme barbare. Ce sera loin d'être notre Socialisme.

Nôtre tâche consistait déjà d'après nos plans antérieurs, à aider et accélérer le triomphe du Socialisme. Quel moyen avons-nous de le faire ? Nous pouvons, primo, transmettre aux Terriens notre technique, notre science, notre art de maîtriser les forces de la nature, et ainsi élever leur culture à un degré tel que les formes arriérées de la vie économique et politique entrent en contradiction trop violente avec cette culture et tombent du fait de leur inutilité. Nous pouvons, secundo, soutenir directement le prolétariat socialiste dans sa lutte révolutionnaire et l'aider à vaincre l'opposition des autres classes, à briser toute résistance. Il n'y a pas d'autres moyens. Mais ces deux-là atteindront-ils le but? Nous en savons assez aujourd'hui pour répondre catégoriquement : non !

« A quoi aboutirait chez les Terriens la connaissance de notre savoir et de nos méthode techniques?

« Les classes dirigeantes de tous les pays s'en saisiraient les premières à leur profit et pour accroître leur force. C'est inévitable puisqu'ils auront entre les mains tous les moyens matériels de travail et qu'ils seront servis par quatre-vingt-dix-neuf pour cent des savants et des ingénieurs, c'est-à-dire que les *possibilités d'adaptation* de la nouvelle technique leur appartiendront. Et ils l'utiliseront dans la stricte mesure où ils peuvent en tirer avantage et autant que cela renforcera leur puissance sur les masses. De plus, ils s'efforceront de mettre en action sans retard, pour écraser le prolétariat socialiste, ces moyens nouveaux et puissants de destruction et d'extermination tombés entre leurs mains. Ils décupleront les persécutions et organiseront une vaste machination pour provoquer au plus tôt les prolétaires aux hostilités ouvertes; ils anéantiront au cours du combat les meilleures et les plus conscientes forces du prolétariat, le décapiteront idéologiquement, jusqu'à ce qu'il réussisse à s'assimiler à son tour de nouvelles et meilleures méthodes de lutte armée. Ainsi notre intervention servirait de stimulant à la réaction d'en haut et lui procurerait en même temps des armes d'une force inconnue jusqu'alors. Au total, elle retarderait de plusieurs dizaines d'années la victoire du socialisme.

« Qu'obtiendrions-nous en essayant de prêter assistance directe au prolétariat socialiste contre ses ennemis ?

« Supposons, car ce n'est pas encore certain, qu'il fasse alliance avec nous. Les premières victoires seraient alors facilement gagnées. Mais après ? Une inévitable explosion du patriotisme le plus acharné et le plus frénétique se déchaînerait dans toutes les autres classes de la société contre nous et contre les socialistes. Le prolétariat ne représente qu'une minorité dans presque tous les pays, même les plus évolués de la Terre; la majorité est formée de résidus non désagrégés encore de la classe des petits propriétaires, masses des plus ignorantes et des plus enténébrées. Les soulever contre le prolétariat serait alors très facile pour les gros propriétaires et leurs plus proches serviteurs — fonctionnaires et savants — parce que ces masses, conservatrices par nature et souvent même réactionnaires, considèrent avec une extrême hostilité tout progrès rapide. Le prolétariat d'avant-garde, entouré de tous côtés d'ennemis furieux et implacables (et de larges couches de prolétaires arriérés se joindront à eux) se refusera à une position intenable comme s'y refuseraient nos colons au milieu des peuples terriens vaincus. Les attaques traîtresses, les massacres seront innombrables, mais le plus grave est que la position du prolétariat dans la société sera on ne peut plus défavorable pour diriger sa transformation sociale. Et là encore, loin de rapprocher la révolution socialiste, notre immixtion la retarderait.

« Aussi l'époque de cette révolution demeurera-t-elle imprécise et ne dépend-t-il pas de nous de l'accélérer. En tout cas, l'attente même serait beaucoup trop longue pour nous. Dans trente ans déjà, l'excédent de population atteindra chez nous quinze à vingt millions d'âmes et croîtra ensuite de vingt à vingt-cinq millions chaque année. Il faut opérer *d'avance* un mouvement de colonisation important, sinon nous manquerons de forces et de moyens pour le réaliser d'emblée à la mesure nécessaire.

« A part cela. il est fort douteux que nous ayons des rapports pacifiques même avec les sociétés socialistes de la Terre, si elles se formaient inopinément. Comme je l'ai déjà dit, ce ne sera pas *notre* socialisme, sous bien des rapports.

(A suivre).

N° 39. Feuilleton du *Populaire*. 11-9-36



Manuscrit de Léonide

« Des siècles de morcellement national, d'incompréhension mutuelle, de luttes brutales et sanglantes n'ont pu passer en vain; ils laisseront pour longtemps des traces profondes dans la psychologie de l'humanité terrienne libérée; et nous ignorons combien de barbarie et d'étroitesse les socialistes de la Terre introduiront avec eux dans leur nouvelle société.

« Nous avons sous les yeux une expérience qui permet de juger à quel point la psychologie de la Terre, même chez ses meilleurs représentants, est éloignée de la nôtre. Nous avons ramené avec nous, de notre dernière expédition, un socialiste terrien, homme éminent dans son milieu par sa force d'âme et sa santé physique. Et que s'est-il passé ? Toute notre existence lui a été si étrangère et en telle contradiction avec tout son organisme, que bien peu de temps s'est écoulé avant qu'il ne tombe malade d'un profond déséquilibre psychique.

« C'est l'un des meilleurs, choisi par Menni lui-même parmi beaucoup de Terriens. Que pouvons-nous attendre des autres ?

« Donc, le même dilemme se pose: ou l'arrêt de notre propre reproduction, suivi de la régression de notre vie, ou la colonisation de la Terre basée sur l'extermination de toute son humanité.

« Je parle de l'extermination de toute son humanité parce que nous ne pourrions même pas faire exception pour l'avant-garde socialiste. Premièrement, dans une destruction générale, il n'y aurait aucune possibilité technique de préserver cette avant-garde disséminée dans les masses dont elle représente une part infime. Et deuxièmement, si nous parvenions à conserver les socialistes, eux-mêmes commenceraient ensuite une guerre acharnée et implacable contre nous, s'y sacrifiant jusqu'au dernier, parce qu'ils ne pourraient jamais pardonner le meurtre de centaines de millions d'hommes semblables à eux et dont beaucoup leur étaient attachés par de nombreux liens vitaux très étroits. Dans le heurt de deux mondes, il n'y a pas ici de compromis.

« Nous devons choisir. Et je dis : nous ne pouvons choisir qu'une chose.

« On ne doit pas sacrifier une vie supérieure à une vie inférieure. Parmi les Terriens, il ne se trouverait pas quelques millions d'hommes tendant consciemment à un type d'existence véritablement humain. Nous ne pouvons nous refuser, dans l'intérêt de ces êtres embryonnaires, à la conception et à l'évolution de dizaines, peut-être de centaines de millions d'hommes de notre monde, hommes dans l'acception incomparablement plus pleine de ce mot. Et il n'y aura pas de cruauté dans nos actes, car nous saurons exécuter cette extermination de telle sorte qu'elle comporte pour les Terriens beaucoup moins de souffrances qu'ils ne s'en infligent sans cesse les uns aux autres.

« La vie universelle est une. Et pour elle, ce ne sera pas une perte, mais une acquisition si, à la place du socialisme terrestre encore lointain et semi-barbare, se développait dès maintenant là-bas notre socialisme, vie infiniment plus harmonieuse dans son développement continu et illimité. »

(Au discours de Sterni succède d'abord un profond silence, que rompt Menni en proposant à tout contradicteur de se prononcer. Netti prend la parole.)

VIII. — NETTI

« La vie universelle est une », a dit Sterni. Et que nous a-t-il donc proposé ?

« De détruire, d'exterminer à jamais un type original complet de cette vie, type que nous ne pourrions ensuite ni reconstituer, ni remplacer.

« Une belle planète a vécu des centaines de millions d'années, vécu de sa vie propre, à nulle autre pareille... Et voici que, de ses éléments puissants, une conscience s'est élaborée; s'élevant des degrés inférieurs aux degrés supérieurs après un combat cruel et difficile, elle a pris enfin des formes *humaines* qui nous sont chères et proches. Mais ces formes ne sont pas *celles* de chez nous; l'histoire d'une autre nature, d'une autre lutte s'y reflète et s'y concentre; elles recèlent un autre principe renfermant d'autres contradictions, d'autres possibilités de développement. L'époque approche où pour la première fois, l'union de deux grandes lignes de vie peut être réalisée. Que de variétés, quelle haute harmonie doit surgir de cette union ! Et l'on nous dit: la vie universelle est une, c'est pourquoi nous devons, non l'unifier, mais... la détruire.

« Quand Sterni a montré combien l'humanité terrestre, son histoire, ses mœurs, sa psychologie ressemblent peu aux nôtres, il a réfuté sa propre opinion mieux que je ne puis le faire. S'ils étaient tout à fait semblables à nous en tout, sauf par le degré de développement, s'ils étaient tels que furent nos ancêtres à l'époque de notre capitalisme, alors on pourrait s'accorder avec Sterni: il vaut la peine de sacrifier le degré inférieur au nom du degré supérieur, les faibles au nom des forts. Mais les Terriens ne sont pas tels, ils ne sont pas seulement plus bas et plus faibles que nous par leur culture, ils sont autres que nous, et c'est pourquoi, en les supprimant, nous ne les remplacerons pas dans l'évolution universelle, nous nous bornerons à remplir mécaniquement le vide que nous aurons créé dans le royaume des formes de la vie.

« La distinction réelle entre la civilisation de la Terre et la nôtre ne réside pas dans la barbarie et la cruauté. Barbarie, cruauté, ne sont que la manifestation transitoire de cette *prodigalité* générale dans le processus de développement par quoi se distingue toute la vie terrestre. Là-bas, la lutte pour l'existence est plus énergique, plus intense, la nature crée sans cesse beaucoup plus de formes mais un plus grand nombre encore périssent victimes de l'évolution. Il ne peut en être autrement car la Terre reçoit, de la source même de la vie, le Soleil, une énergie radiale huit fois plus forte que notre planète.

« D'où la dissémination, la dispersion de tant de vie, la multiplicité de ses formes d'où naissent tant de contradictions qui ne se concilient que dans une voie pleine de tourments et de catastrophes. Dans le règne végétal et animal, des millions d'espèces se sont combattues avec acharnement et rapidement évincées les unes les autres, participant de leur vie et par leur mort à l'élaboration de types nouveaux plus achevés, plus harmonieux et plus synthétiques. Et il en fut de même dans le règne de l'homme.

(*A suivre*)



Manuscrit de Léonide

VIII. — NETTI

« Notre histoire, s'il faut la comparer à l'histoire de l'humanité terrestre, semble étonnamment simple, libre de tout égarement et régulière jusqu'au schématisme. Les éléments du socialisme se sont accumulés tranquillement, sans discontinuer; les petits possédants disparaissaient, le prolétariat s'élevait de degré en degré; tout cela se produisait sans déviations, sans secousses, sur toute l'étendue de la planète unifiée dans *un tout* politique. Il y a eu des combats, mais les hommes se sont compris mutuellement tant bien que mal; le prolétariat ne regardait pas trop loin en avant et la bourgeoisie n'a pas été utopique dans sa réaction; différentes époques et formations sociales ne se sont pas mélangées comme cela s'est produit sur la terre où, dans les pays hautement capitalistes, une réaction féodale est parfois possible et où une nombreuse classe paysanne, en retard de toute une période historique par sa culture, sert souvent aux classes dirigeantes d'instrument de coercition contre le prolétariat. C'est par une route égale et unie que nous sommes arrivés, il y a quelques générations, à un ordre social qui libère et rassemble toutes les forces de l'évolution humaine.

« La route empruntée par les Terriens était bien différente, routé épineuse et compliquée de nombreux détours et accidents. Peu d'entre nous savent et aucun de nous n'est capable de se représenter clairement jusqu'à quel point de folie a été porté l'art de tourmenter les gens chez les peuples les plus cultivés de la Terre, dans les organisations idéologiques et politiques des hautes classes — l'Eglise et l'Etat. Et quel est le résultat? L'évolution s'en trouve-t-elle ralentie ? Non, nous n'avons pas de raison de l'affirmer, parce que les premiers stades du capitalisme, avant l'éclosion de la conscience prolétarienne socialiste, se sont écoulés dans la conclusion de luttes cruelles de différentes formations mais pas plus lentes, plus rapides que chez nous, par transitions graduelles plus paisibles. Mais le caractère rude et implacable de la lutte fit naître chez les combattants un élan d'énergie et de passion, une force d'héroïsme et de sacrifice que n'avait pas connue la lutte moins risquée et moins tragique de nos ancêtres. C'est en quoi le type terrestre n'est pas inférieur au nôtre, bien que, plus ancien dans la culture, nous nous trouvions à un niveau beaucoup plus élevé.

« L'humanité terrestre est morcelée, ses races et ses nations séparées les unes des autres sont indissolublement liées à leurs territoires et à leurs traditions historiques, elles parlent différentes langues et leurs rapports sont empreints d'une profonde incompréhension mutuelle... Tout cela est vrai et il est vrai aussi que nos frères terriens atteindront comparativement beaucoup plus tard que nous à l'unification pan-humaine qui fraye à grand'peine sa voie à travers toutes ces frontières. Mais voyez-en les causes et vous appréciez plus exactement les effets. Ce morcellement vient de l'ampleur du monde terrestre, de la richesse et de la diversité de sa nature. Il conduit à l'éclosion de nombreuses conceptions et nuances différentes dans l'aperception de l'Univers. Est-ce que cela déprécie la Terre et ses habitants plus que notre monde aux époques analogues de son histoire?

« Même la différence mécanique des langues en usage chez les Terriens a beaucoup contribué au développement de leur pensée en la libérant du pouvoir brutal des mots dont ils se servent. Comparez leur philosophie à celle des nos ancêtres capitalistes. La philosophie de la Terre n'est pas seulement plus variée, mais plus subtile, non seulement elle découle d'un acquit plus complexe mais, dans ses meilleurs écoles, elle l'analyse plus à fond en établissant avec plus de certitude un lien entre les faits et les conceptions. Certes, toute philosophie est l'expression d'une faiblesse et d'une dispersion de la connaissance, d'une insuffisance de maturité scientifique; elle est une tentative de donner un tableau exclusif de l'être en comblant par des hypothèses les lacunes de l'expérience scientifique ; c'est pourquoi la philosophie sera éliminée de la Terre comme elle l'a été déjà chez nous par le monisme de la science. Mais voyez combien d'hypothèses philosophiques élaborées par les penseurs et militants d'avant-garde annoncent dans leurs traits généraux les découvertes de notre science; telle est presque toute la philosophie sociale des socialistes. Il est clair que les races qui ont surpassé nos ancêtres dans la création philosophique peuvent par la suite nous surpasser nous-mêmes dans la création scientifique.

« Et Sterni veut évaluer cette humanité à la mesure des justes, les socialistes conscients qui en font actuellement partie, il veut la juger sur ses contradictions présentes et non d'après les forces qui en sont issues et, en leur temps, les résoudront. Il veut assécher pour toujours cet océan de vie tempétueux mais magnifique !

« Fermes et résolus, nous devons lui répondre: *jamais !*

(*A suivre*).



Manuscrit de Léonide

VIII. — NETTI

« Nous devons préparer notre alliance future avec l'humanité terrestre. Nous ne pouvons accélérer beaucoup la marche de cette humanité vers un ordre libre, mais nous devons faire pour cela le peu qui est en notre pouvoir. Et si nous n'avons pas su préserver d'inutiles souffrances et maladies le premier envoyé de la Terre parmi nous, c'est à nous que cela ne fait pas honneur, non à lui. Heureusement, il guérira vite et même si, en fin de compte, ce rapprochement trop brusque avec une vie qui lui est étrangère le tue, il aura le temps de faire encore beaucoup pour l'union future des deux mondes.

« Quant à nos propres difficultés et dangers, nous devons les surmonter par d'autres voies. Il faut orienter de nouveaux efforts scientifiques dans la chimie des substances albuminoïdes, il faut préparer autant que possible la colonisation de Vénus. Si nous ne réussissons pas à remplir ces tâches dans le bref délai qui nous reste, il faut provisoirement restreindre les naissances. Quel accoucheur sensé ne sacrifierait pas la vie d'un nouveau-né pour conserver celle d'une femme ? Nous devons de même, si c'est indispensable, sacrifier une parcelle de notre vie à venir à celle qui nous est encore étrangère mais qui existe et se développe. L'union des deux mondes rachètera indéfiniment ce sacrifice.

« L'unité de la vie est le but suprême, et l'amour la suprême raison ! »

(Silence profond. Puis, Menni prend la parole.)

IX. — MENNI

« J'ai observé attentivement l'état d'esprit des camarades et je vois qu'une sensible majorité est du côté de Netti. J'en suis très heureux parce que mon propre point de vue est à peu près semblable. J'ajouterai seulement une considération pratique qui me paraît très importante. Si nous faisions une tentative de colonisation massive des autres planètes, à l'heure actuelle, même les moyens techniques viendraient à nous manquer; c'est là un sérieux danger.

« Nous pouvons construire des dizaines de milliers de grands éthéronefs, mais sans plus rien avoir pour les mettre en mouvement. Il faudra dépenser cent fois plus qu'auparavant cette matière radiante qui leur sert de moteur indispensable. Et cependant, tous les gisements connus s'épuisent et les nouveaux se font de plus en plus rares.

« N'oublions pas que la matière radiante ne nous est pas seulement nécessaire pour communiquer aux éthéronefs leur vitesse vertigineuse. Vous savez que toute notre chimie technique est basée maintenant sur ces substances. Nous les dépensons en produisant la « matière-moins » sans laquelle ces mêmes éthéronefs et nos innombrables aéronefs deviendraient de lourdes caisses inutilisables. On ne peut sacrifier cette application indispensable de la matière active.

« Mais le pire est que l'unique substitut possible à la colonisation, la synthèse des albuminoïdes, peut s'avérer irréalisable en raison même du manque de matières radiantes. La synthèse des albuminoïdes de production industrielle facile et pratique malgré la complexité extrême de leur composition est inconcevable selon les vieilles méthodes de formation graduelle. Dans cette voie, comme vous le savez, on était arrivé, il y a déjà quelques années, à obtenir des albuminoïdes artificiels mais en quantité infime et avec de telles dépenses de temps et d'énergie que tout le travail n'a plus qu'une signification théorique. Une production massive d'albuminoïdes des matières inorganiques n'est possible qu'au moyen de modifications rapides et brusques des composés chimiques comme on en obtient chez nous par l'action des éléments instables sur une matière ordinaire stable. Afin d'obtenir un résultat dans ce sens, on devra déplacer des dizaines de milliers de travailleurs pour la recherche de la synthèse des albuminoïdes et faire des millions d'expériences nouvelles les plus variées. Il faudra dépenser à cet effet, puis en cas de succès pour la production des albuminoïdes, de la matière active en quantités énormes que nous n'avons pas à notre disposition.

« Ainsi, de quelque côté qu'on regarde, c'est seulement dans le cas où nous trouverions de nouvelles sources d'éléments radiants que nous pourrions nous assurer une solution heureuse de la question qui nous occupe. Mais où les chercher? Evidemment sur d'autres planètes, c'est à-dire soit sur la Terre, soit sur Vénus et, pour moi, il n'est pas douteux que la première tentative doive être faite précisément sur Vénus.

« En ce qui concerne la Terre, on peut supposer qu'il s'y trouve de riches provisions d'éléments actifs. Pour ce qui est de Vénus, c'est tout à fait établi. Les gisements de la Terre nous sont inconnus et ceux que les savants terriens ont trouvés ne valent malheureusement rien. Sur Vénus, les gisements ont été par nous d'ores et déjà découverts, dès les premiers pas de nos expéditions. Sur la Terre, les principaux gisements sont disposés, semble-t-il, comme chez nous c'est-à-dire à une grande profondeur. Sur Vénus, quelques-uns d'entre eux se trouvent si près de la surface que leurs radiations ont été découvertes d'un seul coup par la photographie. S'il s'agit de chercher le radium sur la Terre, il faudra creuser le continent comme nous l'avons fait sur notre planète; cela peut exiger des dizaines d'années sans écarter le risque d'être trompé dans ses espérances. Sur Vénus, il suffit d'extraire ce qui est déjà trouvé, ce qu'on peut faire sans plus de retard.

« C'est pourquoi, de quelque manière que nous résolvions par la suite les questions de colonisation massive, il faut maintenant, telle est ma conviction profonde, pour assurer l'efficacité de cette décision, entreprendre immédiatement sur Vénus une colonisation partielle et peut-être temporaire, à l'unique fin d'extraire de la matière active.

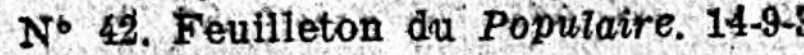
« Certes, ces obstacles naturels sont énormes, mais nous n'avons pas à les surmonter tous dès à présent. Nous devons nous emparer seulement d'une partie de cette planète. Au fond, l'affaire se réduit à une grande expédition qui devra rester là-bas, non des mois comme nos expéditions antérieures, mais des années entières, consacrées à l'extraction du radium. Bien entendu, il faudra en même temps lutter énergiquement contre les conditions naturelles, se préserver du climat pernicieux, des maladies inconnues et autres dangers. Il y aura de nombreuses victimes; peut-être une faible partie de l'expédition sera seule à revenir. Mais il est indispensable de faire la tentative.

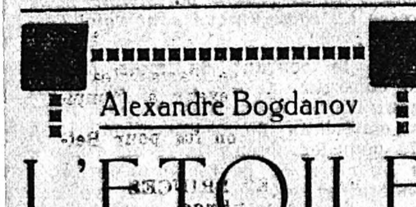
« L'endroit qui convient le mieux pour le début, d'après de nombreuses données, est l'île des Fortes Tempêtes. J'ai étudié minutieusement sa nature et dressé un plan détaillé de l'organisation de toute l'affaire. Si vous jugez possible, camarades, de le mettre en délibération maintenant, je vais vous l'exposer tout de suite. »

(Personne n'émet d'avis contraire et Menni passe à l'exposition de son plan, sur quoi il examine à fond tous les détails techniques. A la fin de son discours, de nouveaux orateurs interviennent, mais tous parlent exclusivement de ce plan, en analysent les parties. Quelques-uns expriment un doute quant au succès de l'expédition; mais tous sont d'accord pour la tenter. En conclusion, on adopte la résolution proposée par Menni.)

(A suivre).

N° 42. Feuilleton du *Populaire*. 14-9-36.





Alexandre Bogdanov

L'ETOILE ROUGE

Traduit du russe
par Colette Peignot

Manuscrit de Léonide

X. — MEURTRE

La profonde stupeur dans laquelle je me trouvais excluait même toute velléité de rassembler mes pensées. Je sentais seulement une sorte de douleur froide comme si un anneau de fer me comprimait le cœur et seule m'apparaissait, dans la clarté de l'hallucination, l'énorme silhouette de Sterni avec son visage inexorablement calme. Tout le reste se confondait et se perdait dans un sombre et pesant chaos.

Je sortis de la bibliothèque comme un automate et pris place dans ma nacelle. Le vent froid dû au vol rapide m'obligea à m'envelopper soigneusement dans mon manteau, et cela, pour ainsi dire, me suggéra une nouvelle pensée qui, d'un coup, se figea dans ma conscience et devint indubitable : il me fallait rester seul. C'est à quoi je m'employais dès mon retour à la maison, mais toujours machinalement, comme si quelqu'un d'autre agissait et non moi.

J'écrivis au conseil directeur de la fabrique que je quittais provisoirement le travail. A Enno, je dis que nous devions nous séparer pour un temps. Elle me jeta un regard inquiet et scrutateur, pâlit, mais ne dit mot. Après seulement, à la minute du départ, elle demanda si je ne désirais pas voir Nelia. Je répondis : non, et embrassai Enno pour la dernière fois.

Ensuite, je fus plongé dans une torpeur mortelle. J'éprouvais une douleur froide traversée de pensées par bribes. Des discours de Netti et de Menni, il me restait un pâle souvenir indifférent, comme si tout cela n'avait aucune importance, aucun intérêt. Une fois seulement, cette idée m'effleura comme un éclair : « Oui, voilà pourquoi Netti est partie : tout dépend de l'expédition. » Certaines expressions et des phrases entières de Sterni se détachaient, précises et tranchantes : « Il faut comprendre la nécessité absolue... quelques millions d'embryons humains... extermination totale de l'humanité terrestre... il est atteint d'une grave maladie mentale... » Mais il n'y avait aucune suite dans tout cela, aucune conclusion. Parfois, l'extermination de l'humanité m'apparaissait comme un fait accompli, mais sous une forme confuse et abstraite. La douleur au cœur s'accentuait et l'idée me vint que j'étais coupable de cette extermination. A peine si, par moments, j'avais conscience que rien de tout cela n'existait encore et n'existerait peut-être jamais. La douleur, cependant, ne cessait pas, et de nouveau ma pensée constatait lentement : « Tous mourront... et Anna Nicolaïevna... et l'ouvrier Vania... et Netti... non, Netti restera, elle est Martienne... mais tous mourront... et il n'y aura pas de cruauté, parce qu'il n'y aura pas de souffrance... oui, Sterni a dit cela... mais tous mourront... parce que j'ai été malade... donc, je suis coupable... » Des fragments de lourdes pensées s'engourdissaient, se figeaient dans ma tête, froides et immobiles. Et le temps semblait s'être arrêté avec elles.

C'était un délire tourmenté, ininterrompu, sans issue. Il n'y avait pas de spectres en dehors de moi. Il y avait un seul spectre noir dans mon âme, mais il était tout. Et il ne pouvait disparaître puisque le temps s'était arrêté.

L'idée du suicide prit naissance et passa lentement sans toutefois emplir ma conscience. Le suicide paraissait inutile et triste : pouvait-il faire cesser cette douleur noire qui était tout ? Je ne croyais pas au suicide parce que je ne croyais pas à mon existence. L'angoisse, le froid, le tout haïssable existaient, mais mon « moi » s'était perdu là comme quelque chose d'insignifiant, d'imperceptible, d'infiniment petit. « Je » n'existais plus.

Par instants, mon état devint si intenable qu'une irrésistible envie me prit de me jeter sur tout ce qui m'entourait, vivant ou mort, de battre, détruire, anéantir tout sans laisser de traces. Mais je comprenais encore que c'eût été insensé et enfantin; je serrai les dents et me retins.

La pensée de Sterni revint constamment et s'immobilisa dans ma conscience. Elle était alors comme le centre de l'angoisse et de la douleur. Peu à peu, très lentement mais sans interruption, autour de cet axe se forma une intention qui devint ensuite une résolution claire et inflexible : « Il faut voir Sterni ». Pourquoi ? pour quel motif le voir ? je n'aurais pu le dire. Il était seulement hors de doute que je le verrais. Et, en même temps il était douloureusement difficile de sortir de mon immobilité pour mettre ce projet à exécution.

Enfin, le jour vint où je sentis en moi suffisamment d'énergie pour vaincre toute résistance intérieure. Je pris place dans la nacelle et partis pour l'observatoire que dirigeait Sterni. En route, je m'efforçai de réfléchir à ce que j'allais dire; mais le froid au cœur et le froid extérieur paralysaient ma pensée. Trois heures après, j'étais arrivé.

Dès mon entrée dans la grande salle de l'observatoire, je dis à l'un des camarades qui travaillaient là : « J'ai besoin de voir Sterni. » Le camarade partit à sa recherche et revint une minute après m'annonçant que Sterni, occupé à vérifier des instruments, serait libre dans un quart d'heure ; je pouvais l'attendre plus commodément dans son cabinet.

On me conduisit à ce cabinet, je m'assis dans un fauteuil devant une table à écrire et attendis. Le cabinet était plein d'appareils divers et de machines dont certaines m'étaient déjà connues et d'autres tout à fait inconnues. A ma droite se trouvait, sur un lourd support métallique, un petit instrument posé sur trois pieds. Un livre relatif à la Terre et à ses habitants était ouvert sur la table. Je commençai machinalement à lire mais m'arrêtai aux premières phrases et retombai dans un état proche de la torpeur précédente. Mais en même temps que l'angoisse habituelle, je ressentais encore dans la poitrine un trouble convulsif indéfinissable. Ainsi passa je ne sais combien de temps.

Des pas lourds se firent entendre dans le corridor et Sterni entra dans la pièce avec son air habituel, posément actif; il s'enfonça dans un fauteuil, de l'autre côté de la table, et me regarda interrogativement. Je me taisais. Il attendit une minute et me posa une question directe :

— En quoi puis-je vous être utile?

Je continuais de me taire et, sans bouger, le regardais comme un objet inanimé. Il haussa imperceptiblement les épaules et se carra dans son fauteuil, comme sur l'expectative.

— Mari de Netti... prononçai-je enfin avec effort, dans une demi-conscience, et au fond sans m'adresser à lui.

— J'ai été le mari de Netti, rectifia-t-il avec calme : nous sommes séparés depuis longtemps.

— Extermination... il n'y aura pas... de cruauté... continuai-je tout aussi lentement et demi-consciemment, répétant la pensée pétrifiée dans mon cerveau.

— Ah ! voilà ce dont il s'agit, dit-il, imperturbable : mais maintenant il n'est plus du tout question de cela. La décision préalable, comme vous le savez, a été tout autre.

— Décision préalable... répétai-je machinalement.

— En ce qui concerne mon plan d'alors, ajouta Sterni, sans le désavouer complètement, je dois dire que je ne pourrais maintenant le défendre avec autant d'assurance.

— Pas complètement... répétai-je.

— Votre guérison et votre participation à notre travail commun ont détruit en partie mon argumentation...

— Extermination... en partie... interrompis-je, et sans doute mon angoisse et ma détresse se reflétaient trop clairement dans mon ironie inconsciente. Sterni pâlit et me regarda, subitement alarmé. Il y eut un silence.

(A suivre).



Manuscrit de Léonide

X. — MEURTRE

Et tout à coup, l'anneau glacé de la douleur me serra le cœur avec une force inouïe, indicible. Je me renversai sur le dossier du fauteuil pour retenir un cri insensé. Mes doigts saisirent convulsivement quelque chose de dur et de froid. Je sentis une arme lourde dans ma main et la douleur élémentaire insurmontable devint un désespoir furieux. Je sautai du fauteuil, portant un coup terrible à Sterni. Une des branches du trépied l'atteignit à la tempe et, sans un cri, sans une plainte, il s'inclina sur le côté comme un corps inerte. Je rejetai mon arme, elle tinta et résonna contre une machine. Tout était fini.

Je sortis dans le corridor et dis au premier camarade que je rencontrai : « J'ai tué Sterni ». Il pâlit et passa rapidement dans le cabinet; mais là il se convainquit aussitôt que toute intervention était déjà inutile et revint immédiatement vers moi. Il m'emmena dans sa chambre et, chargeant un autre camarade qui se trouvait là d'appeler un médecin par téléphone et d'aller lui-même auprès de Sterni, il resta avec moi. Il ne se décidait pas à me parler. Moi-même, je lui demandai :

— Enno est-elle ici ?

— Non, répondit-il, elle est partie pour quelques jours chez Nella.

Puis, de nouveau, le silence jusqu'à l'arrivée du docteur. Il tenta de me questionner sur ce qui était arrivé, je dis que je n'avais pas envie de parler. Alors il me conduisit au plus proche hôpital d'aliénés.

Là on mit à ma disposition un vaste local commode où l'on me laissa longtemps tranquille. C'était tout ce que je pouvais désirer.

La situation me paraissait claire. J'avais tué Sterni et, par-là même, tout perdu. Les Martiens voient, en fait, ce qu'ils peuvent attendre d'un rapprochement avec les gens de la Terre. Ils voient que même celui qu'ils croyaient être le plus apte à entrer dans leur vie ne peut rien leur donner, sinon la violence et la mort. Sterni assassiné, son idée renaît. Le dernier espoir disparaît, le monde terrestre est condamné. Et je suis coupable de tout.

Ces idées surgirent dans ma tête aussitôt après le meurtre et y régnèrent, immobiles, mêlées à son souvenir. Il y eut, au début, quelque apaisement dans leur froide indubitabilité. Mais ensuite, l'angoisse et la souffrance se mirent à croître de nouveau et, semblait-il, à l'infini.

A cela vint s'ajouter un profond dégoût de moi-même. Je me sentis traître à l'humanité tout entière. Une vague espérance d'être tué par les Martiens brilla un moment; mais aussitôt, j'eus la pensée que leur répugnance à mon égard, que leur mépris même les empêcheraient de le faire. Au vrai, ils dissimulaient leur aversion pour moi, mais je la discernais clairement malgré leurs efforts.

Combien de temps passa de la sorte, je ne sais. Enfin, le médecin vint à moi et me dit qu'il me fallait un changement de milieu et que l'on m'enverrait sur la Terre. Je crus que l'on me cachait ainsi la sentence de mort prononcée contre moi, mais je n'avais rien à objecter. Je demandai seulement à ce que mon corps fût jeté le plus loin possible de toutes les planètes ; il eût pu les souiller.

Les impressions du voyage de retour sont très troubles dans mes souvenirs. Il n'y avait pas de visage connu autour de moi, je ne causai avec personne. Je n'avais pas perdu conscience, mais ne remarquai rien de ce qui m'entourait. Tout m'était égal.

QUATRIEME PARTIE

I. — CHEZ VERNER

Je ne me souviens pas comment je me retrouvai à l'hôpital, chez le docteur Verner, mon vieux camarade. C'était dans une province du nord, un hôpital terrien que je connaissais déjà par les lettres de Verner : à quelques verstes du chef-lieu de province, très mal agencé et toujours comble, avec un économe extraordinairement habile et un personnel médical insuffisant et exténué de travail. Le docteur Verner faisait une guerre obstinée à la très libérale direction du zemstve (conseil provincial) à cause de l'économe, à cause des baraques supplémentaires qu'elle construisait de mauvaise grâce, à cause de l'église dont elle achevait la construction à tout prix, à cause du salaire des employés, et ainsi de suite. Les malades passaient tout simplement à l'imbécillité définitive au lieu de guérir et mouraient aussi de tuberculose en raison du manque d'air et de nourriture. Verner lui-même serait parti depuis longtemps si certaines circonstances liées à son passé révolutionnaire ne l'avaient contraint de rester.

Mais les charmes de l'hôpital terrien ne me touchaient pas le moins du monde. Verner était un bon camarade et il ne regarda pas à sacrifier pour moi ses aises. Dans le grand appartement qui lui était assigné en sa qualité de médecin, le plus ancien, il me donna deux chambres; dans une troisième, attenante, habitait un jeune infirmier et dans une quatrième, sous l'aspect d'un garde-malade, se cachait un militant clandestin. Je ne profitais plus, naturellement, du confort précédent et la surveillance à mon égard, malgré toute la délicatesse des jeunes camarades, était beaucoup plus grossière et visible que chez les Martiens, mais tout m'était absolument indifférent.

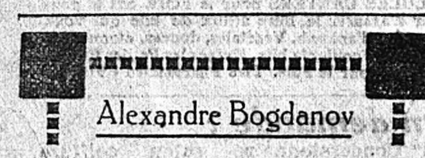
Le docteur Verner, comme les médecins martiens, ne me soignait presque pas, me donnait seulement parfois des somnifères et se préoccupait surtout de me savoir au calme. Matin et soir, il venait chez moi après le bain que me préparaient des camarades attentionnés, mais il ne passait qu'une minute et se bornait à me demander si je n'avais besoin de rien. Depuis de longs mois de maladie j'étais déjà tout-à-fait déshabitué de parler et lui répondais seulement « non » ou bien ne répondais pas du tout. Mais son attention me touchait et, en même temps, j'estimais ne mériter nullement une telle sollicitude, ce que je devais lui expliquer. Enfin, je pus rassembler assez de forces pour lui dire que j'étais un assassin et un traître et que l'humanité entière périrait à cause de moi. Il n'objecta rien à cela, mais sourit et vint me voir plus souvent désormais.

Peu à peu, le changement du milieu exerça une action bienfaisante. Mon cœur se trouvait moins comprimé par la souffrance, l'angoisse s'effaçait, les pensées devenaient plus mobiles et plus claires. Je commençai à sortir de la chambre, à me promener au jardin et dans le bois. Un des camarades se tenait toujours non loin de moi, c'était désagréable, mais je comprenais qu'il était impossible de laisser un assassin se promener seul en liberté ; parfois, j'engageais la conversation avec ce camarade, certes sur des thèmes quelconques.

Il y eut un printemps précoce et la renaissance de la nature autour de moi ne raviva pas mes souvenirs trop poignants ; en écoutant le ramage des oiseaux, je trouvais même quelque apaisement mélancolique à l'idée qu'ils resteraient et survivraient et que, seuls, les hommes étaient voués à périr. Une fois, près du bois, je rencontrai un malade faible d'esprit qui s'en allait avec sa bêche travailler aux champs. Il se hâta de se recommander à moi, puis, avec une fierté extraordinaire (il avait la manie des grandeurs), il se donna comme brigadier de police, visiblement le plus haut représentant de l'autorité qu'il eût connu durant sa vie libre. Pour la première fois depuis ma maladie, involontairement, je me mis à rire. Je sentis ma patrie autour de moi, et comme Antée, il est vrai très lentement, je reprenais de nouvelles forces au contact du sol natal.

(*A suivre.*)

N° 44. Feuilleton du *Populaire*. 16-9-36.



Alexandre Bogdanov

L'ETOILE ROUGE

Traduit du russe par Colette Peignot

Manuscrit de Léonide

QUATRIEME PARTIE

II. — CE QUI FUT A-T-IL ETE ?

Plus je pensais à ce qui m'entourait, plus j'avais envie de savoir si Verner et les autres camarades étaient renseignés à mon sujet et sur ce que j'avais fait. Je demandai à Verner qui donc m'avait amené à l'hôpital ? Il me répondit que j'étais arrivé avec deux jeunes gens inconnus qui ne savaient rien d'intéressant sur ma maladie. Ils dirent qu'ils m'avaient rencontré dans la capitale par hasard, tout-à-fait malade, que nous nous étions connus autrefois avant la révolution, et qu'ils m'avaient alors entendu parler du docteur Verner: c'est pourquoi ils décidèrent de s'adresser à lui. Ils partirent le jour même. Ils parurent à Verner des gens de confiance, hors de tout soupçon. Lui-même m'avait perdu de vue déjà quelques années auparavant sans pouvoir obtenir aucune nouvelle de moi par personne.

Je voulus raconter à Verner l'histoire du meurtre, mais cela me semblait terriblement difficile à cause des complications et des multiples circonstances qui devaient apparaître très étranges à tout homme impartial. J'expliquais mon embarras à Verner et reçus cette réponse inattendue :

— Le mieux serait de ne rien me raconter maintenant. Cela n'est pas nécessaire à votre guérison. Je ne discuterai pas avec vous, certes, mais de toute manière je ne croirai pas à votre histoire. Vous êtes un mélancolique, c'est une maladie au cours de laquelle les gens s'attribuent sincèrement des crimes imaginaires et leur mémoire, s'adaptant à leur délire, crée des souvenirs fictifs. Mais vous non plus, ne me croirez pas tant que vous ne serez pas guéri; et c'est pourquoi il vaut mieux remettre votre récit à ce moment-là.

Si cet entretien avait eu lieu quelques mois plus tôt, j'aurais vu sans nul doute, dans les paroles de Verner, la plus grande méfiance et le plus grand mépris à mon égard. Mais maintenant que mon âme cherchait déjà le repos et l'apaisement, je me comportai tout autrement. Il m'était agréable de penser que mon crime était inconnu des camarades et que le fait même pouvait encore, d'un point de vue juridique, être mis en doute. J'y pensai de plus en plus rarement et de moins en moins.

La guérison vint rapidement ; de temps à autre seulement, j'étais repris d'accès d'angoisse, mais cela ne durait pas. Verner, manifestement satisfait de moi, me dispensa presque de surveillance médicale. Un jour, me souvenant de son opinion sur mon « délire », je lui demandai de me donner en lecture l'histoire typique d'un cas semblable au mien parmi ceux qu'il avait observés et notés à l'hôpital. Après de grandes hésitations et bien à contre-cœur, il céda cependant à ma prière. Parmi une liasse d'exposés, il en choisit un et me le donna.

Il y était question d'un paysan de village obscur et lointain que le besoin obligea d'aller à la capitale pour gagner sa vie dans l'une des plus grandes fabriques. Il fut apparemment étourdi par la grande ville et, d'après sa femme, se comporta longtemps « comme hors de lui ». Ensuite, cela passa et il vécut et travailla comme les autres. Au cours d'une grève à la fabrique, il ne fit qu'un avec les camarades. La grève fut longue et opiniâtre et il eut à souffrir de la faim avec sa femme et son enfant. Il tomba subitement dans la mélancolie, se reprochant de s'être marié, de faire le malheur de son enfant et, en général, de ne pas vivre « selon Dieu ».

Puis, il se mit à « divaguer », on l'emmena à l'hôpital et, de l'hôpital à l'infirmerie de sa province d'origine. Il affirmait avoir brisé la grève et livré ses camarades, ainsi qu'un « bon ingénieur » qui soutenait la grève en secret et aurait été pendu par le gouvernement. Par hasard, je connaissais très bien l'histoire de cette grève, je militais alors dans la capitale ; en réalité, il n'y avait eu aucune trahison, et le « bon ingénieur » non seulement ne fut jamais exécuté, mais pas même arrêté. La maladie de l'ouvrier se termina par la guérison.

Cette histoire donna une nouvelle nuance à mes pensées. Un doute surgit : avais-je tué vraiment, ou bien, comme le disait Verner, était-ce une « adaptation de ma mémoire au délire de la mélancolie » ? En même temps, tous mes souvenirs de la vie chez les Martiens devenaient singulièrement troubles, effacés, se présentaient fragmentaires et incomplets sur bien des points ; quoique l'image du crime m'apparût toujours plus nette, elle aussi semblait néanmoins se ternir et s'embrouiller devant les impressions simples et sereines du présent. Par moments, j'écartai les doutes rassurants et pusillanimes pour reconnaître clairement que tout avait été et que l'on n'y pouvait rien changer. Mais ensuite, les doutes et les sophismes revenaient ; ils m'aidaient à me débarrasser de l'idée du passé. Les hommes croient si volontiers ce qui leur est agréable... Et tout en ayant au fond de moi-même bien conscience que tout cela était mensonge, je m'y laissai aller obstinément comme on se laisse aller à des rêves heureux.

Maintenant, je crois que sans cette auto-suggestion trompeuse, ma guérison n'eût pas été si rapide ni si complète.

III. — VIE DE LA PATRIE

Verner écartait soigneusement de moi toutes les impressions qui eussent pu être « inutiles » à ma santé. Il ne me permettait pas de passer le voir à l'hôpital et, parmi tous les aliénés, je ne pus observer que les faibles d'esprit incurables et les dégénérés qui allaient et venaient en liberté, s'occupaient de divers travaux dans les champs, dans les bois ou au jardin ; et, à vrai dire, cela ne m'intéressait pas ; je deteste tout ce qui est sans espoir, inutile et condamné. Je désirais voir les cas aigus, précisément ceux qui peuvent guérir et surtout les mélancoliques et les maniaques divertissants. Verner promit de me les montrer lui-même quand mon rétablissement serait suffisamment avancé, mais il remettait sans cesse. Et ainsi cela n'arriva jamais.

Verner s'efforçait plus encore de m'isoler de toute la vie politique de ma patrie. Apparemment, il supposait que la maladie même était née des pénibles impressions de la révolution ; il ne soupçonnait pas que j'avais été arraché à ma patrie sans qu'il me fût même possible de savoir ce qui s'y passait. Il prenait cette ignorance totale pour un oubli dû à la maladie et la jugeait très utile pour moi ; non seulement il ne me racontait rien en personne à ce sujet, mais il l'interdit à mes gardiens: et dans tout son appartement il n'y avait pas un journal, pas un livre, pas une revue des dernières années : tout était conservé dans son bureau, à l'hôpital. Je devais vivre sur une île politiquement déserte.

Au début, alors que je désirais seulement le silence et la tranquillité, une telle situation me plaisait. Mais ensuite, dans la mesure où s'accumulaient mes forces, je me sentais de plus en plus à l'étroit dans cette coquille ; je commençai à presser de questions mes compagnons, mais eux, fidèles à la consigne du médecin, se refusaient à me répondre. C'était ennuyeux et vexant. Je me mis à chercher les moyens de sortir de ma quarantaine politique et tentai de convaincre Verner que j'étais suffisamment bien portant pour lire les journaux. Mais tout fut inutile : Verner expliqua que c'était encore prématuré et que lui-même déciderait du moment où l'on pourrait varier mon régime intellectuel.

(A suivre.)



Manuscrit de Léonide

QUATRIEME PARTIE

III. — VIE DE LA PATRIE

Il me restait à recourir à la ruse. Je devais me procurer dans l'entourage un complice en liberté. Il eût été très difficile de mettre l'infirmier de mon côté ; il avait une trop haute idée de son devoir professionnel. J'orientai mes efforts sur un autre gardien, le camarade Vladimir. Là, je ne rencontrai pas grande résistance.

Vladimir était un ancien ouvrier. Peu instruit et encore tout jeune, il avait été simple soldat de la Révolution, mais soldat éprouvé. Au cours d'un célèbre massacre où nombre de camarades périrent sous les balles et dans les flammes d'un incendie, il se fraya passage à travers une foule de massacreurs, tuant quelques hommes sans recevoir, par on ne sait quel hasard, aucune blessure. Ensuite, il erra longtemps en illegal à travers villes et villages, accomplissant la tâche modeste et dangereuse du transport des armes et des imprimés. Enfin, le sol devint trop brûlant sous ses pieds et il fut dans l'obligation de se cacher pour un temps chez Verner. J'appris tout cela plus tard, naturellement. Mais dès le début, j'avais observé combien le jeune homme était affligé par le manque d'instruction et la difficulté d'études personnelles en l'absence d'une discipline scientifique préalable. Je commençai à travailler avec lui; cela marcha bien et, très vite, je conquis son cœur pour toujours. La suite devenait déjà plus facile, les considérations médicales étaient peu compréhensibles à Vladimir et nous ourdîmes ensemble un petit complot pour déjouer la sévérité de Verner. Les récits de Vladimir, les journaux, les revues, les brochures politiques qu'il m'apportait en secret eurent tôt fait de dérouler devant moi la vie de ma patrie durant les années d'absence.

La Révolution suivait un cours inégal et traînait douloureusement en longueur. La classe ouvrière, intervenant la première au début, avait remporté de grandes victoires grâce à la violence de son attaque; mais ensuite, privée au moment décisif de l'appui des masses paysannes, elle fut cruellement défaite sous les coups des forces unies de la réaction. Tandis qu'elle concentrait son énergie pour de nouveaux combats, dans l'attente de l'arrière-garde paysanne révolutionnaire, des pourparlers avaient commencé entre l'ancien pouvoir des propriétaires fonciers et de la bourgeoisie, des essais de marchandage et d'entente pour écraser la révolution. Ces tentatives avaient lieu sous forme de comédie parlementaire; elles se terminaient toujours sur un échec, à cause de l'intransigeance de la réaction féodale. Des parlements dérisoires étaient convoqués et brutalement dissous l'un après l'autre. La bourgeoisie, fatiguée des tempêtes de la révolution, intimidée par l'indépendance et l'énergie des premieres interventions du prolétariat, allait de plus en plus à droite. Les paysans, d'état d'esprit tout à fait révolutionnaire dans leur ensemble, s'assimilaient lentement l'expérience politique et, à la flamme d'innombrables incendies prémédités, éclairaient leur route vers une plus haute forme de combat. De pair avec la répression sanglante infligée aux paysans, l'ancien pouvoir tentait de corrompre une partie d'entre eux par la cession de lots de terre, mais toute l'affaire fut menée de manière si sordide et si absurde qu'elle ne donna aucun résultat. Les révoltes des partisans et de groupes isolés devenaient chaque jours plus fréquentes. Sur le pays régnait une double terreur, terreur sans précédent par en haut et par en bas et comme on n'en vit nulle part au monde.

De toute évidence, le pays allait à des luttes nouvelles et décisives. Mais la voie était si longue et si pleine d'incertitudes que beaucoup avaient fini par se lasser et même par désespérer. Du côté des intellectuels avancés qui avaient pris part au combat surtout par sympathie, la trahison fut presque générale. Là, il n'y avait évidemment rien à regretter. Mais l'accablement et le désespoir réussirent à pénétrer même chez certains de mes anciens camarades. Sur ce fait, je pus juger combien avait été épuisante et lourde la vie révolutionnaire durant l'époque écoulée. Moi-même, homme frais, au souvenir de la période pré-révolutionnaire et du commencement de la lutte, mais n'ayant pas éprouvé tout le poids des dernières défaites, je vis clairement l'absurdité d'enterrer la révolution; je compris à quel point tout avait changé au cours de ces dernières années, combien d'éléments nouveaux étaient venus au combat et pourquoi l'équilibre entre la reaction et la terreur serait impossible. Une nouvelle vague était inévitable et proche.

Cependant, il fallait attendre. Je voyais ce que le travail des camarades, dans cette situation, comportait de difficultés et de tourments. Mais moi-même je ne me pressais pas d'aller là-bas, indépendamment même de l'opinion de Verner. Je trouvais qu'il valait mieux faire provision de forces afin de n'en pas manquer quand elles me seraient entièrement nécessaires.

Pendant de longues promenades dans les bois, nous examinions avec Vladimir les chances et les conditions de la lutte prochaine. Ses plans et ses rêves naïvement héroïques me touchaient profondément; il me paraissait un noble et charmant enfant destiné à une mort aussi simplement belle que sa jeune vie. La révolution se réserve de glorieux martyrs et teint d'un beau sang son drapeau prolétarien...

Vladimir n'était pas seul à me faire l'effet d'un enfant. Je trouvais en Verner lui-même, vieux militant de la révolution, et en d'autres camarades, même... en nos chefs, beaucoup de naïveté et de puérilité que je n'avais sans doute pas remarquées ou pas senties naguère. Tous les êtres que j'avais connus sur terre me semblaient encore à demi enfants, adultes qui perçoivent la vie confusément en eux et autour d'eux, qui se livrent à moitié consciemment aux forces élémentaires internes et externes.

Dans ce sentiment, il n'y avait de ma part aucune trace de condescendance ni de mépris, mais une profonde sympathie et un intérêt fraternel pour des êtres-embryons, enfants d'une jeune humanité.

IV. — L'ENVELOPPE

Un brûlant soleil d'été semblait liquéfier la glace qui enveloppait la vie du pays. A peine s'éveillait-elle que déjà les éclairs d'un nouvel orage luirent à l'horizon et que de sourds grondements se firent entendre à nouveau d'en bas. Et ce soleil et cet éveil réchauffèrent mon âme en ranimant mes forces et je me sentis revenir à la santé comme jamais auparavant.

Dans cette confuse joie de vivre, je ne voulais pas songer au passé et il m'était agréable de réaliser que j'étais oublié du monde entier, oublié de tous... Je comptais ressusciter pour les camarades à un moment où il ne viendrait à personne l'idée de m'interroger sur mes années d'absence, où tous auraient bien autre chose en tête et où mon passé serait submergé pour longtemps sous les vagues impétueuses d'une nouvelle marée. Et s'il m'arrivait d'observer des faits qui suscitaient des doutes sur cette espérance, l'inquiétude et l'alarme naissaient en moi avec une sourde hostilité envers tous ceux qui pouvaient encore garder mon souvenir.

(*A suivre.*)

CHANGEMENT D'ADRESSE

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 1 franc en timbres-poste et de la dernière bande du journal.



Manuscrit de Léonide

QUATRIEME PARTIE

IV. — L'ENVELOPPE

Un matin d'été, Verner, rentrant de l'hôpital après la visite aux malades, n'alla pas se reposer au jardin comme d'habitude, car les visites le fatiguaient terriblement, mais vint vers moi et me questionna très en détail sur mon état. Il me sembla qu'il gravait mes réponses dans sa mémoire. Tout cela était un peu insolite et je pensai d'abord qu'il avait de manière ou d'autre pénétré fortuitement le secret de mon petit complot. Mais la conversation me fit comprendre vite qu'il ne soupçonnait rien. Puis il partit et, cette fois encore, pas dans le jardin, mais chez lui, dans son cabinet, et ce fut seulement au bout d'une demi-heure que, de la fenêtre, je le vis se promener dans son allée ombreuse préférée. Je ne pouvais m'empêcher de penser à ces petits faits car, d'une façon générale, il n'y avait rien de plus important autour de moi. Après diverses suppositions, je m'arrêtai à la plus vraisemblable, selon laquelle Verner voulait écrire à quelqu'un, évidemment à la prière spéciale de son correspondant, un rapport détaillé sur ma santé. On lui apportait toujours le courrier le matin, dans son cabinet, à l'hôpital, et sans doute avait-il reçu cette fois une lettre à mon sujet.

Une lettre de qui et pourquoi ? Il fallait le savoir et même sur le champ, c'était indispensable à ma tranquillité. Il eût été inutile de s'adresser à Verner, il n'aurait certainement pas jugé possible de me le dire, pour une raison quelconque, sans quoi il m'en eût parlé spontanément, sans se faire prier. Vladimir ne savait-il pas quelque chose ? Non, décidément, il ne savait rien. Je me mis à chercher les moyens de parvenir à la vérité.

Vladimir était prêt à me rendre n'importe quel service, il trouvait ma curiosité tout à fait normale et le mutisme de Verner bien inutile. Sans trop y réfléchir, il fit toute une perquisition dans les chambres de Verner et dans son cabinet, mais ne trouva rien d'intéressant.

— Il faut supposer, dit Vladimir, ou qu'il porte cette lettre sur lui, ou qu'il l'a déchirée ou jetée.

— Et où jette-t-il d'ordinaire les lettres et les papiers déchirés ? demandai-je.

— Dans la corbeille qui se trouve sous la table, dans son cabinet, répondit Vladimir.

— Bien, en ce cas, apportez-moi tous les morceaux que vous trouverez dans cette corbeille.

Vladimir sortit et revint bientôt.

— Il n'y a aucun morceau, annonça-t-il, mais voici ce que j'ai trouvé : l'enveloppe d'une lettre reçue aujourd'hui, à en juger d'après le cachet.

Je pris l'enveloppe et jetai un coup d'œil sur l'adresse. Le sol se déroba sous mes pieds et les murs s'écroulèrent sur moi...

L'écriture de Netti !

V. — CONCLUSIONS

A travers le chaos de souvenirs et de pensées qui s'élevaient dans mon âme lorsque j'appris la présence de Netti sur la Terre et sa volonté de ne pas me voir, la déduction finale devint seule claire pour moi. Elle surgit comme d'elle-même sans aucun enchaînement logique visible et sans aucun doute. Mais je ne pouvais me borner à la réaliser simplement au plus vite. Je voulais la motiver suffisamment pour moi comme pour les autres. En particulier, je ne pouvais surtout pas me faire à l'idée que Netti elle-même ne me comprendrait pas et interprèterait comme un simple accès de passion ce qui était une nécessité logique, ce qui découlait inéluctablement de toute mon histoire.

C'est pourquoi je devais avant tout raconter tout au long cette histoire pour les camarades, pour moi, pour Netti... Telle est l'origine de mon manuscrit. Verner, qui le lira en premier, au lendemain du jour où Vladimir et moi disparaîtrons, aura soin de le faire imprimer, certes, avec toutes les modifications indispensables à l'action clandestine. C'est ma seule et unique volonté. Je regrette beaucoup de ne pouvoir lui serrer la main en le quittant.

Au fur et à mesure que j'écrivais ces souvenirs, le passé s'éclaircissait devant moi, l'ordre se substituait au chaos, mon rôle et ma situation se dessinaient exactement à mes yeux. L'esprit sain et la mémoire assurée, je puis maintenant tirer toutes les conclusions...

Incontestablement, la tâche qui me fut assignée s'avéra au-dessus de mes forces. En quoi consistait l'échec ? Et comment expliquer l'erreur d'un clairvoyant et profond psychologue comme Menni quand il fit un choix si malheureux ?

Je me souvins de ma conversation avec Menni sur ce choix, conversation qui eut lieu à cette époque heureuse pour moi où l'amour de Netti m'inspirait une foi illimitée dans mes forces.

— Comment, vous, Menni, en êtes-vous venu à me reconnaître, dans la multiple variété de mes compatriotes rencontrés au cours de vos recherches, comme le plus apte à la mission de représentant de la Terre?

— Le choix n'était pas si large, répondit-il. On pouvait le circonscrire dès le début aux représentants du socialisme scientifique révolutionnaire; toutes les autres conceptions sont beaucoup plus en retard sur notre monde.

— Bien, mais même au sein de cette tendance, vous avez rencontré des gens indubitablement plus forts et plus doués que moi. Vous connaissiez celui que nous appelons en plaisantant le Vieux de la Montagne, vous connaissiez le camarade Poète...

— Oui, je les ai observés avec attention. Mais le Vieux de la Montagne est exclusivement un homme de lutte et de révolution; nos conditions d'existence ne lui conviennent pas du tout, c'est un homme de fer, et les hommes de fer manquent de souplesse; il y a en eux beaucoup de conservatisme élémentaire. En ce qui concerne Poète, il eût manqué de santé. Il a beaucoup trop vécu en errant dans tous les milieux de votre monde, pour s'adapter au nôtre. En outre, tous deux et le chef politique, et l'artiste du verbe, que des millions d'hommes écoutent, sont indispensables à la lutte menée actuellement chez vous.

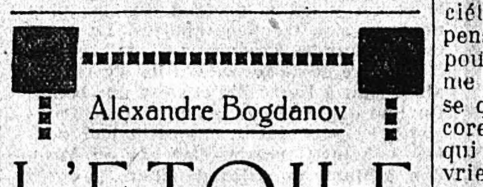
— La dernière considération est pour moi tout à fait convaincante. Mais en ce cas, je vous rappellerai le philosophe Mirski. Son habitude professionnelle de se placer aux points de vue les plus différents, de les comparer et de les concilier, lui eût, me semble-t-il, beaucoup facilité la tâche.

— Oui, mais voyez-vous, il est surtout un homme de la pensée abstraite. C'est à peine s'il a assez de fraîcheur d'âme pour vivre une nouvelle existence par le sentiment et la volonté. Il m'a produit l'effet d'un homme quelque peu fatigué; c'est là, vous comprenez, le plus grand obstacle.

— Admettons. Mais parmi les prolétaires qui sont la base et la force principale de notre tendance, est-il possible que vous n'ayez pu trouver le plus facilement ce dont vous aviez besoin ?

— Oui, il eût été plus sûr de chercher là. Mais... il leur manque une condition que j'estime indispensable : une instruction large et variée qui soit à la hauteur de votre culture. Cela a incliné mes recherches d'un autre côté.

(A suivre.)



Alexandre Bogdanov

L'ETOILE ROUGE

Traduit du russe par Colette Peignot

Manuscrit de Léonide

QUATRIEME PARTIE

V. — CONCLUSIONS

Ainsi parla Menni. Ses calculs ne furent pas justifiés. Cela signifiait-il qu'il n'avait pas le choix et que la différence des deux cultures constitua pour une *individualité* isolée un abîme infranchissable que la société seule peut franchir ? Cette pensée eût été, certes, consolante pour moi personnellement; mais il me reste un doute sérieux. Je suppose que Menni aurait dû vérifier encore sa dernière considération, celle qui concernait les camarades ouvriers.

A quoi exactement était dû mon désastre ?

La première fois, cela eut lieu de telle sorte que la quantité d'impressions d'une vie autre, qui m'avaient assailli, et la richesse grandiose de cette vie nouvelle, noyèrent ma conscience et en effacèrent les limites. Avec l'aide de Netti, je surmontai la crise et en vins à bout. Mais cette crise même n'avait-elle pas été renforcée et exagérée par la sensibilité suraiguë, le raffinement d'aperception propre aux gens d'un travail spécialement intellectuel ? Peut-être que pour une nature un peu plus primitive, un peu moins complexe, mais en revanche plus solide et plus ferme organiquement, tout se serait mieux passé, la transition eût été moins douloureuse ? Peut-être eût-il été moins difficile à un prolétaire peu instruit d'entrer dans une nouvelle existence parce que, tout en ayant plus à étudier, il eût eu par contre beaucoup moins à réapprendre, ce qui est plus pénible que tout... Il me semble que oui, et je crois que Menni est tombé dans une erreur de calcul en attribuant au degré de culture plus de valeur qu'à la force culturelle de développement.

La seconde fois, ce sur quoi mes forces d'âme se sont brisées, c'est le *caractère* même de cette culture que j'avais essayé de pénétrer de tout mon être : je fus écrasé par sa hauteur, la profondeur de ses rapports sociaux, la pureté et la transparence de ses relations humaines. Le discours de Sterni exprimant brutalement toute l'incompatibilité des deux types de vie fut seulement le prétexte et le dernier choc qui me précipita dans le sombre gouffre où me conduisait alors, d'une manière élémentaire et irrésistible, la contradiction entre ma vie intérieure et tout le milieu social, à la fabrique, dans la famille, dans les fréquentations amicales. Et encore une fois, cette contradiction n'avait-elle pas été beaucoup plus forte et aiguë justement pour moi, intellectuel révolutionnaire, accomplissant toujours les neuf dixièmes de mon travail soit dans la solitude, soit dans des conditions d'inégalité exclusive par rapport à des camarades et collaborateurs dont j'étais le professeur et le guide, dans une position qui *différenciait* ma personnalité de la leur ? La contradiction ne pouvait-elle être plus faible et plus douce pour un homme passant les neuf dixièmes de sa vie laborieuse dans une atmosphère de camaraderie, bien que primitive et peu développée avec tout ce que comporte peut-être d'un peu brutal l'égalité effective dans le travail ? Il me semble que oui et je suppose que Menni devrait renouveler sa tentative mais dans une autre direction...

Après cela me reste ce qu'il y a eu entre les deux naufrages, ce qui m'a donné de l'énergie et du courage pour une longue lutte, ce qui me permet maintenant encore d'en tirer les conclusions sans aucun sentiment d'humiliation. C'est l'amour de Netti.

Incontestablement, l'amour de Netti avait été un malentendu, une erreur de son imagination noble et ardente. Mais qu'une telle erreur ait été possible, personne ne supprimerait cela et n'y pourrait rien changer. Je voyais là un gage de rapprochement réel des deux mondes, pour leur fusion future en un seul, harmonieux et d'une splendeur incomparable.

Quant à moi... mais là, il n'y a aucune conclusion. La vie nouvelle m'est inaccessible et je ne veux plus de l'ancienne : je ne lui appartiens déjà plus, ni par la pensée, ni par le sentiment. L'issue est claire.

Il est temps de terminer. Mon complice m'attend au jardin; voici son signal. Demain nous serons tous deux loin d'ici, en route vers des lieux où la vie bouillonne et se déverse à travers le pays, où il est si facile d'effacer la frontière haïssable entre le passé et l'avenir. Adieu Verner, mon bon et vieux camarade.

Vive la vie nouvelle et meilleure, et salut à toi son apparition lumineuse, ma Netti !

EXTRAITS DE LA LETTRE DU DOCTEUR VERNER A L'ECRIVAIN MIRSKI

(Lettre non datée, sans doute en raison de la distraction de Verner.)

La canonnade s'est tue depuis longtemps mais on amène encore et encore des blessés. L'énorme majorité d'entre eux ne sont ni miliciens, ni soldats, mais de paisibles habitants; il y a eu beaucoup de femmes et même des enfants : tous les citoyens sont égaux devant les shrapnells Dans mon hôpital, le plus proche du champ de bataille, on a amené surtout des miliciens et des soldats. Beaucoup de blessures de shrapnells et d'éclats de grenades ont produit une impression bouleversante, même sur moi, vieux médecin qui ai pratiqué jadis, et pendant plusieurs années, la chirurgie. Mais au-dessus de toute cette épouvante, un sentiment de grande clarté dominait et un seul mot d'allégresse résonnait: « Victoire ».

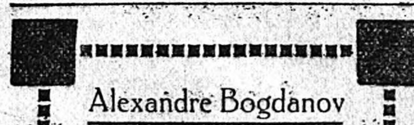
C'est notre première victoire dans une véritable grande bataille. Mais il n'y a aucun doute pour personne qu'elle décidera de la cause. Les plateaux de la balance se sont déplacés. Le fait même que des régiments ennemis entiers, avec leur artillerie, soient venus à nous est un signe évident. La sentence sera sévère, mais juste. Il est grand temps d'en finir...

Dans les rues, il n'y a que sang et débris. Le soleil est devenu rouge à travers la fumée des incendies et de la canonnade. A nos yeux, il n'apparaît pas sinistre, mais joyeusement redoutable. Un chant guerrier, un chant de victoire, retentit dans notre âme...

....

Il y a à peu près une demi-journée que l'on a porté Léonide à mon hôpital. Il est atteint d'une dangereuse blessure à la poitrine et de quelques-unes plus légères, presque des égratignures. Au milieu de la nuit, il se dirigeait encore avec cinq « grenadiers » dans les parties de la ville qui se trouvaient alors au pouvoir de l'ennemi; sa mission consistait à semer là bas l'effroi et la démoralisation par quelques attaques désespérées. Il proposa lui-même ce plan et s'offrit à le réaliser. En tant qu'homme ayant beaucoup travaillé ici les années passées et connaissant bien tous les recoins de la ville, il pouvait accomplir mieux que les autres cette entreprise désespérée, à laquelle consentit le chef de la milice après quelques hésitations. Ils réussirent à atteindre avec les grenades une des batteries ennemies et, du haut d'un toit, à faire sauter quelques caisses de munitions. Ils descendirent au milieu de la panique provoquée par les explosions, mirent les canons hors d'usage et firent sauter les munitions restantes. C'est là que Léonide reçut quelques éclats qui le blessèrent légèrement. Ensuite, au cours d'une retraite précipitée, ils se heurtèrent à un détachement de dragons ennemis.

(A suivre.)



Alexandre Bogdanov

L'ETOILE ROUGE

Traduit du russe par Colette Peignot

Manuscrit de Léonide

QUATRIEME PARTIE

EXTRAITS DE LA LETTRE DU DOCTEUR VERNER A L'ECRIVAIN MIRSKI

Léonide transmit le commandement à Vladimir, son adjudant, et lui-même muni des deux dernières grenades, se glissa vers les portes les plus proches et resta aux aguets pendant que les autres reculaient en utilisant tous les abris de fortune et en se défendant énergiquement par une fusillade. Il laissa passer à côté de lui une grande partie du détachement ennemi, jeta la première grenade sur l'officier et la seconde sur le plus proche groupe de dragons. Tout le détachement s'enfuit en désordre et les nôtres, en revenant sur leurs pas, ramassèrent Léonide, grièvement blessé par un éclat de sa seconde grenade. Ils le ramenèrent sans incident jusqu'à nos lignes avant le lever du jour et le confièrent à mes soins.

On a pu extraire les éclats en une fois, mais le poumon est touché et l'état est grave. J'ai installé le malade au mieux et le plus confortablement possible, mais, naturellement, je n'ai pu lui procurer ce plein repos qui lui est indispensable. A l'aurore, la bataille a repris, le bruit en était trop bien perçu chez nous et l'intérêt que prenait Léonide à ses péripéties aggravait son état fébrile. Quand on commença à amener d'autres blessés, il s'inquiéta plus encore et je fus obligé de l'isoler autant que faire se pouvait, en le plaçant derrière des paravents pour lui éviter au moins de voir les blessures des autres.

Il est environ quatre heures, la bataille est enfin terminée et l'issue en est certaine. J'ai été absorbé par des analyses et par la répartition des blessés. Pendant ce temps, on m'a remis une carte de la personne qui, il y a quelques semaines, s'est informée par écrit de la santé de Léonide, puis est venue elle-même chez moi après l'évasion de celui-ci. Elle devait passer chez vous avec ma recommandation pour prendre connaissance de son manuscrit. Comme cette dame est à coup sûr une camarade et, sans aucun doute, un médecin, je l'ai invitée à venir directement me rejoindre dans la salle. Elle portait comme la dernière fois une sombre voilette qui masquait complètement les traits de son visage.

— Léonide est chez vous? demanda-t-elle sans me dire bonjour.

— Oui, répondis-je, mais il n'y a pas lieu de s'alarmer particulièrement, bien que sa blessure soit sérieuse, je crois cependant possible de le guérir.

Elle me posa rapidement et adroitement une série de questions pour éclaircir l'état du malade. Puis elle déclara qu'elle désirait le voir.

— Mais cette entrevue ne peut-elle l'émouvoir ? objectai-je.

— Oui, sûrement, dit-elle, mais cela lui fera plus de bien que de mal. Je vous en réponds.

Le ton était très assuré et décidé. Je sentis qu'elle savait ce qu'elle disait et ne pus lui opposer un refus. Nous passâmes dans la salle où reposait Léonide et j'indiquai d'un geste comment passer derrière le paravent, mais demeurai moi-même à côté, près du lit d'un autre grand blessé dont je devais de toute manière m'occuper. Je voulais entendre toute la conversation avec Léonide pour intervenir si besoin en était.

En arrivant derrière le paravent, elle souleva quelque peu son voile. La silhouette était visible à travers l'étoffe à peine transparente du paravent et je pouvais discerner qu'elle se penchait sur le malade.

— Masque... prononça d'une voix faible Léonide.

— Ta Netti! répondit-elle, et une telle tendresse imprégnait ces deux mots prononcés d'une voix douce et mélodieuse que mon vieux cœur vibra dans ma poitrine, saisi de sympathie joyeuse.

Elle fit de la main une sorte de mouvement brusque comme si elle déboutonnait son col et, à ce qu'il me parut, ôta son chapeau, avec la voilette, puis s'inclina plus près encore de Léonide. Il y eut une minute de silence.

— Ainsi, je meurs, dit-il doucement d'un ton interrogateur.

— Non, Lenni, la vie est devant nous. Ta blessure n'est pas mortelle, et même pas dangereuse...

— Mais le meurtre? répliqua-t-il douloureusement angoissé.

— C'était la maladie, mon Lenni. Sois tranquille, cet accès de douleur mortelle ne s'interposera jamais entre nous, ni en travers de notre grand but commun. Ce but, nous l'atteindrons, mon Lenni...

Un gémissement léger s'échappa de sa poitrine, mais ce n'était pas de souffrance. Je sortis parce que je savais déjà ce qu'il me fallait pour mon malade et il n'y avait nulle raison de rester plus longtemps à écouter. Quelques minutes après, l'inconnue, de nouveau en chapeau et voilette, me rappela.

— J'emmène Léonide chez moi, déclara-t-elle. Lui-même le désire et il se trouvera dans de meilleures conditions pour guérir, vous pouvez être tranquille. Deux camarades attendent en bas; ils le transporteront. Faites apporter un brancard.

Il n'y avait pas à discuter : en effet, l'installation de notre hôpital n'est pas brillante. Je demandai à cette personne son adresse — c'est près d'ici — et décidai de passer dès le lendemain chez elle pour examiner Léonide. Deux ouvriers vinrent et emportèrent celui-ci avec précaution sur un brancard.

(*Post-scriptum* écrit le jour suivant.)

Et Léonide et Netti disparurent sans laisser de traces. Je viens de passer à l'instant à leur appartement : les portes sont ouvertes, les chambres vides. Sur la table de la grande salle dont une large fenêtre est grande ouverte, j'ai trouvé un billet à mon adresse. Quelques mots seulement y étaient tracés d'une écriture tremblante :

« Salut aux camarades. Au revoir. Votre Léonide. »

Etrange affaire. Je n'ai aucune inquiétude. Je me suis mortellement fatigué ces jours-ci, j'ai vu beaucoup de sang, beaucoup de souffrances auxquelles je ne pouvais rien, j'ai contemplé des tableaux de ruine et de destruction; mais dans mon âme tout est joie et lumière.

Nous avons vu le pire. La lutte a été longue et pénible, mais la victoire est devant nous... La prochaine lutte sera moins dure...

FIN.